

Le Samedi

DIX CENTS

59e année, No 37

Montréal, 31 janvier 1948

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS



DANS CE NUMERO :

- LE CANADA AUX NATIONS UNIES
- LA PROMENADE EST UN ART
- LE SORT DE L'INDUSTRIE ALLEMANDE
- L'OEUF DU DIABLE

Roman d'aventures par A. DAZERGUES

"Que diriez-vous
d'une danse?"

"Vous en avez
EU ASSEZ!"



IL ne pouvait en croire ses oreilles. Cette charmante jeune fille lui signifiait ainsi son congé... sans même y mettre les formes, le plus brutalement du monde.

Il venait à peine de la connaître et il en était tout de suite tombé amoureux. Après lui avoir montré de la sympathie, elle se refroidit subitement, tout à coup, au beau milieu de la deuxième danse. Notre pauvre garçon s'en trouva tout bouleversé... Comment pouvait-il être victime d'une telle rebuffade alors qu'il se croyait si sûr de lui-même?

Prenez-vous de Pareils Risques?

Vous ignorez peut-être que vous souffrez, vous-même, d'halitosis (haleine désagréable)*. Vous ne pouvez jamais savoir quand cela vous arrivera. Celui qui s'expose bêtement mérite de souffrir des conséquences de sa négligence.

N'est-il pas plus simple et plus sage de s'entourer de toutes les précautions? Le mieux est encore de se servir de l'Antiseptique Listerine matin et soir! Et tout particulièrement avant de se rendre à une réunion ou à un rendez-vous où vous voulez laisser une bonne impression.

L'Antiseptique Listerine rend presque instantanément l'haleine plus fraîche et plus douce. Il vous rend plus sûr de vous-même et de vos moyens... et vous donne l'assurance que vous serez bien reçu partout.

Faites-vous donc un devoir de ne jamais négliger cette agréable précaution. C'est en quelque sorte la garantie de votre popularité.

*Bien que certains cas d'halitosis soient d'origine organique, d'émoussées autorités soutiennent que la mauvaise haleine provient, dans la plupart des cas, de la fermentation des parcelles d'aliments qui adhèrent aux parois de la bouche. L'Antiseptique Listerine fait cesser cette fermentation et dissipe les odeurs provoquées par cette fermentation. Lambert Pharmacal Company (Canada) Ltd.

AVANT TOUT RENDEZ-VOUS

L'ANTISEPTIQUE LISTERINE

POUR HYGIÈNE BUCCALE

FABRICATION CANADIENNE

ON LE DIT ET ON LE REPETE

PARCS NATIONAUX POUR L'ECOSSE

ON PREND DES MESURES pour protéger certains des plus beaux paysages d'Ecosse contre tout danger provenant de l'exploitation industrielle. Dès que les lois voulues auront été adoptées, cinq zones — désignées par la Commission des parcs nationaux d'Ecosse dans son rapport qui vient de paraître sous forme de Livre blanc — deviendront parcs nationaux. Ces cinq zones, toutes situées dans les pittoresques Terres hautes, sont Loch Lomond-Trossachs, Glen Affric-Glen Cannish-Strath Farrar, Ben Nevis-Glen Coe-Black Mount, les Cairngorms, et Loch Torridon-Loch Maree-Little Loch Broom.

La Commission estime que les frais d'immobilisation atteindront au total 3¼ millions de £ (13 millions de dollars). L'achat des terrains exigera £1.300.000 (\$5.200.000), tandis que l'aménagement des installations récréatives ou touristiques prendront \$750.000. Le rapport laisse entendre que les frais d'établissement pourraient provenir du National Land Fund de Grande-Bretagne, qui s'élève à 50 millions de livres, à condition de mettre à part 2 millions de livres afin de constituer une caisse distincte pour l'Ecosse.

Les parcs, une fois établis, il y aura une dépense annuelle de £150.000 (\$600.000) pour les salaires et l'entretien. L'entrée sera gratuite, mais on prendra des mesures strictes pour que cette liberté d'accès ne chasse ni n'intimide les animaux et oiseaux sauvages qui vivent dans ces parcs. Des réserves naturelles seront créées en vue de la préservation des espèces rares et l'on établira un Service de la flore et de la faune, comprenant une organisation régionale disposant d'un personnel mobile et d'une administration centrale.

Ce plan magnifique ne sera pas utile seulement aux gens épris de la nature, aux promeneurs, aux artistes, aux alpinistes ou aux pêcheurs à la ligne. Les habitants de ces zones en retireront maints avantages. Le rapport propose, en effet, non seulement d'aménager des installations à l'intention des visiteurs, mais aussi de faire en sorte qu'on tire tout le parti possible des ressources agricoles, forestières, hydroélectriques et artisanales.

NOS MAISONS DE CORRECTION

Dans plus de 79 pour cent des cas, les enfants qui séjournent dans nos maisons de correction retombent dans leurs fautes après avoir purgé leur sentence, déclarait récemment un personnage important des Etats-Unis. Presqu'à la même date, la Croix de Paris de Paris publiait un article du P. Bessières où nous lisons cet aveu qu'il tenait personnellement d'un employé d'une de ces maisons en France: "Beaucoup nous arrivent encore gentils, guérissables, ayant du coeur... Trois mois après, les voilà pourris, tarés, contaminés par la cohabitation, l'inaction obligatoire, la fainéantise organisée. Graine de tuberculeux, de syphilitiques. Nous devons avoir dans les 500.000 à 600.000 jeunes gens de 12 à 20 ans dans ces enfers." Sans doute cette pénible situation n'excuse pas nos lacunes et il faut se réjouir que le gouvernement provincial fasse faire une enquête sérieuse sur la délinquance juvénile afin d'en trouver les causes et d'en indiquer les remèdes; mais les exemples cités plus haut démontrent qu'on aurait tort de juger nos maisons de correction comme singulièrement inférieures à celles des autres pays, ainsi que quelques-uns des nôtres y sont trop portés. Ce qui paraît certain c'est que le problème est difficile et qu'il faut l'étudier avec soin.

UN PREMIER MINISTRE CATHOLIQUE

Le nouveau premier ministre de France, M. Robert Schuman, député de la Moselle, est un catholique militant. En maintes occasions, il a proclamé et défendu sa foi. Les auditeurs de la Semaine sociale de Rouen, en 1938, n'ont pas oublié la vigoureuse conférence qu'il donna sur "la liberté de l'Eglise". En voici deux brefs extraits qui révèlent son esprit: "Sous aucun régime l'Eglise ne saurait se laisser confiner dans la pratique du culte, des offices et des sacrements. Son apostolat au service des âmes débordé nécessairement, et aujourd'hui plus que jamais, l'enceinte du sanctuaire; il se déploie dans la famille, dans la maison-d'oeuvre, à l'hôpital, à l'école, partout où le salut des âmes est en cause. Cette action vise à la préservation et à la conquête spirituelles; elle n'est pas une ingérence dans la direction des affaires temporelles." Et plus loin: "On l'a dit souvent: l'Eglise sait attendre. Forte des garanties de pérennité, elle ne craint jamais pour sa propre existence; elle sortira peut-être mutilée et spoliée des crises et des persécutions qu'elle traverse; mais, elle leur survivra toujours, avec une vitalité renouvelée. Ce qui la préoccupe, c'est le sort des millions d'âmes, dont elle a la garde et qui risquent de sombrer dans la tourmente. C'est pour leur salut qu'elle lutte, patiente, transige, s'humilie s'il le faut. Que cette attitude est éloignée de l'esprit de domination qu'on lui reproche si injustement!"

NOTRE COUVERTURE

Dactylo n'est pas riche d'argent, mais elle est riche de jeunesse, de santé, de beauté et d'enthousiasme. Dactylo est à la page. Dactylo est avertie, elle n'ignore pas qu'après le travail du bureau, il faut un peu de vie extérieure pour ne pas s'anémier, pour ne pas s'étioiler, et c'est pourquoi c'est une fervente adepte du ski. Oh, ce n'est pas à proprement parler, une virtuose dans ce sport, mais qu'importe, elle a du cran, le sens de l'équilibre et beaucoup d'audace. Ce qui explique qu'elle ne craint pas de dévaler sur les pentes du Nord ou, à défaut, sur celles du Mont-Royal. Dactylo revient quelquefois fatiguée de ses excursions, mais elle ne s'inquiète pas outre mesure, elle sait que cette fatigue est saine et qu'elle s'interpose telle une bien agréable et bienfaisante digression entre son travail de tous les jours et la routine. Nous admirons Dactylo parce qu'elle a assez de volonté, assez de cran pour stimuler sa personnalité et passer la tête haute dans la vie. Bravo Dactylo!

Photo Free-Lance Photographers Guild.

FRED POIRIER
GEO. POIRIER
Présidents conjoints

JEAN CHAUVIN
Directeur

Rédacteur en chef:
GERALD DANIS

Chef de publicité:
CHARLES SAURIOL

Directeur artistique:
HECTOR BRAULT

Chroniqueur sportif:
OSCAR MAJOR

Chef du tirage:
ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS:
WILFRID DAOUST

20, Onzième Avenue, Lachine
(Ottawa, Hull, Sherbrooke,
Drummondville, Saint-Hyacinthe,
Sorel, Granby, Farnham, Saint-
Jérôme, Joliette et les environs.)

ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec
(Québec et Lévis)

PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe,
Trois-Rivières
(Trois-Rivières et
Cap-de-la-Madeleine)

Autorisé comme envoi postal de
la deuxième classe, Ministère des
Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of
St. Albans, Vt., as second class
matter under Act of March 1879

ABONNEMENT
CANADA

Un an \$3.50
Six mois 2.00

ETATS-UNIS

Un an \$5.00
Six mois 2.50

AU NUMERO:
10 cents

HEURES DE BUREAU:
9 h. a.m. à 5 h. p.m.
du lundi au vendredi.

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de loca-
lité sont priés de nous don-
ner un avis de huit jours,
l'emballage de nos sacs
de malle commençant cinq
jours avant leur expédition.

D'UN SAMEDI À L'AUTRE

PROTEGEONS NOTRE PLUS GRAND BIEN

Une nation jeune et en progrès comme la nôtre dont la population est relativement restreinte doit compter sur une forte natalité. Sur ce point, le Canada, en général, n'a pas à s'inquiéter, et le Canada français, en particulier, peut se dire privilégié: les statistiques démographiques sont rassurantes. Toutefois, il est démontré que cette richesse de notre capital humain serait considérablement accrue si l'on pouvait abaisser le chiffre de la mortalité infantile et dépister la maladie à son tout début. On sait de façon certaine que 21,000 enfants meurent chaque année au pays avant d'avoir atteint le premier anniversaire, et il est non moins triste de constater que 60% des enfants qui font leur entrée à l'école sont victimes d'une ou même de plusieurs déficiences physiques.

Serait-ce à dire que nos services sociaux de santé sont inadéquats? Non pas, car, pour qui sait voir, il est manifeste que tout un faisceau d'efforts est intelligemment dirigé en ce sens. Cependant, malgré l'étroite collaboration de tous les services de santé, malgré les programmes d'éducation, les initiatives des divers corps publics, il appert que les résultats seront toujours insuffisants sans le concours immédiat et constant des mères elles-mêmes. Il n'est donc plus permis aux mamans d'ignorer qu'elles ont à leur portée, et gratuitement encore, des services de santé, des cliniques pré-natales et des gouttes de lait institués tout exprès pour leur éviter, si possible, la cruauté d'un deuil ou l'affliction d'une maladie incurable ou d'une déficience physique dans des petits êtres qui leur sont si chers.

Ce modeste message veut faire plus que rappeler ces précieux avantages: il insiste pour suggérer à toutes les intéressées la lecture de l'ouvrage si intéressant, si instructif du docteur Ernest Couture, directeur de la division de l'hygiène infantile et maternelle au Ministère de la santé nationale et du bien-être social. Ecrit dans une langue à la portée de tous, ce livre constitue un guide précieux pour toute maman qui entend léguer à ses enfants le plus bel héritage qui soit: une bonne santé. «La mère canadienne et son enfant», tel est le titre de l'ouvrage en question, sera reçu sur demande, soit au Ministère provincial de la santé, à Québec, ou aux Services de l'Information du ministère de la santé nationale et du bien-être social, à Ottawa.

G. D.

VOX POPULI, VOX DEI

En France, quand il y a une élection générale, caricaturistes et chansonniers se mettent à l'oeuvre et la satire va bon train. Chez nous, si nous n'avons pas l'art de tout finir par une chanson, les votants ne sont pas moins enthousiastes et, comme chez nos cousins de là-bas, il n'est pas rare qu'on en vienne aux arguments claquants! Il est vrai qu'aux dernières élections municipales de Montréal, les esprits n'étaient pas surchauffés, mais cela est une autre histoire. Tout ceci pour dire que, ces derniers temps, on est allé aux urnes en U.R.S.S. Oh! rassurez-vous, il n'y a eu ni caricatures, ni chansons satiriques, ni casse! En Russie, quand le peuple élit ses gouvernants, tout va à merveille. On s'entend à l'unanimité sur le choix des candidats et c'est pourquoi les campagnes électorales, là-bas, reviennent régulièrement, dans une sérénité parfaite, tout comme l'équinoxe d'automne, chez nous, quand nous célébrons le jour de l'Action de grâce. Vous vous étonnerez sans doute de ce qu'il puisse exister moeurs électorales si pacifiques? Votre étonnement ne sera pas fait pour nous étonner, parce que nous voyons bien que vous avez conservé du suffrage universel les justes notions. Mais ce qui vous étonnera avec juste raison, c'est qu'en Russie, on fait des élections qui n'en sont pas, puisque les candidats qu'on est obligé d'élire n'ont pas d'adversaires. Comme vous voyez, c'est très simple, surtout très commode, mais il fallait y penser. C'est ainsi qu'aux dernières élections qui viennent d'avoir lieu en U.R.S.S., toute une kyrielle de candidats se sont faire élire le plus tranquillement du monde dans cinq républiques.

Cette comédie peut nous faire sourire, mais un certain incident qu'on a pu noter aux dernières élections municipales de Montréal, alors qu'il y eut substitution de noms pour faciliter la procédure d'une nomination de candidat ne devrait pas manquer de nous faire réfléchir. Malgré toutes les satires, malgré toutes les réflexions amères, il demeure que le suffrage universel est un droit sacré, un droit qu'il faudrait perdre momentanément comme en Russie pour en apprécier pleinement le sens et la portée. Les gens qui se désintéressent de l'exercer commencent à y renoncer en principe, et ce serait ceux-là mêmes qui crieraient le plus haut et les premiers s'ils en étaient privés pour de bon.

G. ST-O.

L'ENNUI NAQUIT UN JOUR DE L'UNIFORMITE

Ce n'est, pour aucun pays, faire montre d'un nationalisme outrancier que de chercher à conserver intactes ses traditions et ses richesses de folklore, car c'est un fait que la standardisation dont la puissance s'accroît graduellement par le progrès des sciences appliquées, tend, partout dans le monde, à estomper les caractéristiques et partant, la physionomie même des peuples. Deux nouvelles autour desquelles on n'a pas fait grand bruit nous portent à faire quelques commentaires en marge de cet intéressant sujet. La première, venue de l'Argentine, laisse entendre que cette république sud-américaine est bien résolue à prendre tous les moyens pour mettre à la disposition de sa culture des centres d'études de folklore qui seront autant de réservoirs destinés à conserver sérieusement les langues autochtones, les danses régionales, les croyances religieuses primitives, la littérature populaire et les traditions familiales. De son côté, l'Angleterre nous apprend qu'en ce moment même, elle est à tracer les grandes lignes de son Exposition de 1951 qui doit souligner avec éclat le mémorable événement que fut celle de 1851. Le thème choisi est l'apport de la Grande-Bretagne à la civilisation, et là encore, on songe à accorder une place d'honneur aux traditions et au folklore du pays.

Comment ne pas penser que tout cela devrait nous inciter à faire quelque chose de semblable chez nous? Et cela d'autant plus que nous avons déjà tous les principaux éléments en ces très louables initiatives que sont, par exemple, l'Inventaire des oeuvres d'art de la Province de Québec, les centres, écoles et expositions d'artisanat, l'Ordre de Bon temps, la Société Historique de Montréal, la Société du bon parler français et quoi encore? Tout cela est très bien, assurément, mais n'y aurait-il pas moyen de coordonner plus étroitement encore tous ces beaux efforts et, à l'occasion, organiser de grands galas provinciaux au cours desquels une synthèse de tous ces travaux et activités seraient soumis à l'attention des foules?

Comme en Angleterre, comme en Argentine, nous devrions comprendre que nos traditions et notre folklore, pour ne pas sombrer dans l'oubli, ne doivent pas être confinés dans les bibliothèques et musées et n'être que l'apanage de quelques érudits. Puisqu'on sait que le peuple, dans ces questions, a son mot à dire, pourquoi ne pas lui en donner l'occasion, comme on entend le faire ailleurs?

J. P.

LES ENFANTS ET LE CINEMA

Doit-on admettre les enfants dans les salles de cinéma? La question n'est peut-être pas un sujet brûlant d'actualité, mais, comme on la soulève à intervalles plus ou moins réguliers, elle vaut bien qu'on s'y arrête un peu. La loi, comme on sait, est formelle: interdiction absolue, sauf dans certains cas particuliers. D'aucuns sont d'avis que le temps est venu de se montrer moins rigide, alléguant que, tout bien considéré, les petits ont droit, eux aussi, à une distraction qui, comme toute, n'offre aucun danger moral puisqu'elle doit satisfaire aux exigences d'une censure qui sait exercer ses fonctions. Tel n'est pas notre avis. Et, même si le côté moral de la question pouvait être écarté sans préjudice, nous maintiendrions que les enfants ne doivent pas être admis dans les salles de cinéma au même titre que leurs aînés. C'est que le cinéma est une distraction conçue et réalisée pour l'adulte, nous dirons plus, c'est un moyen d'évasion qui lui permet de trouver l'oubli de sa fatigue et, conséquemment, lui est un bienfaisant repos. Il n'en va pas de même pour l'enfant qui n'est pas encore assujéti à la loi du travail. Pour distraction, il a ses jeux qui suffisent amplement et qui, dans certains cas, peuvent nuire à ses études. L'on peut donc voir d'ici quelles conséquences pourraient avoir une série d'émotions trop vives produites par le cinéma dans un cerveau déjà trop imaginaire.

Du reste, les pédagogues partagent entièrement cet avis, et si l'on pouvait interroger le sage Montaigne sur la question, il y a gros à parier qu'il nous répondrait par ces mots qu'il écrivait il y a près de quatre cents ans: «Si on ne les occupe à certain sujet qui les bride et les contienne, ils se jettent desreiglez, par-cy par là, dans le vague champ des imaginations.»

Que les enfants eux-mêmes se rassurent, ce n'est nullement avec une mentalité de Père Fouettard que nous traitons du sujet. Nous aussi, avons été jeunes, et nous n'avons pas oublié qu'une trop grande licence qui nous était accordée en ce sens nous a fait plus de mal que de bien.

Qu'on organise plus souvent des spectacles de cinéma appropriés et de bon goût, très bien, mais qu'on se garde bien d'ouvrir toute grande la barrière, on aurait à le regretter très certainement.

L. S.

UN EPINEUX PROBLEME

Doit-on ranimer l'industrie allemande?



LA FIGURE la plus importante et celle dont l'autorité est la plus universellement reconnue, soit en Allemagne, soit à Washington, est celle du général américain, Lucius Dubignon Clay.

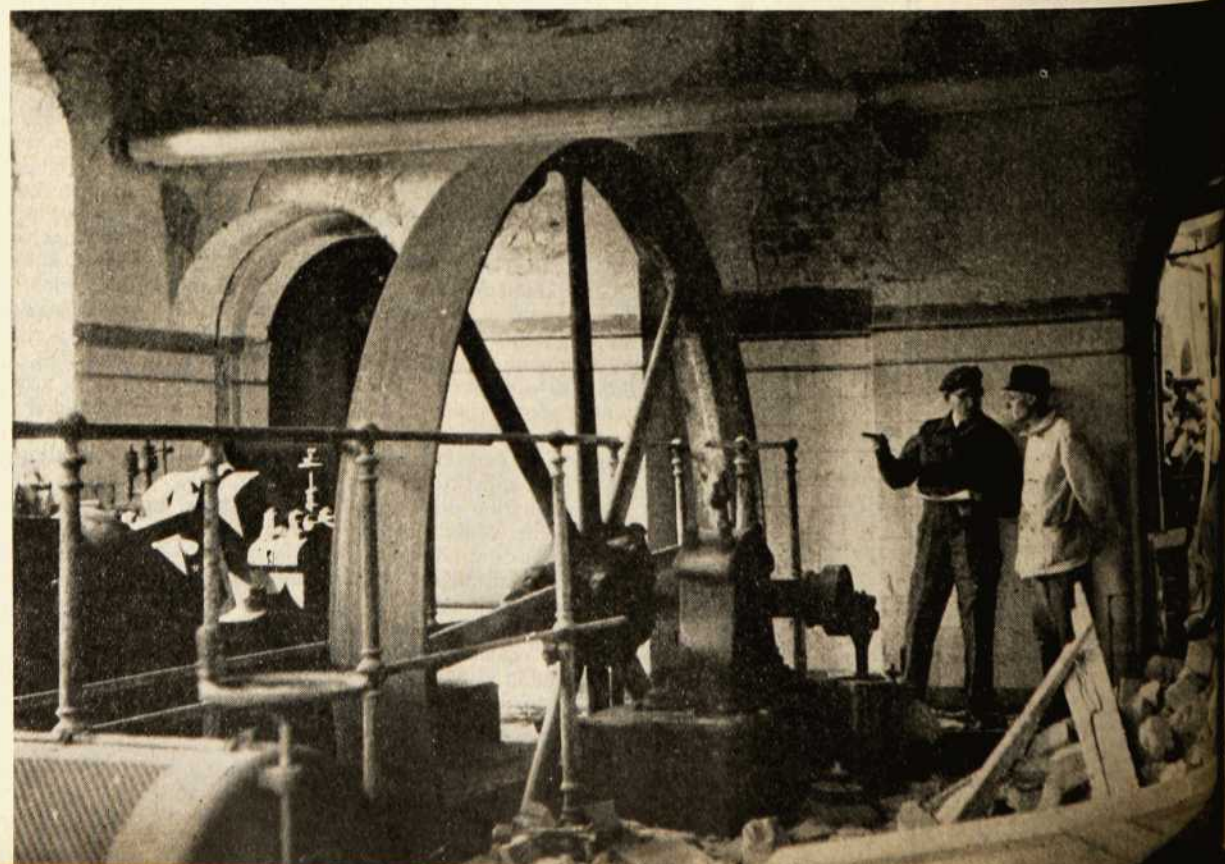
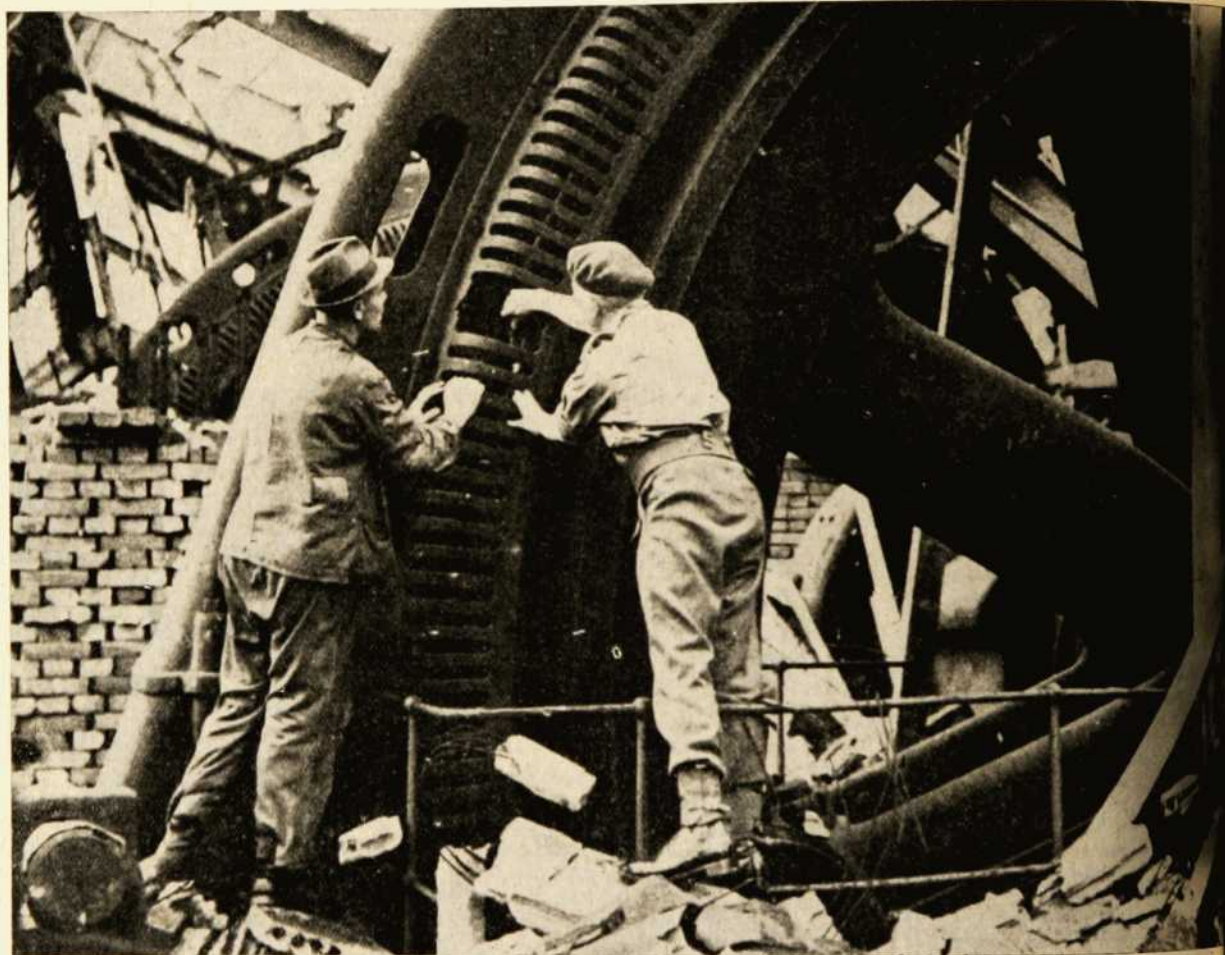
Le général Clay est en ce moment le représentant le plus attiré de tous ceux qui, bien que n'étant pas de nationalité allemande, croient dur comme fer qu'une Allemagne ayant recouvré sa puissance industrielle d'avant-guerre est essentielle au bien-être économique de l'Europe.

C'est là une théorie qui n'est pas nouvelle puisqu'elle avait été exposée et peut-être trop entendue peu de temps après le traité de Versailles. Toute la différence était qu'alors c'est Lloyd George qui la formulait et qu'au lieu de s'inspirer d'arguments basés sur le sens pratique, comme le fait cette fois le général Clay, il cherchait à apitoyer le monde sur le sort du peuple allemand, réservant ses anathèmes à l'empereur Guillaume et au militarisme prussien.

Dans les deux éventualités, la France qui, elle, connut entre 1870 et 1940 trois invasions allemandes, a énergiquement protesté. Elle ne croit pas à la prétendue dénazification du peuple allemand et elle ne pense pas que sous prétexte de rétablir la prospérité matérielle et de soulager la misère, trop réelle, d'ailleurs, des peuples européens, quelques années plus tôt, il faille exposer le monde entier à d'horribles tueries.

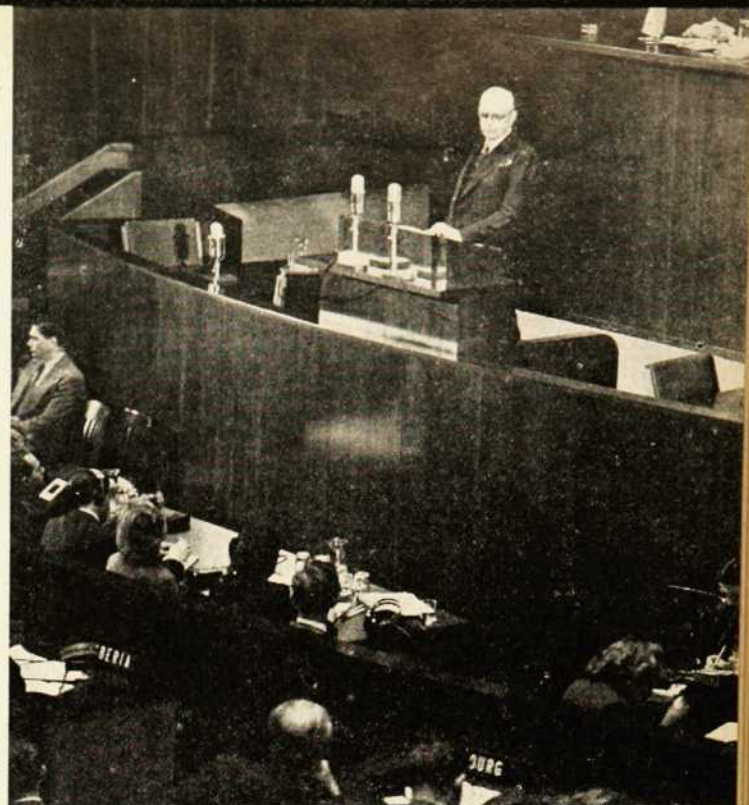
Un journaliste français qui, il y a six mois, a fait une enquête sur les bords du Rhin, a révélé que, dans le nouveau manuel scolaire destiné aux enfants allemands, les passages à la gloire du grand Frédéric, du chancelier de fer, des guerres napoléoniennes et du fabricant de canons Krupp ont été repris, sans modification, des éditions d'avant-guerre. Un écrivain qui s'était indigné de cette continuité grosse de dangers futurs a reçu une avalanche de lettres d'injures et de menaces qui montrent [Lire la suite page 31]

Une théorie américaine veut que le relèvement industriel de l'industrie allemande soit la clef de voûte du recouvrement économique de l'Europe d'après-guerre. La thèse, bien entendu, prévoit des restrictions qu'inspire une prudence chèrement acquise. Par ailleurs, l'opinion française s'émue en pensant aux conséquences qui pourraient résulter d'une telle politique. L'article ci-dessous donne une idée de la réaction française. Les photos de cette page font voir les dégâts subis par l'industrie allemande, pendant la guerre.



SUR LA SCENE INTERNATIONALE

LE CANADA AUX NATIONS UNIES



Ci-dessus, le très honorable LOUIS-S. SAINT-LAURENT alors qu'il s'adressait au nom du Canada à l'Assemblée générale des Nations Unies à Flushing Meadow. Il a déclaré que l'abus du privilège de veto au Conseil de sécurité pourrait bien mettre fin à l'existence de cet organisme sur lequel le monde fonde un si grand espoir. Ci-contre, l'Assemblée générale des Nations Unies en séance plénière à Flushing Meadow, New-York, réunit les représentants de 57 nations. L'Assemblée était présidée par son Excellence, M. OSWALDO ARANHA, du Brésil.

RÉUNIS à New-York, quelque soixante-quinze Canadiens s'efforcent, au nom de leur pays, à promouvoir la paix et la sécurité dans le monde. Il s'agit des délégués, des conseillers et de certains employés de bureau du ministère des Affaires extérieures à Ottawa, qui représentent le Canada auprès de l'UNO.

Lundi, le 5 janvier, avait lieu à Lake Success une réunion de la Petite assemblée des Nations Unies. Tous les pays, sauf la Russie et cinq états satellites qui ont refusé d'en être, y étaient représentés. Ajoutons en plus que, cette année, le Canada fait partie du Conseil de sécurité où siègent seulement onze pays. Il y est entré pour remplacer l'Australie qui était démissionnaire.

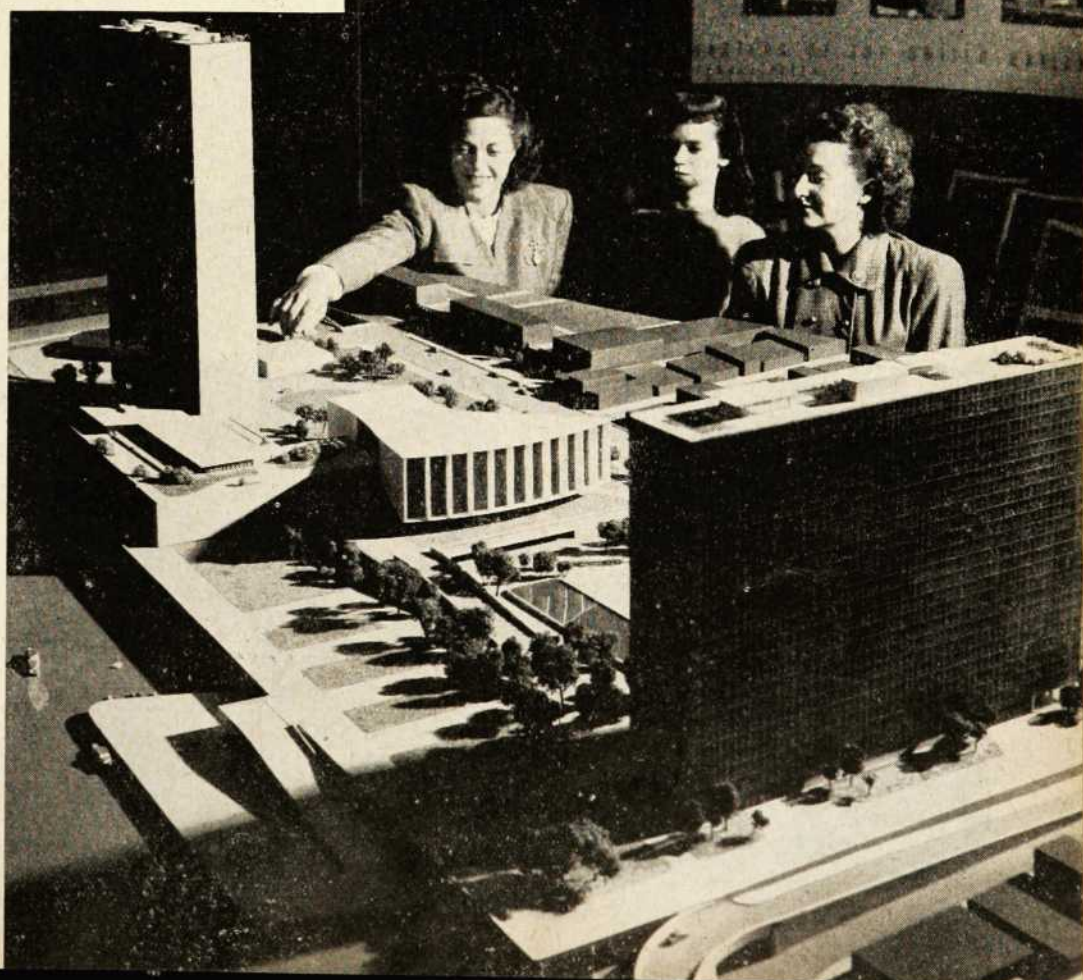
Le chef provisoire de la délégation canadienne a d'abord été M. Lester-B. Pearson, assisté de messieurs Ignatief et Lefebvre, d'Ottawa. M. Pearson fait partie, depuis une vingtaine d'années, du ministère des Affaires extérieures. Il nous a représentés à diverses conférences, a été secrétaire au Haut-Commissariat de Londres, puis ambassadeur aux Etats-Unis. C'est l'un de nos rares diplomates de carrière.

La délégation proprement dite se compose de cinq représentants, cinq suppléants, cinq conseillers parlementaires et seize conseillers de délégation, fort renseignés sur la politique étrangère du Canada. La classe de "conseiller parlementaire" a été créée au dernier par le gouvernement à l'intention des membres de l'Opposition.

[Lire la suite page 30]

Ci-contre, à droite, Mlles FLORENCE JOHNS (à gauche), de Toronto, secrétaire à l'O.N.U.; LOUIS BAKER (au centre), d'Ottawa, employé de la délégation canadienne, et GLADYS BUSHION, de Montréal, secrétaire à l'O.N.U., examinent une maquette du siège permanent des Nations Unies, qui sera érigé à Manhattan, et à laquelle collabore notre architecte, ERNEST WORMIER. Mlle Johns montre du doigt le seul édifice qui ait été complété jusqu'ici sur la 42e rue.

Photos O.N.F.





Que ce soit à Vaux-sur-l'Yonne comme ci-dessus et ci-contre, que ce soit en Touraine ou en Provence, MAURICE BEDEL est d'avis qu'après avoir visité toutes les choses d'intérêt que promettent et accordent les "guides", il est sage et heureux de s'organiser quelques itinéraires poétiques, puisque, somme toute, la promenade est un art. La recette est assez simple et le meilleur moyen de la connaître est de lire son intéressant article ci-dessous.

6

ITINÉRAIRES POÉTIQUES

LA PROMENADE EST UN ART

Par MAURICE BEDEL

(Exclusif au SAMEDI)

QUAND LES DOUCEURS de la fin de l'automne se répandent sur la campagne française, quand le temps des promenades tend à sa fin pour laisser place au temps du coin du feu, je rêve de voir publier dans chaque pays d'Europe, d'Amérique ou d'ailleurs une sorte d'ouvrage qui aurait pour titre : *Itinéraires poétiques*. Cet ouvrage ne rappellerait en rien ces "guides" à couverture bleue ou rouge ou jaune dont le voyageur ne se sépare point lorsqu'il court une de ces régions de grande réputation où les villes d'art succèdent aux chantiers de fouilles archéologiques, où les musées, les églises, les donjons et les ponts se disputent ses facultés d'enthousiasme. Il ne serait ni bleu ni rouge ni jaune ; il serait à la couleur de la tunique de Déméter qui était verte comme il convenait à la déesse des prairies et des jeunes moissons.

Si cet itinéraire existait pour la France, il n'y serait question ni de vestiges d'abbayes du XII^{ème} siècle ni de donjons du XIII^{ème} ni de portes fortifiées du XIV^{ème} ; on n'y trouverait aucun de ces morceaux de style chargés de froides et mortelles parures tels qu'on les doit subir à toute page des manuels du voyageur répandus dans notre vieille Europe. On n'y lirait point, par exemple, des lignes semblables à celles qui décrivent un de ces villages champêtres comme il y en a tant dans les provinces de France et que je connais bien ; on n'y lirait point :

"Combreuse-sur-Yeusette, église du XII^{ème} siècle ; ruines d'un château des XII^{ème} et XV^{ème} siècles ; ruines d'une abbaye du XII^{ème} siècle."

On y lirait :

"Combreuse-sur-Yeusette, ravissant petit village âgé d'environ huit cents ans ; vieilles pierres fleuries d'églantines en juin, de sauges et de valérianes en août ; dans la rue qui descend vers la rivière, à gauche, fenêtre ornée d'un pot de fuchsia de couleur amarante ; à droite, maison d'époque indéterminée couverte d'un lichen qui prend, au soleil couchant, le ton des cheveux de la blonde Yseut."

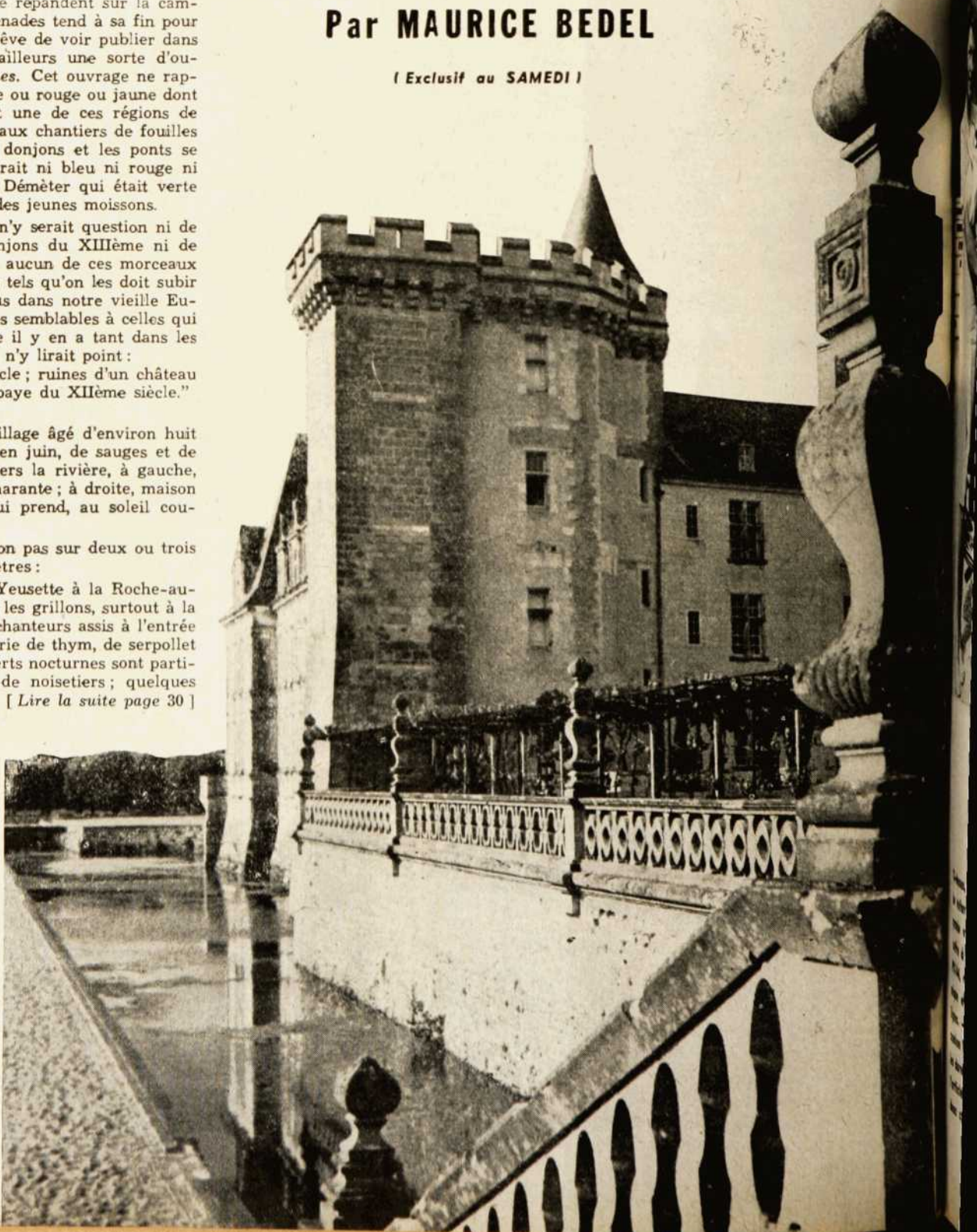
On y découvrirait des itinéraires portant, non pas sur deux ou trois cents kilomètres, mais sur deux ou trois cent mètres :

"Suivre le sentier qui mène du pont sur l'Yeusette à la Roche-au-Diable ; au premier tournant, pré fréquenté par les grillons, surtout à la tombée du jour ; plus de cinq cents excellents chanteurs assis à l'entrée de leurs terriers dans une salle de musique fleurie de thym, de serpolet et de toutes sortes d'herbes parfumées ; les concerts nocturnes sont particulièrement recommandés. Plus loin, buisson de noisetiers ; quelques noisettes véreuses,

[Lire la suite page 30]

Ci-contre, une merveille de château comme on en voit beaucoup en France, mais là encore, pour mieux apprécier le charme, "il faut y aller à pas de flânerie, à travers les prés où l'on ouvrirait les narines au frais parfum de la menthe foulée." Oui, vraiment, la promenade est un art et, vue comme tel, il est permis à chacun d'improviser selon ses goûts et inclinations.

Photos S.I.F., Ottawa.



L'INDUSTRIE DE L'AUTO EN SUÈDE

par
GASPARD ST-ONGE

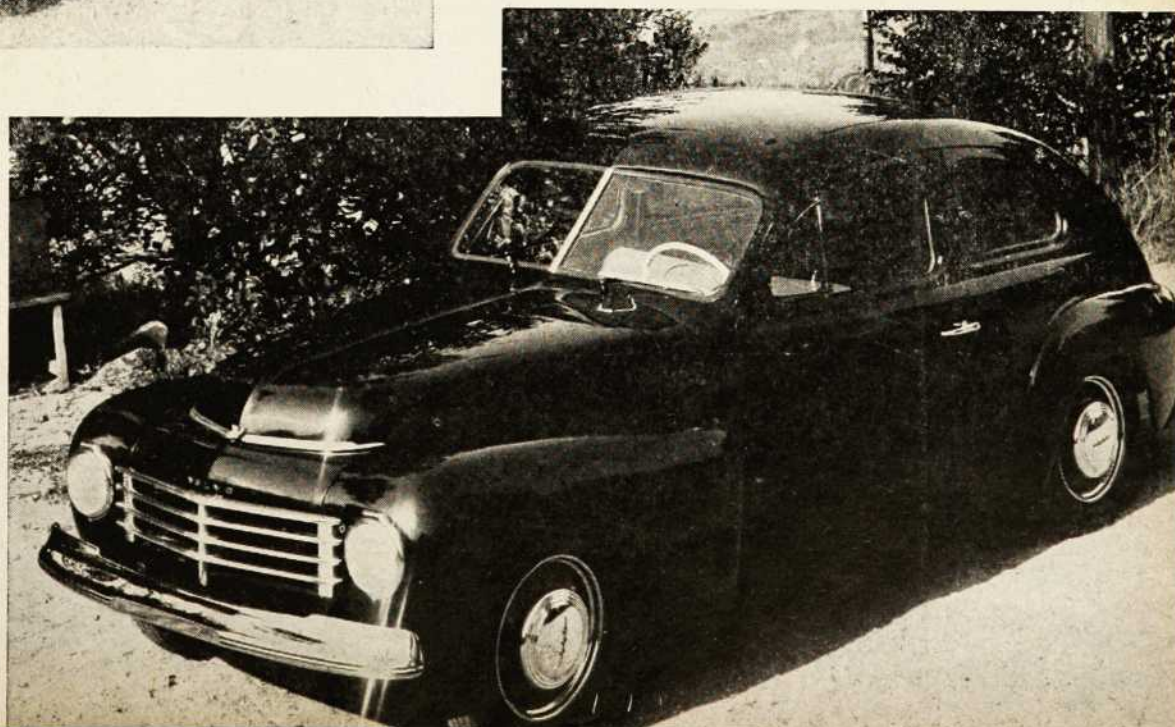


UNE AUTO particulièrement intéressante est le plus récent produit sorti des ateliers de la Société de Constructions aéronautiques SAAB, de Linköping, en Suède. Le bruit courait depuis longtemps que cette Société avait l'intention d'entreprendre la fabrication d'une petite auto de la classe bon marché, pour laquelle la demande est grande en Suède comme dans les autres pays et, tout dernièrement, le voile du secret est tombé et la "Saab-92" — c'est le nom provisoire de la nouvelle auto — a été présentée à un groupe de journalistes curieux et d'experts de l'automobilisme. La voiture a plu par ses lignes aérodynamiques et ses excellentes qualités de conduite. Elle est décrite "à l'épreuve des fous", le dérapage étant rendu pratiquement impossible grâce à la traction avant et à la partie arrière relativement légère.

Le fait que l'auto a été dessinée par une société de constructions aéronautiques a eu une influence décisive sur sa forme et sur ses différents détails. Ainsi la carrosserie, dont la forme a été déterminée après de minutieux essais dans un tunnel aérodynamique, ne rencontre que la moitié de la résistance de l'air, en comparaison avec une voiture de forme plus conventionnelle. Ceci a été rendu possible, notamment, en donnant au-dessous de l'auto une surface parfaitement plate. La carrosserie d'acier n'a pas de châssis sur lequel les parties mobiles ont été fixées par un petit nombre de boulons.

L'auto, qui a largement place pour quatre personnes, est à roues avant motrices et est équipée d'un moteur à deux cylindres et à deux temps de 24 CV et d'un volume de cylindre de 760 cm³. Le graissage s'effectue par l'emploi d'essence [Lire la suite page 31]

Ci-dessus, vue arrière de la "Petite Volvo", type de voiture légère qui connaît en ce moment une grande vogue en Suède. Remarquez combien le coffre à bagage peut contenir. — Ci-contre, la PV-144, autre type de voiture légère très économique et très élégante par la sobriété de ses lignes. — Photo du haut, à droite, un puissant camion Volvo à quatre roues motrices, conçu pour les dures besognes dans les pires conditions. Dans l'article on aura une description de la "Saab-92", deux cylindres, 24 C.V. destinée à l'exportation.





Ci-dessus, à gauche, deux des personnalités les plus en vue de la Conférence de Londres qui, comme chacun sait, aboutit à une impasse. On a vraiment peine à croire que ces deux personnages viennent si âprement aux prises quand on voit le général GEORGE MARSHALL et M. MOLOTOV, assis côte à côte sur un même sofa, causer gaiement avec leur hôte, M. LEWIS DOUGLAS, ambassadeur américain à Londres qui les reçut à cette occasion. — Ci-dessus, à droite, le roi GUSTAVE de Suède présentant le Prix Nobel de physique au savant Sir EDWARD APPLETON. Ci-contre, à gauche, l'industriel HENRY J. KAISER qui est revenu, après 50 ans, visiter le magasin d'Utica où il travailla pour \$1.50 par semaine comme emballeur.

ÇA et LA L'IMAGE



Ci-contre, à droite, quelques-uns des 25 enfants anglais invités par la Suisse à venir passer un mois dans ce pays rêvé. Cette invitation a été lancée au gouvernement anglais à titre de cadeau de noce pour la Princesse Elizabeth. La plupart des jeunes hôtes qui s'en donnent à cœur joie aux divers sports d'hiver habitent dans des familles où l'on ne parle que le français. Façon inattendue de joindre l'utile, l'agréable et la santé.



Ci-contre, à gauche, voici deux spécimens d'une ménagerie qui n'est pas banale. Il s'agit de deux boeufs savants qui se prêtent avec une grâce vraiment peu ordinaire à divers manèges, comme font dans les cirques les chevaux les plus dociles. Ces animaux sont la propriété de M. John Chipperfield, d'Essex, en Angleterre, qu'on peut admirer autant par son audace que par sa patience. Qui pourrait en faire autant ?



Ci-dessus, un membre de l'association arabe de sécurité fouille un congénère entrant dans la ville de Jérusalem pour se bien rassurer qu'il ne porte pas d'armes. Il existe aussi une association juive similaire qui collabore non seulement avec la police, mais aussi avec l'association arabe précitée. Malgré ces précautions, on sait que la haine, entre ces deux races, est toujours à son paroxysme et qu'elle dégénère trop souvent en conflit armé. — Ci-contre, à droite, quelques Français acclamant, au Havre, l'arrivée de l'*American Leader*, porteur de vivres recueillis il y a quelques semaines aux Etats-Unis par le "Train de l'Amitié". Ci-dessous, le roi MICHEL de Roumanie, maintenant en terre d'exil, regarde avec intérêt son chauffeur réparant un pneu crevé. Que lui réserve donc l'avenir ?



Ci-dessous, débonnaire et souriant, le président TRUMAN est tout heureux de rappeler qu'avant d'entrer dans la politique, il était en affaires, dans la mercerie, plus exactement. Aux côtés de CLINTON ANDERSON, secrétaire au département de l'agriculture, il pose pour le photographe dans l'attitude du vendeur qui vante la beauté et l'apparence d'une belle cravate. Il n'y a point à rougir de son ancien état, n'est-ce pas ? Quelle leçon ?



Ci-dessus, MARJORIE LAWRENCE, célèbre soprano australien peut maintenant chanter debout pour la première fois depuis 1941. Les mélomanes se rappellent peut-être que la grande artiste, dans le temps, avait été frappée de paralysie infantile. Au moment où elle fut photographiée, elle chantait le rôle-titre d'*"Electra"*, opéra de Richard Strauss, à Chicago. Remarquez la tribune mobile qui lui sert d'appui et aussi de moyen de locomotion sur la scène.



DANS LE MONDE SPORTIF

PAR OSCAR MAJOR

LA LUTTE LIBRE AUX JEUX OLYMPIQUES. IL Y A 2,650 ANS

Les organisateurs des Jeux Olympiques d'aujourd'hui ont rayé de leurs cadres la lutte libre pour des raisons majeures que vous connaissez tous. Les grands mogols grecs des Olympiades d'il y a 2,650 ans et plus faisaient de la lutte libre leur principal atout.

La lutte de ce temps-là avait pour règles essentielles un corps à corps aussi énergique et divers que possible, une défense absolue de frapper à coups de pieds ou de poing son adversaire. Comme vous le constatez, les temps ont bien changé!

A part cette défense, tout était permis, même de serrer son adversaire par le cou jusqu'à l'étouffement, encore qu'il ne fût pas licite de chercher à tuer, mais il était ordonné de tâcher à vaincre et si le plus faible ou le plus mal engagé s'obstinait à ne pas demander grâce, c'était tant pis pour lui. Les lutteurs de nos jours sont plus civilisés, n'est-ce pas? car souvent les prises de ce temps-là occasionnaient la mort de l'un des adversaires.

Les anciens grecs distinguaient deux sortes de lutte: la lutte debout (*orthé palé*) et la lutte à terre, *kulisis*. A vrai dire, c'étaient là deux phases nécessai-

res de la lutte totale, mais cependant il était entendu qu'aux grands jeux olympiques, seule la lutte debout, qui avait lieu en plein soleil et en plein jour, souvent même aux sons de la flûte, devait être pratiquée. Elle se terminait par le renversement à terre trois fois opéré de l'un des adversaires par l'autre. Remarquons, en passant, que la lutte libre utilisait toutes sortes de prises, comme aujourd'hui d'ailleurs, dirait le champion mondial Yvon Robert, avec cette péjoration qu'il était licite d'y opérer des coups terribles, comme les morçures, les coups de pied, etc.

Voici, à titre d'indication et sans que nous puissions prétendre à les indiquer tous, quelques moyens ou procédés de lutte décrits ou rappelés par les auteurs:

Saisir des deux bras un bras de l'adversaire, le ployer et entraîner par défaut d'équilibre le reste du corps;

Opérer la même prise sur les deux bras de l'adversaire;

Pression front contre front avec le but ou de déterminer un recul ou même un écrasement partiel de la boîte crânienne;

Opérer des cros en jambes;

Soulèvement de l'adversaire par l'une ou l'autre jambe et même les deux avec rupture d'équilibre;

Enlèvement par l'arrière en immobilisant un bras ou les deux de l'adversaire;

Même effort sur le côté;

Enlacement diagonal par le cou sous l'un des bras;

Ceinturer l'adversaire des deux bras et le renverser les pieds en l'air;

Ceintures et enlèvements par le cou;

Une riposte à l'avant-dernière prise consistait pour l'adversaire soulevé à s'accrocher des deux jambes au col de son rival ou le saisir des bras aux mollets.

Maintenant, il serait trop long et un peu oiseux d'énumérer les plus fameux lutteurs antiques. Parmi les plus illustres furent Milon de Crotone et l'empereur Maximin, ce colosse dont l'anneau digital servait de bracelet à sa femme.

Milon de Crotone fut vainqueur à la lutte libre six fois à Delphes et six fois à Olympie, ce qui représente un minimum de 25 à 30 ans de championnat du monde. Il eut une triste fin. Pour avoir voulu achever de fendre un tronc de chêne au bout des doigts, l'illustre athlète, trahi par ses forces, fut pincé par les mains dans les fentes et dévoré tout cru par les loups et peut-être par les lions, car il y avait alors des lions en Grèce.

Quelques mois avant sa mort, Milon de Crotone porta lui-même sa statue sur ses épaules dans l'Altis. A le supposer seulement de marbre, c'est déjà un bel exploit, car elle était de grandeur naturelle. Il est vrai qu'un certain jour de fêtes gymniques, ledit Milon avait porté, tout au long du stade, un taureau de quatre ans, puis, le tuant d'un coup de poing, il l'avait mangé entier dans le cours de la soirée!... On a déjà rapporté le trait de puissance physique qu'il démontrait en ceignant sa tête avec des cordelettes et les faisant éclater sous l'effort de ses veines gonflées. De plus, tenant la main droite étendue de champ, les doigts joints, le pouce levé, le coude au corps, il rendait vaines toutes tentatives pour séparer son petit doigt du reste de la main. Ce colosse sauva, un jour, son maître, le scientifique Pythagore, et ses condisciples en étayant de son corps le toit de la salle d'études prêt à s'écrouler.

Enfin, notons que ce fameux Milon de Crotone consommait par jour, pour son alimentation, 20 livres de viande, 20 livres de pain et 15 pintes de vin. C'était sa ration de régime. Au prix élevé de toutes ces denrées de nos jours, il lui faudrait être millionnaire pour satisfaire cet énorme appétit!

Entre nous, les champions du monde de la lutte libre de notre siècle, qu'ils pèsent de 225 à 250 livres, qu'ils s'appellent Yvon Robert, Lou Thesz, "Strangler" Lewis, Jimmy Londos ou Frank Gotch, ne sont que des gringolats à côté de ce Milon de Crotone, dont la mémoire trouva grâce devant les plus amers contempteurs des sports anciens.

POUR FAIRE TRAVAILLER REGULIEREMENT SES MUSCLES

Le but de la culture physique est de préserver le corps au moyen d'une cuirasse de muscles souples, mais solides, formant une sorte de réseau de fils barbelés contre les ennemis suivants: grippe sournoise, bronchite perfide, rhumatismes lancinants.

De plus, la culture physique donne de la vigueur aux maigres et fait fondre la graisse des personnes ayant tendance à l'embonpoint. C'est pourquoi elle a le droit d'être considérée comme le premier des devoirs d'hygiène. Essayez et vous constaterez vite le changement salutaire qui s'effectuera en vous. Si vous ne pouvez vous rendre, deux ou trois fois par semaine, à la Palestre Nationale, faites des exercices de culture physique chez vous.

Au bout d'un mois, vous qui vous sentiez courbaturé, fatigué au moindre effort, qui éprouviez une lassitude rapide lorsque vous marchiez ou que vous montiez des escaliers, qui aspiriez sans cesse à vous asseoir et à vous reposer, vous aurez une sensation de bien-être, d'énergie que vous ignoriez.

[Lire la suite page 30]

Devant la pénurie de boxeurs poids lourds, BILLY CONN s'est remis à l'entraînement dans le but de rencontrer le vainqueur du combat Walcott-Louis, le 23 juin prochain. Conn se croit de taille à vaincre, en tout temps, Joe Walcott, qui se fait vieux pour l'arène de boxe, ayant aujourd'hui tout près de 40 ans.



Dessin de
F.-L. NICOLET



"Oh ! Maurice, crois-tu que
je sache rien de l'amour ?"

Une
Nouvelle
par MAGALI

LE PARFUM DES PRINTEMPS NOUVEAUX

POURQUOI lui avait-il donné rendez-vous dans le jardin de leur fraîche enfance, alors qu'elle eût été heureuse de venir l'accueillir à la petite gare provinciale, sur ce même quai où, deux ans plus tôt, il l'avait vue déchirée par un adieu qu'elle pouvait croire définitif ?...

Pourquoi choisir, comme décor de ce premier rendez-vous, le lieu champêtre qui contenait tant de souvenirs de leur proche passé ?...

Ici, ils s'étaient pourchassés autrefois, sous le ciel léger des beaux dimanches, ivres de joie bruyante, d'air pur, de mouvement, tandis que leurs parents, que leur vieille amitié, les suivaient à pas lents dans les sentiers qui sentaient le jeune soleil et l'herbe nouvelle.

Plus tard, adolescents, ils y étaient revenus seuls, leur raquette de tennis sous le bras et du rêve dans le cœur...

Maurice... Marianne... Leurs noms, si souvent accolés, avaient l'air de désigner des jumeaux et ils ne se séparaient pas plus qu'un frère et une sœur de même âge puisque leurs maisons étaient voisines et que leurs balcons se touchaient...

Maurice... Marianne... Les tout petits ont grandi... Finis les amusements inoffensifs de bambins ! Maintenant, tous deux apprennent à jouer aux hommes... C'est sur Marianne que Maurice a essayé ses premiers madrigaux... C'est Maurice qui a servi de terrain d'expérience à Marianne, quand elle a découvert quel délicieux pouvoir habitait sa coquetterie.

Pourtant, c'est elle qui, la première, s'est prise au jeu...

Un soir, Maurice sentit trembler le bras qui s'appuyait sur le sien, tandis qu'il disait légèrement, et seulement curieux de l'effet produit :

— Je t'aime, Marianne...

— Es-tu sûr ?

— De moi certainement, de toi, un peu moins. Tu es une petite fille. Tu ne connais pas la vie !...

— Oh ! Maurice, crois-tu que je sache rien de l'amour ?

Il souriait, supérieur... un peu fat.

— Que saurais-tu ?... L'an dernier, tu étais encore une pensionnaire en sarrau bis et col de linon...

[Lire la suite page 17]



Un roman d'aventures
Par Max-André Dazergues

Dessin de JEAN MILLET

"Nous entrons dans la région fréquentée par le redoutable Géant Moa. C'est pour cela que nous ne voulons pas poursuivre plus avant."

L'OEUF DU DIABLE

Si vous exploriez un jour une dense forêt de la Nouvelle-Zélande, et si d'aventure, vous trouviez un oeuf géant duquel sortirait un dinornis, vous tomberiez dans une frayeur indescriptible. Tel est le sujet de ce récit que vous feriez bien de ne pas lire avant de vous mettre au lit.

TOUTE LA FORÊT brûlait, d'une chaleur accablante, sous les rayons ardents du soleil ; mais, contrairement à ce qui se passe dans l'épaisse forêt vierge africaine, de larges plaques de lumières y étaient réservées et l'on découvrait souvent des fragments de ciel bleu. Néanmoins, il faisait chaud, très chaud, et les hommes de la petite troupe allaient d'un pas traînant.

C'était en Nouvelle-Zélande, une forêt en majeure partie composée — comme la plupart des forêts de la grande île, particulièrement dans le sud — de conifères et de fougères arborescentes. Des oiseaux au plumage chatoyant chantaient et voletaient alentour.

Des fleurs multicolores se balançaient aux lianes et Saturnin Marceau s'écria :

— Encore une journée vide, si cela continue ! Je ne désespère pas pourtant de rencontrer des aptéryx...

— Des aptéryx ? répéta son compagnon, sur un ton légèrement goguenard. La race s'en éteint, mon cher !...

— Tout de même, il y en a encore.

Le silence retomba entre les deux hommes, qu'accompagnaient une petite troupe de sept ou huit indigènes, des Papous et des Maoris. Ils allaient toujours à travers la forêt.

Saturnin Marceau, l'instigateur de cette expédition, reprit au bout d'un instant :

— Eh ! bien, Pascal, mon ami, êtes-vous si mécontent de notre promenade ?

— Une promenade qui dure depuis deux jours et deux nuits déjà, rétorqua l'interpellé. Non, je ne suis pas mécontent, puisque c'est moi-même qui vous ai offert de vous accompagner...

— Je le sais bien. Mais je vous avais promis une chasse intéressante, et voici que nous ne rencontrons pas d'aptéryx...

— Cela viendra, espérons-le.

— J'en suis convaincu. Et vous ?

— Ma foi... je n'y suis pas aussi directement intéressé que vous.

— Evidemment!... Aux charbonnages, vous êtes tranquille... Votre situation y est assurée... Tandis que la mienne!...

— N'exagérons rien, Marceau: vous êtes tout de même l'un des éleveurs les plus riches et les plus estimés du sud de la Nouvelle-Zélande. Mais vous êtes un ambitieux. Et vous cherchez constamment de nouveaux débouchés, des nouvelles combinaisons... Cela peut vous mener loin...

— Cela m'aura toujours conduit dans la forêt... — A la recherche des aptéryx!...

Les deux hommes éclatèrent du même rire jovial. Ils étaient de vieux amis déjà, encore qu'aucun d'eux n'eût atteint la quarantaine.

Saturnin Marceau, aux environs de la ville de Matura, possédait une grande ferme d'élevage, tandis que Pascal Chatanay, jeune ingénieur de talent, s'employait aux mines de charbon, dont les gisements à-bas sont nombreux, ainsi que ceux de quartz aurifères.

Ils étaient sensiblement de même taille, les deux jeunes hommes qui s'en allaient en ce matin radieux, tout vibrant de chaleur et rayonnant de soleil, vers une aventure sans précédent ni lendemain.

Un jour — c'était une semaine auparavant — Saturnin Marceau avait dit:

— J'en ai assez, mon vieux! J'élève dans ma ferme de Matura des chevaux, des boeufs, des porcs et les moutons, comme tout bon Néo-Zélandais, mais sur une grande échelle. Si je pouvais faire l'élevage des aptéryx, voilà qui serait original et nouveau, et qui m'ouvrirait des débouchés inconnus...

D'abord Pascal Chatanay s'était mis à rire, en exclamant:

— Des aptéryx?... Mais c'est une race qui disparaît...

— Précisément. Je la maintiendrai. Je me suis assis dire qu'en forêt, il y avait encore des aptéryx. Linq ou six me suffiront, pour assurer une procréation rationnelle. J'ai déjà tant de bêtes ici qu'une catégorie de plus ou de moins n'est point pour m'effrayer!

— Après tout, pourquoi pas?

Si, en Nouvelle-Zélande, vivaient jadis de nombreux oiseaux aborigènes qui ont tous aujourd'hui pour la plupart disparu, le kivi y subsiste encore à l'état vivant. Le kivi, c'est le nom indigène de l'aptéryx, un oiseau assez étrange en vérité, mais inoffensif.

L'aptéryx atteint sensiblement la taille d'une poule. Son bec est très long, à l'imitation de celui de la écassine, et il est percé à son extrémité des narines de l'oiseau, dont la tête, petite, est surmontée d'une touffe de plumes minces. Ce qui fait la particularité de l'aptéryx — qui est le type indéniable de la famille des aptérygides — c'est que son corps va s'arrondissant comme une grosse boule montée sur deux pattes à trois doigts, une grosse boule qui n'a point d'ailes ou presque pas, des ailes dont on dirait qu'elles n'ont pas achevé de pousser, et pas de queue, et pas de plumes; car les plumes de l'aptéryx sont plutôt des poils comme le porc, une sorte de duvet. On dirait un animal inachevé!

— La chasse à l'aptéryx, si elle vous pousse à parcourir des kilomètres et des kilomètres en forêt, n'est guère dangereuse, avait fait remarquer, avec d'ailleurs juste raison, Saturnin Marceau à son vieux camarade.

Et celui-ci, chasseur invétéré, avait aussitôt répliqué:

— J'ai quatre jours de congé à prendre aux charbonnages, et la compagnie se passera de moi durant ce court délai!... Si vous le permettez, je vous accompagne...

— Bien volontiers.

Ils étaient donc partis, et, depuis, ils n'avaient pas encore vu, on ne peut dire la queue, mais le bec d'un aptéryx!

CHAPITRE II

LS S'ÉTAIENT rejoints à Matura, où Saturnin Marceau avait sa ferme, tandis que les mines de charbon s'élevaient au cœur du district d'Otago. Pascal Chatanay habitait Mørland, une petite bourgade située entre la ville de Mosgiel et celle de Ōtāngata.

Maintenant, après un long voyage, ils avaient même rencontré de difficultés — car n'oublions pas que la

Nouvelle-Zélande, aussi bien dans l'extrême sud que dans son centre ou au nord, est un pays tout à fait gagné à la civilisation européenne, à un point tel, même, que beaucoup d'indigènes aborigènes en ont totalement disparu et que les derniers Maoris, qui eux-mêmes remplacèrent les Papous, sont tous groupés dans le nord, vers Ika à Maui, le « poisson de Maui », dans le « Pays du Roi » — oui, maintenant, les deux chasseurs se trouvaient en pleine forêt de conifères. C'était, très exactement, au sud-ouest d'Alexandra, une ville prospère, pas très loin de Kingston, juste entre le district d'Otago et celui de Southland, après avoir longé — et remonté en partie — la petite rivière Wanaia.

Ils avaient une escorte et deux gros chiens, de ces molosses d'Australie redoutables, qui suffisaient à mettre en fuite les sangliers sauvages. Ils avaient dédaigné le chemin de fer pour les eaux vertes de la rivière Wanaia. Mais à présent, ils se trouvaient en terre ferme, et la forêt allait en s'épaississant. Il y faisait toujours très chaud.

Les indigènes de l'escorte montraient des signes de lassitude et Saturnin Marceau qui les connaissait bien, surtout leur chef, Tepéhou, un Maori fidèle, donna, à la vive satisfaction de tous, le signal de la halte.

Le campement fut dressé dans une petite clairière. On laissait derrière soi l'immense étendue des fougères arborescentes, et l'on se trouvait au seuil d'une forêt encore plus épaisse que celle que l'on venait de franchir.

— Espérons que nous allons y rencontrer enfin des aptéryx!... dit Pascal Chatanay en la désignant. Son compagnon approuva de la tête.

Mais Saturnin Marceau paraissait soucieux, et lorsque le camp fut dressé il attira quelque peu à l'écart son camarade et lui dit:

— Topéhou n'est pas content! C'est mauvais signe! Je connais bien les Maoris. Ils sont craintifs et superstitieux en diable! Tous les hommes de l'escorte ne font que s'entretenir du « Géant Moa », un personnage légendaire dont j'entends parler depuis longtemps sans en savoir quoi que ce soit. J'ai comme le pressentiment que notre expédition n'aura pas un heureux sort...

— Oh!... Vous êtes donc superstitieux aussi?

— Non, mais vous savez!... Avec les Maoris et les Papous, dans ce domaine là, — car, autrement, ils sont d'excellents garçons — il faut s'attendre à tout. Ils ont du « Géant Moa » plein la bouche! Enfin, ne nous laissons pas influencer, et mangeons et buvons comme nous le méritons; tous, nous en avons grand besoin. L'avenir nous apprendra le reste...

Pascal Chatanay, pour toute réponse, eut son rire égal et candide.

Oui, l'avenir, comme disait l'éleveur de Matura, allait leur apprendre le reste — et d'une drôle de manière!

CHAPITRE III

QUELQUES HEURES plus tard la petite troupe des chasseurs d'aptéryx cheminait de nouveau à travers la forêt. La chaleur restait forte, et le soleil n'était pas encore prêt à baisser à l'horizon. La végétation apparaissait plus luxuriante et épaisse.

Les deux Blancs venaient en tête. Ils avaient renoncé à bavarder, tant la sueur perlait à leur front,

tant l'air embrasé pénétrait dans leurs poumons à chaque fois qu'ils ouvraient la bouche. De tous côtés tourbillonnaient des nuages d'insectes. On avait laissé loin sur la gauche quelques marécages insalubres. On entendait parfois les cris perçants des singes.

Les hommes qui composaient l'escorte étaient des Maoris et des Papous, les premiers au visage huilé, à la peau brillante, les seconds aux cheveux crépus, et porteurs encore des bracelets de leur tribu, qui brinqueballaient à leurs poignets et à leurs chevilles.

Mais Topéhou le Maori, qui les commandait, faisait grise mine. Son visage s'allongeait. Il n'était pas content du tout, et chuchotait sans interruption depuis un quart d'heure, avec l'un des Papous, plus intelligent ou plus bavard que ses congénères, lequel répondait au nom de Kari-Katé.

Saturnin Marceau eut un furieux haussement d'épaules, et il glapit soudain, à bout de patience:

— Qu'avez-vous donc de si intéressant à vous raconter tous les deux? En avez-vous fini avec vos mystères, vos paroles échangées, votre angoisse imprécise et votre attitude qui me portent sur les nerfs? Allons, Topéhou, réponds, et toi aussi, Kari-Katé!... Si cela ne vous plaît pas de chasser l'aptéryx, vous n'avez qu'à le dire avant de quitter Matura. Maintenant, il est trop tard et je n'admettrai aucune objection... Vous êtes largement rétribués et il me paraît que vous n'avez pas à vous plaindre, ni l'un ni l'autre, ni aucun de vos compatriotes respectifs, de la manière dont vous êtes traités.

Ce petit discours produisit son effet.

L'allure de la troupe se ralentit. Et Topéhou le Maori répondit, de sa voix grave et bien timbrée, chaude et prenante, qui avait presque des résonances musicales lorsqu'elle psalmodiait les utés ancestrales:

— Maître, nous entrons dans la région fréquentée, d'après la vieille légende maori, par le redoutable « Géant Moa ». Et c'est pour cela que nous ne voulons pas poursuivre plus avant.

— Mais de quoi s'agit-il au juste? Qui est ce « Géant Moa » dont j'ai entendu parler chaque fois que je me suis enfoncé en forêt, et que je n'ai jamais seulement entrevu?

— C'est le maître de la forêt, un monstre...

— L'as-tu vu?

— Jamais...

— Et toi Kari-Katé?

— Pas davantage.

— Alors, vous voyez bien que c'est une légende... Comment est fait ce monstre?

— C'est un animal fantastique, et nous n'en savons pas plus long, répondit Topéhou. Mais ce que nous savons parfaitement, c'est qu'il hantait jadis les forêts du sud de la Nouvelle-Zélande, et que, en nous enfonçant davantage encore et nous éloignant d'Alexandra et des rivages du Wanaia, nous risquons de le rencontrer.

Saturnin Marceau haussa de nouveau les épaules, imité en cela par Pascal Chatanay. Les deux hommes échangèrent le même regard éloquent: décidément, ces Maoris et ces Papous — les Maoris surtout — nourrissaient plus que de raison le culte des légendes de leurs pères!... Ni les uns ni les autres n'avaient jamais aperçu le « Géant Moa » dont ils leur rabattaient les oreilles, mais ils y croyaient dur comme fer!... Il convenait de ne pas prêter davantage attention à tout cela et c'est ce que firent les deux chasseurs d'aptéryx.

Saturnin Marceau conclut:

— C'est bien, Topéhou et Kari-Katé. Vous êtes de bons serviteurs, dont je n'ai jamais eu à me plaindre, et je vous demande de poursuivre la route sans appréhension aucune. Je vous demande aussi de dissiper dans l'esprit de vos congénères la hantise de la légende papou et d'avoir confiance en vos maîtres blancs: si le « Géant Moa » — puisque « Géant Moa » il y a — s'avisait de nous attaquer, il recevrait un bon coup de fusil. Êtes-vous plus tranquilles maintenant? J'ajoute que vous toucherez une bonne gratification de retour à Matura.

Ces paroles ne produisirent pas beaucoup d'effet sur les deux indigènes. Ils firent volontiers contre mauvaise fortune bon cœur, alléchés par la promesse de la prime, mais visiblement ils demeuraient inquiets.

Néanmoins, à dater de cette minute, ils ne montrèrent plus leur terreur, ne firent plus aucune allusion au « Géant Moa » et le calme se rétablit parmi la petite troupe, en même temps que

IDÉAL

« Gloire au cœur téméraire épris
de l'impossible. » V. DE LAPRADE

Heureux qui plein d'espoir en ses ailes de verre
Tente l'ascension vers les hauts paradis,
Et qui de vent contraire et de doute alourdi
Quand même s'aventure en l'immense lumière.

Il sent de jour en jour son rêve qui s'avère;
En bravant sans effroi les éléments maudits
Monte et s'approche tant des mondes interdits
Que le vertige oscille au creux de sa paupière.

Il brise à tout jamais les chaînes du Destin.
S'élançant éperdu vers le Soleil lointain,
L'Inconnu le conduit vers la Grande Aventure.

— Ah! tends les horizons de l'étroite nature,
Monte, lcare, plus haut, d'un élan résolu,
Et pénètre, vainqueur, les flancs de l'Absolu.

Rosaire DION

Extrait de: *Voix des Poètes*—Editions Variétés.

l'optimisme. Tous continuèrent leur route, qui se déroula encore pendant deux heures sans incident nouveau, tandis que Saturnin Marceau murmurait à l'oreille de son compagnon :

— Malgré tout, je me méfie. Ce calme subit ne me dit rien qui vaille.

A quoi le jeune ingénieur des charbonnages d'Otago répliqua :

— Ne nous faisons pas d'idées nuisibles !... Mais j'ai lu dans Jules Sandeau, je crois, cette pensée à méditer en l'occurrence : « La superstition a ses fanfarons comme elle a ses hypocrites ».

Le silence retomba. Il fut troublé soudain par un mouvement dans les fourrés et Topéhou s'écria :

— Un aptéryx !...

CHAPITRE IV

IL N'Y AVAIT pas à s'y tromper. Les deux molosses grondaient sourdement et il fallut que les Papous les retinssent en laisse.

— Paix, Australia, Jericho !... dit Saturnin Marceau.

Australia et Jericho étaient les noms des deux chiens, des dogues superbes, de véritables molosses — encore qu'ils ne s'apparentent point aux fameux molosses de l'antique Epire — aux crocs acérés, à la gueule grondante. Leur maître les avait achetés à un Australien de passage à Matura, et qui venait se renseigner auprès de lui sur l'élevage des moutons.

— Un aptéryx !

L'oiseau sans ailes surgit d'un buisson. Il fit deux ou trois bonds à la surface du sol, volant, évidemment, mais pas très haut, à cause de ses curieuses ailes tronquées. Il volait un peu à la manière d'une poule de chez nous.

Les molosses l'effrayaient, et Saturnin Marceau cria :

— Il faut le prendre vivant !

Alors, les Papous déployèrent le grand filet dont ils s'étaient munis dans ce but et, poussant des cris perçants pour mieux effrayer l'animal, selon la coutume de leur tribu, ils l'entourèrent et eurent tôt fait de le capturer sans dommage. Kari-Katé reçut bien un furieux coup de bec, mais ce fut tout.

Maintenant l'aptéryx se débattait dans sa prison de lin, et il fut mis dans une cage rudimentaire de bambou, où il cessa de s'agiter.

C'était une heureuse victoire, remportée évidemment sans grande difficulté, mais qui payait bien les efforts déployés depuis quelque temps. Saturnin Marceau jubilait, et Pascal Chatanay partageait son allégresse, en s'amusant à contempler l'étrange animal.

— Nous voici donc dans une région favorable, dit l'éleveur de Matura. Il n'y a plus qu'à continuer et si le sort nous favorise...

Un nouveau frémissement dans les buissons lui coupa la parole et immédiatement deux aptéryx encore surgirent, poussant de petits croassements, et s'éloignant en sautillant et en volant de toute la force de leurs petites ailes et de leurs pattes à trois doigts.

Les Papous et les Maoris s'élancèrent, et bientôt les deux aptéryx furent leurs prisonniers, dans d'identiques cages de bambou.

— C'est merveilleux !... s'exclama Saturnin Marceau, qui ne pouvait encore envisager l'avenir, et qui était à cent lieues de se douter de ce qu'il serait.

Successivement, après avoir parcouru une distance de quatre kilomètres environ, en pleine forêt, entre les conifères et les fougères arborescentes, trois aptéryx furent encore capturés.

Et, tout à coup, Topéhou s'exclama :

— Là... un nid !...

C'était la vérité.

Un nid d'aptéryx se trouvait dissimulé dans un buisson épineux à même le sol. Il contenait une douzaine d'oeufs superbes, énormes.

Pascal Chatanay s'écria :

— Mais ce sont des oeufs d'autruche !...

— Non, répondit Marceau, ne vous y trompez pas, mon ami : ce sont bien des oeufs d'aptéryx, car cet oiseau possède la propriété de pondre des oeufs d'une grosseur absolument disproportionnée d'avec sa taille.

On se remit encore en marche, après avoir emporté les oeufs, sur les instances de Saturnin Marceau, qui jubilait toujours.

— Dans ma ferme de Matura, je les ferai couvrir et éclore, et ainsi, à l'élevage des bovins, des moutons, des chevaux et des porcs, je joindrai celui-ci !

La nuit tomba.

Les ténèbres envahirent peu à peu la forêt vierge.

Les chants des oiseaux s'éteignirent, et, entre la dentelle noire des feuilles monta la lune orangée.

Les Papous et les Maoris établirent le campement, allumèrent de grands feux, au-dessus desquels tournoyaient en nuages compactes des moustiques énormes.

Successivement, les deux Blancs s'enroulèrent dans une couverture afin de goûter un repos bien gagné, tandis que Kari-Katé le Papou et Topéhou le Maori se partageaient les heures de veille.

Puis l'aube parut sans qu'aucun incident se fut produit.

Ce fut un éblouissement. Les rayons d'or du soleil nimbèrent la forêt tout entière, vinrent éveiller en même temps que les hommes, les aptéryx captifs dans leurs cages de bambou. Mille taches dansantes de lumière, mille paillettes blondes se mouvaient dans la verdure. Les fleurs entr'ouvraient leurs pétales éclatants, et le grand jour était là, le jour éblouissant de la Nouvelle-Zélande.

La petite troupe se remit en marche,

toujours plus avant. Saturnin Marceau ne désespérait pas de recueillir de nouveaux oeufs d'aptéryx. Sa récolte d'ailleurs fut heureuse.

Vers le milieu du jour, Topéhou s'arrêta net. Devant lui, à ses pieds, barrant le petit sentier qu'il suivait, un oeuf apparaissait, encore un oeuf d'aptéryx, plus gros si possible que les autres.

— En voilà un de belle taille ! s'exclama Pascal Chatanay.

L'oeuf ressemblait à un oeuf d'autruche. Sa coquille revêtait une légère teinte azurée.

Saturnin Marceau s'en empara avec mille précautions, et le joignit aux autres dans les corbeilles.

Ce jour-là, on captura encore deux aptéryx vivants. Puis Pascal Chatanay déclara :

— Il faut cependant que je sois rentré à temps à Momerland pour rejoindre à Mosgiel les bureaux des charbonnages...

— D'accord, approuva son ami. D'ailleurs, la chasse est terminée. J'en suis on ne peut plus satisfait, et je vais également regagner Matura.

Dès lors, la petite troupe rebroussa chemin.

Les Papous et les Maoris, rassurés de n'avoir fait aucune mauvaise rencontre, ne parlaient plus du tout du fameux « Géant Moa », que personne n'avait entrevu et qui défrayait, peut-être à juste titre, la chronique néo-zélandaise, alimentait les discours des anciens sorciers indigènes.

On redescendit sur des pirogues les eaux vertes de la rivière Wanaia.

Puis, laissant au nord Alexandra, puis Kingston, l'on retrouva le district de Southland, celui d'Otago, l'embranchement enfin du chemin de fer.

Australia et Jericho gambadaient joyeusement.

La joie rayonnait sur tous les visages.

A une petite station perdue dans la

verdure, nichée parmi les dernières fougères arborescentes, les deux Blancs prirent congé l'un de l'autre. Pascal Chatanay regagna Momerland, tandis que Saturnin Marceau atteignait sans encombre, au bout de vingt-quatre heures encore de route, sa ferme d'élevage de Matura, où un hangar fut aussitôt spécialement aménagé pour accueillir les aptéryx, cependant que l'on installait une couveuse artificielle destinée à favoriser l'éclosion rapide des oeufs des oiseaux sans ailes.

Et le jeune homme, dédaignant ses troupeaux de moutons qui pouvaient rivaliser avec les plus beaux de l'Australie du sud, ses bovins et ses chevaux, ses porcs au poil soyeux, le jeune écervelé se frottait les mains, d'un air radieux, disant à son fidèle Topéhou :

— Les aptéryx feront ma fortune !

Mais le bon Maori se bornait à hocher la tête et à répondre de sa voix grave et sourde :

— Le Blanc a eu tort de se moquer du « Géant Moa », et tôt ou tard, le « Géant Moa » se vengera, car il est seul maître dans les forêts profondes.

CHAPITRE V

A QUELQUE TEMPS de là, Saturnin Marceau parcourait à cheval son vaste domaine de Matura, lorsqu'il reçut la visite inattendue de Pascal Chatanay, qu'il n'avait revu que deux fois seulement depuis leur expédition dans la forêt à la recherche des aptéryx.

Le jeune homme s'écria, la main tendue :

— Eh ! bonjour, mon cher vieux ! Les charbonnages de Mosgiel m'ont envoyé dans la région pour une vague tournée de prospection et d'inspection à la fois. Je n'ai pu résister au plaisir de vous serrer la main, et je viens même tout simplement vous demander l'hospitalité pour quarante-huit heures.

— Excellente idée, cher ami !... Je suis ravi. Si vous voulez pousser jusqu'au bungalow, je vous y retrouve dans une petite heure, car en ce moment, je me rends auprès des aptéryx.

— A propos, cela donne-t-il de bons résultats ?

— Merveilleux !... Inespérés !... Venez avec moi, voir cela !

Fort intéressé, Pascal Chatanay ne se fit répéter l'invitation. Il sauta lestement en croupe de son ami et tous deux partirent sous l'ardent soleil.

Les dépendances de la ferme de Matura étaient immenses. Ils longèrent plusieurs parcs à bestiaux, où des bovins rumaient paisiblement dans l'herbe grasse ; ils dépassèrent les parcs à chevaux, où de fougères pur-sang bondissaient ; ils laissèrent également loin derrière eux les clos où étaient parqués les porcs par centaines, et se trouvèrent plusieurs fois arrêtés en cours de route par un troupeau de moutons atteignant parfois mille têtes.

Mais toute cette prospérité, ce débordement intense de vie animale au cœur même de la splendeur végétale, tout ce domaine prospère et enviable ne comptaient plus que pour une moitié dans l'esprit et les préoccupations habituelles de Saturnin Marceau l'intrépide ; l'autre moitié était occupée par l'élevage des aptéryx.

Le cheval parvint bientôt devant un hangar, dont la porte était grillagée. À côté se trouvait un petit pavillon où logeaient Topéhou le Maori et Kari-Katé le Papou, à qui incombait le soin de veiller sur les nouveaux bâtiments d'élevage. Dans le jardinet entourant ce pavillon, allaient et venaient en liberté les deux robustes et rutilants dogues, Australia et Jericho.

— Entrez donc !... dit gaiement Saturnin Marceau.

L'un à la suite de l'autre, laissant

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

5	4	7	2	6	3	8	5	2	6	5	3	7	2	7	4
V	C	A	R	R	D	V	O	E	E	U	I	P	S	P	H
4	7	3	6	5	2	7	5	4	6	2	5	8	3	7	2
A	E	E	V	S	S	L	A	N	E	O	T	E	U	D	U
7	2	8	5	3	6	4	2	7	5	3	6	2	7	4	5
E	R	I	T	V	N	C	C	L	E	O	U	E	O	E	I
5	4	7	2	5	6	3	7	5	2	6	4	3	5	2	7
N	I	N	N	D	I	U	G	R	O	N	N	S	E	N	U
2	7	5	3	8	2	6	4	7	3	5	6	2	7	4	5
I	E	Z	A	N	M	E	E	D	I	V	S	P	I	S	O
7	5	4	8	2	6	5	3	7	2	6	4	7	3	5	2
S	T	P	E	O	P	R	D	T	S	E	E	A	E	E	A
4	7	2	6	5	7	3	4	2	6	5	4	7	5	3	2
R	N	B	R	B	C	R	E	L	E	U	E	E	T	A	E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller. King Features, Inc.

cheval errer à son gré, les deux hommes franchirent le seuil du hangar aux aptéryx.

Maintenant, plusieurs mois s'étaient écoulés depuis l'expédition en forêt, la plupart des oeufs avaient éclos, et les oiseaux sans ailes puluillaient. D'autres oeufs étaient en train de se couvrir et leur propriétaire se frottait les mains.

— Mes compliments!... lui dit Pascal Chatanay. Je vois que les oeufs sont encore nombreux à éclore... Et celui-ci?... Il est énorme...

— Ne le reconnaissez-vous pas? C'est le gros oeuf que nous avons ramassé en dernier lieu, et qui n'est pas encore éclos... Mais cela ne saurait tarder... Topéhou me disait ce matin que la chose risquait de se produire aujourd'hui.

Sur ces mots, les deux amis remontrèrent à cheval et regagnèrent le bungalow, où ils firent un repas succulent et goûtèrent la farniente d'une sieste appréciable.

Puis vint la nuit.

CHAPITRE VI

C'EST le lendemain matin seulement que Topéhou se montra, tout affolé, disant:

— Le gros oeuf est éclos: il a donné naissance à une autruche!...

— Une autruche?... s'étonna le fermier de Mataura. Ce n'est pas possible! Il n'y a guère d'autruche en Nouvelle-Zélande, et en tous cas, ces oiseaux coureurs ne vivent pas en forêt... Une autruche... Tu déraisonnes, Topéhou.

— Je t'assure, maître, que je ne me trompe pas: ce n'est pas un aptéryx qui est né ce matin, mais une autruche, voilà pourquoi l'oeuf était si gros!

— Allons voir ça, décréta Saturnin Marceau. Vous m'accompagnez, Chatanay?

— Bien volontiers. Ma curiosité égale la vôtre.

Quelques minutes plus tard, à la suite de Topéhou toujours très ému, les deux hommes pénétrèrent dans le hangar aux aptéryx, et ils y trouvèrent l'ari-Katé qui regardait l'autruche.

Car c'était bien, selon toute apparence, d'une autruche qu'il s'agissait. Elle était évidemment très petite de taille, mais déjà forte sur ses jambes. Son corps était recouvert d'un léger duvet qui ne ressemblait pas du tout des plumes, et Saturnin Marceau murmura:

— Drôle d'autruche!... Enfin, c'est une autruche, évidemment!... Ça ne peut pas être autre chose qu'une autruche!... En tout cas, ce n'est pas un aptéryx.

— Drôle d'autruche!... répéta Pascal Chatanay en fidèle écho.

Et les choses en restèrent là. Le lendemain, le jeune ingénieur des mines regagna Momerland et Saturnin Marceau reprit quotidiennement ses promenades à cheval à travers son immense domaine.

L'autruche grandissait, grandissait. On lui avait construit un petit box à part.

Elle effrayait considérablement les aptéryx, qui battaient sans arrêt leurs grandes ailes et s'écartaient de son chemin.

Elle n'avait aucun panache de plumes, mais un poil épais, fourni comme lui d'un sanglier sauvage.

Une drôle d'autruche, en vérité, et on n'avait pas dit son dernier mot!...

CHAPITRE VII

QUATRE mois encore s'écoulèrent. Et ce fut Topéhou le Maori qui prononça pour la première fois, faisant allusion à l'étrange autruche, nom d'Oeuf du Diable. Car vraiment, on n'avait jamais vu un animal pareil.

L'autruche était devenue géante. A présent, Saturnin Marceau, lorsqu'il venait la visiter d'un air inquiet, en fronçant les sourcils, le matin, sa cravache à la main, battant nerveusement ses bottes de cuir fauve, oui vraiment, maintenant, Saturnin Marceau qui était pourtant de bonne taille, lui arrivait à peu près à la hauteur du poitrail. Elle le dépassait de tout son long cou, au sommet duquel elle balançait sa tête d'un air menaçant, et l'on voyait ses petits yeux briller, méchants, cruels, noirs comme du jais et d'une mobilité effrayante.

Souvent, elle faisait claquer son bec, et alors Topéhou ne s'en approchait qu'en tremblant, porteur du récipient contenant sa pâtée.

Drôle d'autruche!... Elle dévorait comme un ogre.

Un jour que Kari-Katé s'amusa à lui présenter un poisson vivant capturé dans la cascade, elle le happa glouglou et l'avalait tout rond. A d'autres moments, elle mangeait de la viande, chaque fois qu'elle pouvait en dérober à un indigène passant à sa portée.

Drôle d'autruche!... Elle était méchante comme la gale.

Les fermiers d'alentour défilaient tous les uns après les autres devant son box. Ils restaient là, immobiles, interdits, sidérés: ils n'avaient jamais vu une autruche semblable.

Un jour, elle faillit éborgner l'un d'eux, d'un coup de bec, et à dater de ce moment-là, on commença de s'écarter prudemment de l'indésirable. Puis les visites cessèrent, parce que tous les indigènes de la ferme de Mataura avaient peur de l'autruche, et que tous évoquaient le souvenir déjà lointain — aujourd'hui étrangement palpable — de l'Oeuf du Diable!...

Saturnin Marceau se grattait rêveusement la tête. Son autruche commençait à devenir nettement insupportable.

On l'entrava plus solidement: on finit par l'attacher tout à fait, et par renforcer les barrières de son box. Alors, elle se débattit furieusement, et elle se mit à crier. A crier en vérité, comme jamais autruche ne cria!...

De véritables hurlements, pareils aux rugissements du lion, qui ébranlèrent les échos de la ferme de Mataura, et firent d'abord surgir les Papous et les Maoris pour bientôt les pousser à la fuite, en débâdant!

CHAPITRE VIII

ALORS, seulement, Saturnin Marceau songea à faire appel aux connaissances de l'honorable professeur Ferguson, qui habitait Auckland et voulut bien se déranger.

Lorsque celui-ci arriva à la ferme, le soleil brillait gaiement et l'on se trouvait au milieu du jour. C'est alors que le drame éclata.

Topéhou donna l'alarme. L'autruche venait de se débarrasser de ses liens, car elle était douée d'une force prodigieuse.

Elle avait déjà, au cours de la nuit précédente, dévoré glouglou deux aptéryx. Et maintenant elle bondissait hors du hangar parmi les oiseaux effrayés, semant la terreur sur son passage.

Australia voulut lui barrer le chemin: mal lui en prit, car l'infortuné molosse reçut un magistral coup de bec et se mit à hurler longuement, tordu par la souffrance, un oeil crevé.

Jericho, lui, fut piqué aux reins, et le bec monstrueux lui arracha un lambeau de chair vive, que l'autruche avala comme le reste en fonçant droit devant elle.



**SOYEZ PLUS SÛRS
AVEC LE
Super
FLUIDE
À FREINS
*CHRYCO**

Vos freins reçoivent une protection *additionnelle* contre l'usure et la corrosion avec le Super-Fluide à Freins Chryco. Des épreuves authentiques démontrent que ce fluide conserve ses propriétés de 80 degrés en bas de zéro jusqu'à 333 degrés au-dessus de zéro — une gamme de plus de 400 degrés. Dans les temps chauds comme dans les temps froids, le fiable Super-Fluide à Freins Chryco demeure toujours une sur-protection pour vos freins hydrauliques.

Insistez sur le
SUPER-FLUIDE À FREINS CHRYCO
... et soyez sûrs!

Approuvé par
les Ingénieurs de
la Corporation
Chrysler



* Une marque de fabrique de Chrysler Corporation of Canada, Ltd.

SOLUTION ET FABRICATION DE
CHRYSLER CORPORATION
OF CANADA, LIMITED
DIVISION DES PIÈCES WINDSOR, ONTARIO

AVIS IMPORTANT A NOS LECTEURS ET DEPOSITAIRES

Pour des raisons très importantes, nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont

**LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM**

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

975-985, rue de Bullion, Montréal

Le Samedi

Coupon d'abonnement

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$3.50	1 an	\$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

975-985 rue de Bullion
MONTREAL 12, P.Q.

CHEZ NOUS ET AILLEURS

COMMENT VOUS CONSTRUIRE

L'INSTITUT CANADIEN de la plomberie et du chauffage vient de faire un relevé de la situation de la construction des habitations dans tout le pays pour arriver à la conclusion que les travaux de construction de quarante pour cent des maisons que les propriétaires canadiens ont décidé de faire bâtir sont en cours ou à la veille de commencer.

Le plus grand nombre de ces propriétaires qui ont arrêté les plans de leur maison se proposent d'y aménager deux salles de bain et salles de toilette ou plus. La moitié d'entre eux préfèrent placer ces pièces au rez-de-chaussée et le quart environ au premier étage. Les autres veulent les avoir au sous-sol ou au deuxième.

L'Institut fait observer que cette analyse des réponses reçues indique qu'on s'écarte des habitudes courantes, car l'enquête a établi que les salles de bain se trouvent au premier étage dans près des deux-tiers des maisons au Canada.

Plus de 68 pour cent des propriétaires qui projettent d'installer des cuves pour la lessive dans leur nouvelle maison les placeront au sous-sol. Les autres les feront poser au rez-de-chaussée ou sont indécis. Le relevé a aussi montré qu'un bon nombre de nouvelles habitations seront munies de deux cuiviers afin de faciliter le lavage des vêtements.

L'HELICOPTERE DE L'AVENIR

Une Conférence Internationale de l'Helicoptère — la première de Scandinavie — s'est réunie récemment à Stockholm au cours de laquelle des conférences ont été faites par des experts américains, anglais et français de l'hélicoptère. Il y a été prédit, notamment, que l'hélicoptère de l'avenir serait meilleur marché qu'une automobile et que d'ici quatre ou cinq ans cette sorte d'avion serait utilisée comme taxi et après dix ans par des usagers privés.

Après la Conférence, les participants ont visité les usines suédoises *Seefab*, à Sandviken, spécialistes de tubes pour hélicoptères et de matériel aéronautique. Un intérêt spécial a été suscité par un nouveau type de pales de l'hélice sustentatrice, conçu et fabriqué par la Société et consistant en tubes d'acier léger sans soudure sur le bord d'attaque de la pale et le métal léger dans le reste de la pale.

LES SPORTS D'HIVER EN ANGLETERRE

Les enthousiastes du sport au Royaume-Uni qui ne se rendront pas en Suisse cette année projettent de se réunir en Ecosse. La Commission du tourisme écossais se joint au Conseil central de récréation ainsi qu'au club de ski écossais pour procurer tous les avantages possibles aux experts comme aux commerçants. L'Ecosse possède quatre endroits parfaitement propices au ski. Ils se trouvent dans les régions élevées près de Loch Tay et dans les Cairngorms où les montagnes s'élèvent à plus de 4,000 pieds. Le Conseil central de récréation projette d'ériger au pied des Cairngorms une école où les cours se succéderaient pendant l'année entière. Là se donneraient des cours d'escalade sur glace et de ski durant les mois d'hiver, et d'alpinisme durant l'été. On assignera des instructeurs réguliers de ski en divers centres de l'Ecosse. 400 hôtels coopèrent à ce projet en vue d'organiser toutes les excellentes réjouissances sportives d'hiver que l'Ecosse peut offrir. Ils s'engagent à procurer à leurs hôtes un confort très agréable. Une réserve suffisante de bois de chauffage est ménagée pour chauffer toutes les pièces durant les nuits d'hiver, indépendamment des allocations de charbon.

RECORD D'UN MINEUR GALLOIS

M. William Williams, mineur d'Aberfan, Galles du Sud, âgé de 27 ans, a établi un nouveau record le 12 décembre alors qu'il a creusé 50 tonnes, 3 quintaux de charbon en six heures. Il a dû s'arrêter parce qu'il manquait de berlines. M. Williams a donc presque doublé la moyenne du record de la production par relèves de 25 tonnes 15 quintaux établie par M. Edward Maybank, également des Galles du Sud, une semaine auparavant. Ce dernier avait travaillé durant une période de 4 relèves et demie. Le prochain objectif de M. Williams est de piquer 150 tonnes en 5 relèves. M. Williams utilisait un pic pneumatique et chargeait à la main son record de 50 tonnes.

BOURSES DE NOS INDUSTRIES FORESTIERES

Pour aider à la poursuite d'un programme à long terme de destruction des insectes forestiers et donner suite aux recherches faites par les divisions de l'entomologie des ministères fédéral et provinciaux et des agences industrielles, les industries forestières canadiennes ont institué huit bourses qui seront connues sous le nom de Bourses d'entomologie des Industries forestières. Chaque bourse aura une valeur de \$200 par année pendant quatre ans et il en sera accordé deux chacune aux étudiants inscrits en deuxième année ou aux années subséquentes aux Universités du Nouveau-Brunswick, de Toronto, de la Colombie-Britannique et à l'Université Laval.

Ces récompenses seront données aux étudiants sur la recommandation d'un comité, représentant chacune des quatre universités mentionnées, le Bureau de prévention des insectes forestiers du ministère de la Reconstruction et des Approvisionnements et les Services entomologiques du gouvernement fédéral ou des provinces. En donnant ces bourses, les principaux facteurs qu'on prendra en considération seront le désir spécial de faire des recherches en entomologie forestière et les aptitudes à cette fin.

Afin de fournir une expérience pratique sur les lieux, le Service scientifique du ministère fédéral de l'Agriculture prévoit l'affectation des étudiants compétents à des emplois au cours de l'été, ce qui leur fournira aussi l'occasion d'augmenter leurs revenus.

Les industries canadiennes qui offrent les bourses sont la Canadian Pulp and Paper Association, la Canadian Lumbermen's Association, la British Columbia Lumber Manufacturers' Association et la British Columbia Loggers' Association.

Tous les Maoris et les Papous prirent la fuite en désordre devant ce produit inattendu de l'Oeuf du Diable.

Ils allaient, la sueur aux tempes, la peur aux reins, les bras tendus en avant, et trébuchant à chaque pas.

Kari-Katé lui-même buta contre une grosse pierre et s'écroula. Alors l'autruche bondit sur lui, le piétina rageusement, et, en trois coups de bec, lui arracha sa belle chevelure crépue, dont il était si fier, le scalpant littéralement!...

Là, ce fut sans précédent: les animaux, épouvantés, montaient les uns sur les autres, et certains, poussant de véritables groglements mordirent les grandes pattes de l'autruche. Celle-ci se livra à un véritable carnage, puis s'enfuit en rugissant — car elle rugissait, il faut bien l'écrire ici!...

Les gardiens de la ferme de Mataura étaient tous montés sur leur cheval qui se cabrait en hennissant. Ils apprêtaient leur lasso pour capturer l'oiseau, mais aucun d'eux ne semblait avoir le coup d'oeil assez juste pour y parvenir.

A leur tête se trouvait Saturnin Marceau et son ami Chatanay, arrivé du matin même, toujours en tournée dans le sud pour le compte des charbonnages d'Otago.

L'autruche partit d'un galop fou. Elle arriva parmi les moutons, qui bêlaient désespérément et en tua une trentaine, les étrangleant d'un coup de bec, de son bec gigantesque pareil à des cisailles. La laine volait de tous côtés, et les chiens hurlaient sinistrement à la mort.

Puis elle fut parmi les boeufs et les taureaux. L'un de ces derniers fonça sur elle au galop. Elle l'attendit de pied ferme et lui creva les deux yeux.

Tandis que vaches, boeufs, veaux, s'enfuyaient à leur tour dans une débâcle folle, brisant les clôtures des parcs, renversant tout sur leur passage et piétinant les cultures, le taureau aveugle, rendu furieux, tuait un Maori et allait achever sa course folle, en enfonçant ses cornes dans la paroi de planches d'un hangar, lequel s'écroula sur son cadavre pantelant, dans un fracas épouvantable.

Et ce fut le tour des chevaux qui renâclaient.

L'autruche courait plus vite qu'eux, qui pourtant fuyaient au triple galop!

Les fougues pur-sang, les majestueux mustangs néo-zélandais lançaient des ruades épouvantables. L'autruche en reçut plusieurs, et elle poussa un rugissement nouveau.

On la vit tout à coup poursuivant un petit poulain vif et nerveux, le dominant trois fois de sa haute taille, le rejoignant, et, d'un seul coup de bec dans son col, le tuant net. Le poulain chancela, tomba sur ses jambes, et l'autruche se mit à le dévorer, tandis que, d'un bout à l'autre de l'immense domaine de Mataura, régnait l'épouvante la plus profonde, une peur indescriptible!

Les Maoris et les Papous se répandirent à travers le pays révolutionné, et partout, dans un rayon de dix kilomètres, les boeufs, les chevaux, les vaches, les taureaux, les moutons et les porcs de Saturnin Marceau se bousculaient, piétinaient les récoltes, défonçaient les barrières, dans un vertige de folle terreur!

Sans parler des aptéryx que l'on voyait sautiller de tous côtés, et que les chevaux piétinaient sans pitié!

C'est à ce moment-là, précisément, que l'honorable professeur Ferguson d'Auckland, fit son entrée. Il était au volant de son automobile, et l'on voyait son visage couperosé se balancer curieusement au sommet de son grand cou, avec son large nez surmonté de grosses lunettes d'écaille.

L'autruche fonça sur lui, et il s'arrêta net, sur un coup de frein. Puis il se dressa dans sa voiture, effaré, tel un diable jaillissant de sa boîte. Une frayeur terrible s'empara de lui. Il hurla:

— Le « Géant Moa! »...

A cet instant, plusieurs coups de feu déchirèrent l'air, et l'autruche géante s'abattit sur le capot même de l'auto du savant, tuée de six balles explosives tirées coup sur coup par Saturnin Marceau et Pascal Chatanay.

Et le même mot courait de bouche en bouche, tandis que Maoris et Papous s'efforçaient de rassembler les troupeaux en désordre dans les enclos désertés, le même mot d'épouvante et d'angoisse:

— Le « Géant Moa! »...

CHAPITRE IX

UNE HEURE plus tard, l'honorable professeur Ferguson, de l'Université d'Auckland, déclarait aux deux Blancs stupéfaits devant le cadavre du monstre:

— Il ne s'agissait pas ici, messieurs, d'une autruche, mais d'un spécimen vivant miraculeusement — ah! certes oui! — du fameux « Géant Moa » des Maoris. Ce « Géant Moa », qu'aucun indigène n'aperçut jamais, mais qui avait été placé dans toutes les légendes néo-zélandaises, n'était autre que le dinornis.

— Le dinornis? répétèrent les deux hommes.

— Oui, acheva le savant. Certains prétendent que les dinornis, dont on a trouvé seulement des ossements dans des cavernes et des bas-fonds de la Nouvelle-Zélande, furent des animaux nettement préhistoriques. Il est permis d'en douter partiellement, et d'admettre que quelques dinornis — les derniers survivants de la faune néo-zélandaise — furent jadis contemporains de l'homme, donnant ainsi naissance à la légende du « Géant Moa ». Les dinornis sont une race totalement disparue, du moins, je le croyais jusqu'à ce jour. Ces oiseaux coureurs, dont certains atteignent une taille de quatre mètres cinquante — celui-ci n'avait pas loin de trois mètres et il aurait peut-être encore grandi! — appartenaient à la famille des dinornithidés.

— Alors, balbutia Saturnin Marceau, le gros oeuf que nous avons ramassé dans la forêt, en le prenant pour un oeuf d'aptéryx, sans trop nous étonner de sa taille, puisque les aptéryx ont coutume de pondre de très gros oeufs, cet oeuf, c'était...

— ... Un oeuf de dinornis, dit le savant. Je n'y comprends rien du tout. Car je vous le répète, les dinornis sont presque des animaux préhistoriques. Quelle aventure, en vérité!...

Telle est l'histoire de l'Oeuf du Diable.

Saturnin Marceau a renoncé aujourd'hui à l'élevage des aptéryx. Il a rassemblé tant bien que mal ses troupeaux, indemnisé ses fermiers d'alentour, et il continue de vivre, d'ailleurs assez paisiblement, dans son domaine de Mataura.

Quant à l'expédition que l'honorable professeur Ferguson, de l'Université d'Auckland, organisa pour rechercher en forêt la femelle de dinornis qui avait pondu l'Oeuf du Diable, elle rentra bredouille. Les fougères abondantes de la Nouvelle-Zélande du sud, qui virent autrefois s'ébattre parmi elles tant de monstres de la préhistoire conservent leur secret.

Nul n'a revu de dinornis vivant et cet endroit de l'île, ni ailleurs.

Et pourtant... Sait-on jamais... Sait-on jamais?

MAX-ANDRÉ DAZERQUES

LE PARFUM DES PRINTEMPS NOUVEAUX

[Suite de la page 11]

Marianne hochait gravement sa jeune tête coiffée d'or clair.

— On parlait d'amour, sous les marionnettes de la cour... et on l'attendait... On savait qu'il viendrait un jour, bientôt peut-être...

— Ah! ah!... voyez-vous ça!... Et comment l'imaginiez-vous, l'Amour, petite fille?

Marianne avait rougi. Ses paupières si délicates et ténues battaient comme des ailes d'oiseau sur ses prunelles pleines de trouble.

— Petit garçon... il vous ressemblait...

Elle riait pour cacher son embarras. Aujourd'hui, il se souvient avec émoi de cette minute. Comme elle était charmante en faisant cet aveu!

Ce jour-là, il s'aperçut qu'elle devenait « très jeune fille » et que sa poitrine tendait fièrement le jersey bleu de son tricot... Tiens! Tiens!... Mais cela pouvait devenir amusant de « flirter » avec la petite Marianne?... Quel bel apprentissage pour les conquêtes futures!...

Désormais, ses manières changèrent... Foin de la camaraderie ancienne! Il lui chanta des refrains d'amour... lui roucoula des phrases tendres... lui prêta des livres romanesques où le héros était « beau comme un jeune dieu », l'héroïne troublante et fière, sans cesse en révolte et sans cesse vaincue par un sentiment plus fort que son orgueil et que sa raison...

Un soir que les parents écoutaient la T. S. F. dans le salon et que le jardin était noir, il lui prit un baiser dans le cou, tandis qu'elle frissonnait délicieusement, essayant, tremblante, de lui échapper...

« Maurice, maintenant je sais que je t'aime pour de vrai... Si je ne devais pas être à toi, j'entrerais au couvent... ou je mourrais! »...

... qui le fit rire... et puis réfléchir. Réfléchir à des choses graves. Maurice n'était pas du tout disposé à mettre — déjà! — un point final à sa carrière de Don Juan.

Est-ce qu'un homme s'en tient à sa première expérience?... Nenni!... Et puis, Paris l'attirait... la vie d'étudiant... les succès faciles... Qui sait, peut-être la riche héritière ou l'étoile de la mode?...

Il était beau, il ne l'ignorait pas... et tous ses camarades se montraient pratiques, dépouillés de sentimentalité érimée, pressés de mordre à l'existence avec des dents avides et cruelles le conquérants.

S'embarrasse-t-on, à vingt-trois ans, l'une Marianne de dix-sept?

Bref, Maurice était parti... et, pendant de longs mois, n'avait pas donné signe de vie. Deux ans avaient passé depuis qu'il avait quitté, sur le quai de la gare familière, Marianne sanglotante et désespérée, qui le regardait fuir avec ses prunelles révoltées de bête malade.

Or, voici qu'il revenait, déçu, désabusé, ayant mesuré en peu de temps ce qu'il en est de factices espoirs et de la folle ambition de cet âge chimérique. De toutes les images enregistrées par sa mémoire — et par son cœur — seule, elle de la petite Marianne aux yeux clairs, de la petite Marianne ingénue et amoureuse, était demeurée triomphante, rafraîchissante...

« Me voici, Marianne. J'ai grand'hâte de te revoir... Veux-tu me rejoindre demain soir dans le chemin du hâge... comme autrefois? »

Tel était le petit billet qu'il avait adressé à la jeune fille. Et il avait pu, en retour, tracés par la petite main chérie sur beau papier vert, cour d'espoirance:

« Maurice, je suis heureuse, je viendrai... »

Maintenant, il l'attend et il s'étonne

d'éprouver à nouveau cette fraîche émotion que la ville fiévreuse lui avait désappris...

Ici, rien n'a changé. Le printemps a la même odeur exaltée que le printemps dernier. Sur son passage, les pâquerettes se haussent pour le suivre de leurs yeux d'or. L'aubépine s'élève des arbres en fleurs... Le long des berges, les chalands passent, avec de courts essoufflements.

Maurice sourit, orgueilleux et indulgent, à la pensée du bonheur qu'il apporte. Il n'est pas loin de croire, dans sa jeune et puérile vanité, qu'il est une manière de dieu...

La voici justement, plus jolie que jamais sur le chemin où la précède son impatience. Elle a sa robe bleue de l'an passé... Une robe bleue comme ses yeux, bleue comme le ciel léger de ce jour de mai, bleue comme l'eau qui clapote doucement contre le bois neuf des périssoires.

— Marianne!...

Il a failli l'étreindre... Elle sourit, amicale, joyeuse, la face éclairée.

— Ma petite Marianne, j'ai tant de choses à te dire!...

— Et moi donc, Maurice!...

Impétueuse, elle lui coupe la parole... prompte aux confidences... pressée d'extérioriser sa joie:

— Regarde comme elle est belle... C'est une perle... Une vraie!...

Coquette et un peu vaine, elle agite sa main pâle où brille un anneau qu'il ne connaît pas. Dans son enthousiasme, elle lui épargne les questions.

— Tu sais, on n'en avait pas encore parlé, car on n'avait pas fixé la date. Mais, hier, cela s'est décidé... Le mariage aura lieu dans un mois... Comme c'est gentil à toi d'être revenu!... Tu seras mon garçon d'honneur...

— Dans un mois...

Il la regarde... et un émoi affreux lui tord le cœur. Est-il possible qu'elle ait — à ce point — tout oublié? Ses serments... ses protestations... et son désespoir... et les souvenirs soi-disant impérissables des printemps enfuis?

Deux ans seulement ont passé sur sa peine... et celle-ci est déjà si loin... disparue dans le recul des jours, que l'amoureuse d'hier n'éprouve aucun embarras à faire ces confidences brûlantes et extasiées, à arborer ce visage lumineux de femme heureuse, ardente à vivre ses illusions nouvelles?...

Maurice se sent blessé, lésé, meurtri...

Ainsi, c'est cela, l'Amour?...

Car il a oublié, l'imprudent, que l'Amour a des ailes, comme son frère plus grave, le Bonheur!...

Une colère le soulève... Il est prêt à blasphémer... Mais il fait si beau dans cet air tiède, dans cette symphonie de couleurs et de parfums... Il y a un tel espoir qui monte des choses... des humbles choses terrestres vers le ciel en fête!...

Maurice a soudain la perception que tout ce qu'il pourra dire aujourd'hui, au plus fort de son irritation, sera vain. Il entrevoit, en un éclair, la grande et souriante philosophie qui met tant de sérénité dans le cœur des sages... Clément, le sort lui laisse entrevoir son secret...

Demain, quand ces fleurs seront fanées, d'autres naîtront, à la même place... Il y aura, après quelques mois écoulés, des feuilles tendres aux arbres et des lilas sur les haies...

Maurice oubliera son chagrin de ce soir et sa souffrance d'amour-propre. Il y aura pour lui une autre robe bleue sur le chemin... des odeurs de miel dans l'azur clair... des périssoires neuves sur le fleuve...

O parfum des printemps nouveaux!

MAGALI

Boutons et Vers a Tête Noire

Soulagés par cet Onguent Médicinal

Que vous soyez en costume de bain ou en robe de soirée, vous serez beaucoup embarrassée par les affections de la peau et les irritations sur les épaules, le dos, ainsi que sur le visage. Pourquoi ne pas faire quelque chose pour enrayer cette condition — quelque chose qui vaut la peine. L'Onguent du Dr Chase est un produit médicamenteux sur lequel vous pouvez vous fier pour clarifier les troubles de la peau de cette sorte ainsi que les démangeaisons et l'eczéma. Les mères qui sont accoutumées d'employer l'Onguent du Dr. Chase pour la peau du bébé et pour l'eczéma le trouvent plaisamment doux et calmant et bientôt elles prennent l'habitude de l'employer elles-mêmes pour les affections de leur peau. 60 cents la boîte. Bocal économique, contenant cinq fois autant, \$2.00.



L'Onguent Dr. Chase

POUR ETRE À LA PAGE...

On ne sait pas toujours comment s'y prendre. Et pourtant, il est un moyen aussi facile qu'agréable: s'abonner à LA REVUE POPULAIRE. La lecture de ce magazine, tout en vous aidant à trahir votre ennui aux heures de désœuvrement vous instruira sur une infinité de sujets comme, par exemple, la littérature, les beaux-arts, les voyages, les mondanités, la mode, la cuisine, le cinéma, le théâtre, la radio, et quoi encore... Sans compter que chacun des 12 numéros annuels de



LA REVUE Populaire

contient un beau roman d'amour complet et si l'on veut avoir une idée de cette valeur, qu'on s'informe du déboursé approximatif que cet achat nécessiterait dans d'autres circonstances. On peut mentionner la haute tenue typographique qui fait de LA REVUE POPULAIRE un magazine fait chez nous, par des gens de chez nous, pour des gens de chez nous, un magazine, disons-nous, dont la présentation générale peut se comparer très avantageusement à tout ce qui se fait de mieux à l'extérieur. Oui, Madame, Mademoiselle, et vous-même, Monsieur, si vous désirez être à la page, n'hésitez pas plus longtemps: abonnez-vous à LA REVUE POPULAIRE. Pour ce faire, c'est la simplicité même: on n'a qu'à remplir le coupon d'abonnement ci-dessous.

Notre roman pour janvier:

LE TALISMAN

par ANNIE et PIERRE HOT



Coupon d'abonnement

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$1.50	1 an	\$2.00
2 ans	2.50	2 ans	3.50

☐ IMPORTANT: — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

975-985 rue de Bullion MONTREAL 18, P.Q.

NOTRE FEUILLETON

L'APPEL DU COEUR

Par PAUL D'AIGREMONT

SI JE LUI OFFRAIS de vivre avec moi, Hervé ? demanda Pauline.

Le rapin s'inclina.

— Vous agiriez comme une grande dame que vous êtes, ma Polo, dit-il.

— Eh bien ! envoyez-la à l'hôtel aujourd'hui même.

— D'autant plus que je suis horriblement inquiet, au milieu des fatigues extraordinaires qui vont être les vôtres, ne pouvez-vous tomber malade avant que vous ne soyez la comtesse de Treize-Arbres, et que je n'ai, par conséquent le droit de vous soigner ?... Y songez-vous, Polo ?

Elle était au septième ciel.

Elle le fut bien davantage quand elle l'entendit la supplier de revenir au plus tôt le voir, et le réchauffer de sa présence.

En route, comme elle revenait à l'hôtel, elle pensa que maintenant avec le nouvel Hervé qui venait de se révéler à elle, jamais elle ne pourrait le quitter.

Et les obsèques en Gascogne ?

Elle devrait disparaître pour accompagner sa mère à la Roche-Verte. Or, se séparer maintenant d'Hervé, même pour huit jours, Pauline n'en était pas capable.

Elle réfléchit un instant et eut vite pris sa résolution.

Elle ouvrit la glace de son coupé, et, au lieu de rentrer directement rue Saint-Dominique, elle se fit conduire à l'agence des Pompes funèbres, qui se chargeait de tout pour l'enterrement de la marquise.

Son prétexte était trouvé, et il était excellent.

Le danger mortel dans lequel se trouvait son frère, le marquis de Juversac, faisait qu'elle se décidait à ne pas le quitter.

Or, sa mère ne pouvait partir sans que Pauline l'accompagnât, c'était de toute évidence.

Alors, comment faire cadrer toutes ces considérations ?

Le chef de la maison comprit la difficulté et proposa sur-le-champ à mademoiselle de Juversac une combinaison capable de tout concilier.

On louerait un caveau provisoire au Père-Lachaise, et lorsque la situation se serait éclaircie du côté du marquis, on transporterait madame de Juversac à la Roche-Verte.

Pauline trouva la chose parfaite.

L'enterrement provisoire fut fixé au surlendemain, afin d'avoir le temps d'envoyer les invitations.

Mais, par les lettres de faire part, on donnerait rendez-vous à l'église, point rue Saint-Dominique, afin que les prières et le mouvement dans l'hôtel ne puissent attirer l'attention du blessé et aggraver son état.

Pauline eût bien préféré, au contraire, qu'une cause quelconque augmentât le danger que courait Philippe. Mais après avoir réfléchi, elle comprit qu'elle ne devait à aucun prix attirer l'attention publique sur elle, surtout

provoquer ses commentaires malveillants.

Facilement, elle deviendrait odieuse.

Pour Hervé, elle ne le voulait à aucun prix.

— Une aussi bonne occasion se présentera, pensa-t-elle, sachons l'attendre.

Elle fut vite de retour à l'hôtel de Baudreuil.

L'état du blessé ne s'améliorait pas, ne s'aggravait pas non plus : il demeurait stationnaire.

Tout le monde dans la maison, les médecins les premiers, disaient que c'était grâce aux soins d'Arlette, qui le disputait à la mort avec une énergie et un courage extraordinaires, que Philippe vivait encore.

A ces mots, Pauline fronça ses terribles sourcils.

De quoi se mêlait-elle, cette étrange de malheur ?

Plus que jamais elle eut envie de la chasser impitoyablement de l'hôtel.

Mais avec la confiance qu'elle inspirait au docteur Gillot, ce n'était pas possible.

Si on la séparait de son malade, le médecin crierait comme un putois.

Et il savait se faire entendre et écouter, lui !

Pour le moment, il n'y avait rien à faire.

Un peu plus tard, on verrait.

Maintenant que du côté d'Hervé, l'esprit de Pauline était en repos, la misérable fille pourrait à son aise combiner quelque jolie monstruosité, pour rester seule l'héritière de cette fortune qui l'hypnotisait.

D'abord elle entrerait plus fréquemment dans la chambre de son frère. Bon gré, mal gré, il faudrait bien qu'Arlette se soumette à sa volonté et lui cède la direction du traitement.

A côté d'Arlette, elle trouverait encore Jean de Beaulieu.

Mais de celui-là, avec sa délicatesse farouche, elle savait comment s'en débarrasser.

Et Jean parti... on verrait !...

Dans l'après-midi, une jeune femme se présenta à l'hôtel de Baudreuil et demanda mademoiselle de Juversac.

Dans sa robe de deuil, très simple mais admirablement coupée, avec son canotier de feutre noir, qu'un étroit ruban de faille noir entourait la voilette bordée de crêpe qui cachait une partie de ses traits, elle avait un air triste, très digne.

On la fit monter dans le salon particulier de Pauline.

Quand elle traversa les vestibules magnifiques, les pièces meublées comme celles des palais nationaux, on eût pu voir ses immenses yeux noirs, durs et cruels, s'allumer de convoitise.

On avait remis sa carte à mademoiselle de Juversac.

Une petite carte en carton et sur laquelle un typographe malhabile avait oublié les divers accents.

Madame Mercedes de la Houtalade

— C'est la parenté d'Hervé, pensa-t-elle.

Et tout haut, elle dit :

— Faites entrer ici.

On lui obéit.

Pauline dévisagea la nouvelle venue.

Au premier abord, à part la souplesse de sa démarche et de sa personne tout entière, sa beauté ne frappait point les regards, au contraire.

Le crêpe de la robe, le feutre du chapeau, toute cette matité, assombrissait le teint sans éclat de Rosita, le rendait terreux, mettait autour de ses yeux et de sa bouche les teintes jaunâtres de la racine de buis. Le nez paraissait trop long, et la bouche mal meublée, trop grande.

D'ordinaire, la recherche savante des nuances et des garnitures cachant les défauts, faisait ressortir les beautés, ne laissant l'attention se fixer que sur les yeux, immenses et splendides.

Pauline fut enchantée de l'ensemble.

Telle qu'elle voyait la nouvelle venue, il ne lui paraissait pas possible qu'Hervé eût pu en ressentir une grande impression.

— Veuillez vous approcher, madame, dit l'ainée des Juversac en lui désignant une simple chaise à une petite distance.

Rosita la prit.

Par un geste qui lui était habituel quand elle voulait plaire, elle allongea légèrement le cou en avant, et sourit nerveusement, ce qui accentua un peu trop les plis profonds qui entouraient sa bouche.

— Vous m'êtes envoyée par M. de Treize-Arbres ? commença Pauline.

— Oui, madame. Il sait dans quelle terrible impasse je me trouve, et il a eu la bonté, m'a-t-il écrit ce matin, de vous parler de moi.

— Que savez-vous faire ?... que vous plairait-il de faire ?

— Tout ce que madame voudra. Je puis la soigner, écrire ses lettres, distribuer ses charités, lui faire un peu de musique, de lecture, l'accompagner partout où il lui plaira d'aller. Et surtout, surtout, je promets à madame un dévouement sans bornes.

Pauline la regardait attentivement.

La voix féline ne lui déplaisait pas.

Le regard en coulisse que la Rosita avait l'habitude de lancer un peu à tous, était savamment corrigé par la lourdeur des paupières, que très habilement elle savait faire retomber sur ses prunelles indiscrettes.

— Quand pouvez-vous venir ?... demanda la soeur de Madeleine.

— Mais tout de suite, si madame le désire. Le plus tôt sera le mieux. Je n'ai pas à cacher à madame ma position terrible.

J'ai déjà engagé étous mes bijoux pour vivre. Un jour de gagné est beaucoup pour moi.

— Où sont vos effets ?

— En bas, dans une voiture.

— Bien, faites-les monter. Je vais donner des ordres pour votre installation.

Pendant que Rosita descendait payer son cocher et faire enlever la modeste petite malle qu'elle avait employé sa matinée à composer avec une habileté qui tenait du prodige, Pauline faisait préparer, pour sa nouvelle dame de compagnie, une petite pièce au même étage que son appartement à elle, et toute proche.

Ne devait-elle pas, en effet, l'avoir sous la main ?

L'installation de madame de la Houtalade fut vite faite.

Elle se présenta alors chez mademoiselle de Juversac.

— Je suis à la disposition de madame, dit-elle.

Pauline lui dit avec un désir que l'autre comprit plus tard :

— Mon frère, le marquis de Juversac a été grièvement blessé en duel. Je vous serais obligée d'aller dans la pièce où il est soigné chercher de ses nouvelles.

Quelque jour, si vous savez soigner les malades, je vous demanderai probablement d'aider son infirmière, dans laquelle je n'ai pas une confiance suffisante. Rosita s'inclina.

Sans deviner précisément la pensée de Pauline, elle se disait :

— Ici, il y a quelque chose de louche... Il faut faire attention.

— Madame désire que j'aille tout de suite auprès de M. le marquis ? continua-t-elle.

— Oui, tout de suite. Il est au rez-de-chaussée. Le vestibule est toujours plein de domestiques, on vous indiquera la pièce où il est soigné.

— Et si on ne me laisse pas entrer ?

— Vous direz que vous venez de ma part.

— Et si je suis mal reçue ?

— Vous m'en préviendrez.

— Et je n'aurai pas l'air de m'en apercevoir ?

De nouveau Pauline la regarda.

— Vous êtes une personne fort intelligente, dit-elle. Je crois que nous nous entendrons.

— J'ai déjà dit à madame que je ferai tout ce qu'il faudra pour cela. Or, quand madame me connaîtra, elle saura que l'on peut compter sur ma parole.

— Bien. Allez.

Rosita disparut.

Quand elle demanda dans le grand vestibule du bas à entrer auprès de Philippe, on lui répondit sans phrases que c'était impossible.

La consigne était donnée par le docteur Gillot lui-même.

— Je viens de la part de mademoiselle de Juversac, dit-elle calme et douce.

Et, comme on hésitait, mais légèrement, charmé par la caresse de ses yeux d'Espagnole, Rosita ajouta :

— Je suis la dame de compagnie de votre maîtresse, elle ne vous pardonnerait pas de lui désobéir ; or, elle veut que je voie M. le marquis pour lui dire comment il va.

On la laissa entrer.

Après avoir traversé un premier salon tout encombré de Gobelins, de tableaux, d'oeuvres d'art incomparables. Rosita entra dans une autre pièce plus sombre, où le jour du dehors arrivait savamment atténué.

Elle ne vit rien d'abord.

Mais bientôt elle distingua un lit de fer, et au milieu des oreillers, une tête exsangue, qui ne différait de la blancheur des batistes que par la teinte jaune qui était la sienne.

Au pied du lit, deux personnes veillaient les yeux fixés sur le malade.

C'était Jean de Beaulieu et Madeleine.

Elle s'avança, ne faisant pas plus de bruit qu'une panthère, marchant dans les hautes herbes de son pas de ve-lours.

Cependant l'ingénieur tourna la tête. Il ne la reconnut pas.

Aussitôt il se leva, et dit :

— Pourquoi êtes-vous entrée ici ? On ne vient que quand nous appelons. Et personne n'a sonné.

Rosita le regardait en dessous, allongeant encore ses prunelles profondes qui, d'ordinaire, avaient tant d'empire sur ceux qu'il lui plaisait de séduire.

Mais Jean de Beaulieu ne ressemblait pas à ses habitués adorateurs.

Rosita ne lui faisait véritablement aucune impression.

— Je suis la nouvelle dame de compagnie de mademoiselle de Juversac, dit-elle, et je viens de sa part, voir comment va monsieur le marquis. Mademoiselle m'a même recommandé d'offrir mes services. Je sais soigner les malades.

Jean allait répondre, touché de l'offre.

Mais Arlette qui ne consentait à se reposer que sur un divan placé derrière un paravent, dans la pièce même, s'approcha.

Elle avait entendu les derniers mots prononcés par la nouvelle venue.

Ces yeux, peut-être aussi beaux que les siens, mais félins, sournois, se débordant sans cesse derrière les paupières retombantes, lui firent instantanément une impression pénible ; son cœur se serra.

Elle ne laissa pas à Jean le temps de prononcer un mot :

— Vous répondrez à mademoiselle de Juversac, dit-elle en ouvrant toutes grandes ses magnifiques prunelles l'ou débordaient la franchise, la loyauté, l'énergie et la tendresse, vous lui direz que nous suffisons aux soins que demande M. le marquis.

Du reste, le docteur Gillot a parlé. En dehors de nous, nul ne doit entrer ici.

« Veuillez vous en souvenir, mademoiselle.

Sa voix était d'une douceur extrême, mais il y avait en même temps des inflexions fermes, volontaires et un peu autaires, à l'énergie desquelles il ne allait pas se tromper.

Avec cette étrange sournoiserie et sline qu'envoyait Pauline, un danger certainement pénétrait auprès du blessé.

En une intuition sûre, impossible à évaluer, Arlette le sentait.

Elle fit un geste d'une dignité à laquelle il était impossible de résister. Et doucement, elle repoussa Rosita vers la porte.

Confuse et humiliée, mais toujours souriante, la douce amie d'Hervé ne sista pas.

— Avec une maladie semblable, dit-elle, on peut avoir besoin de tout le monde dans une maison. Je reste à votre disposition, mademoiselle.

« Vous n'avez qu'à m'envoyer chercher... Je demeure là-haut, à côté de l'appartement de mademoiselle de Juversac.

Arlette ne répondit pas.

Plus obstinément encore, ses beaux yeux droits regardaient la porte.

Jean, à ce regard, tressaillit.

Déjà, quand l'orpheline avait parlé, avait pris pour la première fois en sa présence l'accent d'indéscriptible auto-rité qu'il venait d'entendre, il s'était

— Où donc ai-je vu ce geste, cette attitude... ce port de tête un peu reculé en arrière ?

au regard fixe qu'Arlette avait attaché sur la porte d'entrée, il reçut un coup en pleine poitrine et pensa nouveau :

— Et ce regard... ce regard ?... Mais je le connais... je le connais...

Néanmoins, il eut beau chercher au fond de sa mémoire, il ne trouva pas ; il ne trouva rien.

Rosita était remontée auprès de sa maîtresse.

Rien en elle ne pouvait faire supposer qu'elle eût été blessée de l'accueil qui venait de lui être fait.

— Eh bien ! lui demanda Pauline, avez-vous vu mon frère, Mercédès ?

L'Espagnole sourit plus calmement que jamais, et répondit :

— Oui, mais j'ai ordre de ne plus me présenter dans cette chambre sacrée.

Pauline s'emporta.

— Des ordres ! cria-t-elle. Qui donc peut en donner ici en dehors de moi ?

« Ah ! je leur ferai bien voir que je suis la maîtresse.

— Il faut l'être, susurra doucement l'Espagnole, mais pas ainsi.

La voix caressait toujours, mais l'oeil était devenu singulièrement ferme et autoritaire.

— Celle-là m'aidera ! pensa Pauline.

Et tout au fond d'elle-même, ravie, elle ajouta :

— C'est peut-être pour ça qu'Hervé me l'a adressée.

— Expliquez-vous, dit-elle tout haut.

— Inutile, répondit Rosita. Mes idées, à moi, commencent toujours par être des intuitions. Quelquefois je ne sais rien, mais peu à peu je devine. Alors, je me conduis suivant le cas. Et jamais, jamais, vous m'entendez, madame la comtesse, je ne fais fausse rou-

— Mon dévouement vous est acquis, madame, n'en doutez jamais. Et maintenant, voulez-vous me laisser agir à ma guise ?

— Comment ?... Je suis curieuse.

— Je me renseignerai d'abord doucement, prudemment.

Au bout de quelques jours, je serai fixée. Et alors, si vous voulez suivre mes conseils, soyez paisible : Hervé et vous serez heureux.

— Faites ce que vous voudrez, répondit Pauline conquise. Je vous donne toute liberté.

Le surlendemain la marquise de Juversac fut conduite à sa dernière demeure par tout ce que le faubourg contenait de noms illustres ou célèbres.

Les voitures de la maison, les lanternes voilées de crêpe, suivaient le cortège.

Madeline, Pauline, Jean, tout le monde était là.

Arlette seule n'accompagnait pas cette mère qu'elle avait certainement regrettée plus que personne.

Mais Philippe gisait sur son lit de douleur, faible et mourant. L'orpheline s'était juré de le disputer à la mort, de lui donner toutes les forces de sa vie, toutes les puissances de son intelligence, tous les soupirs de son cœur, et sans le quitter jamais.

Arlette tenait son serment.

Comme si le blessé eût ressenti, au milieu de ses souffrances, l'intuition que quelque chose de particulièrement grave se passait à ce moment-là

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Le riche marquis de Juversac, dont la générosité proverbiale s'était affirmée, avait été le bienfaiteur de toute la région de Gascogne. A sa mort, il fut pleuré amèrement. La marquise, aux rancunes tenaces, tint à demeurer la tutrice légale de ses enfants, à commander, elle seule, à la Roche-Verte, en dépit d'une forte opposition de Pauline, ha-taine, orgueilleuse, avec ses instincts bas et vils, qui essaya de prendre comme maîtresse au château la place de sa mère, la marquise de Juversac. Pauline voulait à tout prix se débarrasser de la jolie Arlette que le marquis avait adoptée. Arlette était tout dévouement pour la marquise. Elle vivait à ses côtés sans jamais la quitter.

te. Voulez-vous me permettre d'agir ici comme j'agis toujours ?

Cette voix nonchalante produisit sur Pauline une impression profonde. Cette Mercédès lui plaisait.

Sa souplesse, sa tournure, l'éternel sourire de ses lèvres rouges la charmaient.

— Vous ne me connaissez pas, Mercédès, dit-elle. Comment pouvez-vous ainsi vous intéresser à ce qui me touche ?

— L'ai-je dit ?... Vous l'avez plutôt deviné. Eh bien ! oui, je m'intéresse à vous et passionnément. Je ne suis pas auprès de vous, madame la comtesse, une dame de compagnie ordinaire, mais une parente, votre égale quoique pauvre. N'êtes-vous pas, en effet pour moi, la femme de mon cousin de Treize-Arbres qui vous adore ?

Et je le veux heureux, Hervé, autant qu'il peut l'être. Dans notre famille, on se soutient. Je travaille ici à son bonheur. Plus tard, il travaillera au mien.

— Vous aimez ? demanda Pauline.

Mais l'autre, prudente comme un serpent et plus fine qu'une mouche, répondit :

— Mon amour est mort. Mon bien aimé Iago l'a emporté avec lui. Il ne renaîtra jamais, mais il faut vivre. Et pour qui a possédé une nuée de serviteurs, croyez-vous que ce soit gai d'être chez les autres, serait-ce chez une comtesse de Treize-Arbres ?

— Pauvre Mercédès, soupira Pauline donnant dans le panneau.

Rosita continua :

autour de lui, sa fièvre instantanément redoubla.

La nuit avait été assez tranquille, les docteurs à la visite du matin avaient été satisfaits, trouvant un abaissement notable dans la température.

On avait supprimé les ventouses.

L'état nerveux les inquiétait cependant encore énormément.

Et maintenant, tout à coup, voilà qu'il se mettait à battre la campagne, comme il ne l'avait jamais fait.

Son désespoir d'avoir perdu Sybille, son adoration éperdue pour la morte, tout cela sortait en phrases brûlantes des lèvres de ce silencieux, si concentré, si mélancolique, que jamais depuis son veuvage une plainte ou une confidence n'avait été faite par lui, excepté à Jean de Beaulieu, quelques heures avant son duel.

Cet amour ardent comme au premier jour déchirait l'âme tendre et énamourée d'Arlette. Et si profonde devint sa douleur qu'elle fut sur le point de perdre connaissance.

Depuis que Philippe avait été entendu mourant sur ce pauvre lit de fer, Arlette n'avait pour ainsi dire pas quitté la chambre, dormant dans un coin quand ses paupières se fermaient malgré elle, mangeant à peine quelques bouchées sans quitter le malade du regard. Ses forces étaient à bout.

Ses beaux yeux en témoignaient par une meurtrissure profonde.

Ses traits si purs se creusaient.

Et maintenant son cœur était labouré par la plus atroce des douleurs.

— Ma Sybille, disait le mourant en

extase, comme tu es belle !... et comme je t'aime !...

— Ah ! cruel !... pensait la pauvre infirmière à bout de courage... cruel ! Depuis si longtemps que je t'aime... tu n'as donc jamais rien vu, rien compris... Je ne compte même pas dans ton existence ?

Néanmoins elle n'oubliait pas son rôle de guérisseuse, et elle donna la fameuse potion du docteur Gillot, celle qui depuis le premier jour apaisait la fièvre et amenait le calme.

La grande surexcitation de Philippe tomba comme par enchantement, mais le délire ne partit pas.

Cependant ses divagations devinrent plus douces, plus tendres.

C'étaient des murmures comme le bégaiement presque indistinct d'un tout petit enfant... Des mélodies inconscientes, où cependant le nom adoré de la morte revenait toujours.

Et comme à un moment donné la pauvre fille avait essayé de ses mains fines le front ruisselant de sueur du malade, Philippe lui dit, comble de torture pour elle.

— Tu es donc revenue, mon amour ? Dieu t'a permis de quitter son paradis pour me soulager !... Car toi seule au monde as jamais su m'aimer et me soigner, et passer tes douces petites mains sur ma tête endolorie, quand je souffrais, comme tu le fais encore, ma Sybille, toujours tant adorée !...

Le cœur de l'orpheline était labouré comme avec des tenailles rougies au feu d'un brasier.

Elle n'avait même plus la force de le faire taire, de l'empêcher de parler. Philippe, lentement, continua :

— Je t'aime tant, ma Sybille... je t'ai toujours tant aimée... Tu te souviens, n'est-ce pas ? du jour béni où sous les grands cèdres de Saint-Martin-des-Anges, nous errions tous les deux, la main dans la main ? Je te dis alors :

« — Je n'ai jamais été aimé que par vous... Je vous donne mon cœur... Je ne vous le reprendrai jamais... Morte ou vivante, vous serez mon culte et mon amour... »

« J'ai tenu mon serment... Tu m'as quitté et je t'aime comme jadis.

Un sanglot profond, déchirant, fut saisi par Philippe jusque dans son inconscience.

— Tu pleures ?... murmura-t-il haletant et malheureux.

Arlette se raidit.

Elle posa encore ses mains sur le front de celui qu'elle adorait, et dit :

— Oui, je pleure, parce que tu es malade... que le docteur t'a défendu de parler et qu'il est très dangereux de lui désobéir.

Philippe leva sur sa belle garde-malade ses yeux brillants de tendresse.

— Mets tes lèvres sur mon front comme autrefois, dit-il, et je me tairai... et peut-être je dormirai.

L'orpheline, le cœur brisé, dut obéir.

Et pendant qu'elle donnait au blessé ce baiser de pitié et de charité... ce baiser qui augmentait son martyre, Philippe murmurait :

— Tu es bonne toujours, ma Sybille... Comme je t'aime !

Enfin le calme se fit et Philippe eut un semblant de sommeil.

Arlette, la tête dans ses mains, sanglotait en silence.

Et en pensant à celle qu'elle n'accompagnait pas à sa dernière demeure, et qui l'avait tant aimée, elle murmurait :

O mère, mère... Pourquoi ne m'avez-vous pas emmenée avec vous ?... Je suis seule, si abandonnée, si malheureuse !...

Madeline, en revenant du Père-Lachaise avec Jean, la trouva tout en larmes.

— Philippe est-il plus mal ? demanda la blonde fille des Juversac, alarmée.

Rayonnez de Santé et de Beauté



DÉPRIMÉE? NERVEUSE? LYMPHATIQUE? DÉLAISSÉE?

LISEZ ALORS CECI...

Ne perdez pas courage car la vie peut très bien vous sourire encore! La maigreur, les vertiges, les migraines, un teint dépourvu d'éclat sont très souvent les caractéristiques d'un sang alourdi, obstrué de toxines, cause très répandue de longs et ennuyeux désordres organiques. Le moyen tout indiqué pour y remédier est une cure naturelle de désintoxication. Or, les éléments concentrés qui sont à la base du merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

ont précisément pour fonction d'éliminer ces poisons. Dès que la cure est commencée, on constate un développement, une fermeté nouvelle des chairs. Le teint se ranime et le charme séduisant de la jeunesse réapparaît. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de notre merveilleux produit SANO «A»

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE

Ci-inclus 5 sous pour échantillon du produit SANO «A».

Ecrivez lisiblement ci-dessous.

Nom

Adresse

Ville Prov.

B.P. 2134 PLACE D'ARMES
MONTREAL, P.Q.

— Non, répondit Arlette, mais ta mère, la mienne aussi, est partie pour toujours... et je ne l'ai pas escortée... Je n'ai pas dit sur sa tombe le suprême adieu.

Madeleine l'entoura de ses bras.

— Mais si elle te voit, fit la jeune fille, comme elle doit t'aimer aussi... comme elle doit te bénir de lui soigner son fils ainsi que tu le fais!...

VII — MERCÉDÈS

QUELQUES jours, puis quelques semaines se passèrent.

La blessure de Philippe se cicatrissait.

Madeleine couvrait Arlette de baisers en lui disant:

— C'est à toi que nous devons la vie de mon frère!

Et Jean, doucement, discrètement, ajoutait:

— Nous vous aimons de toute notre âme, Arlette, je vous l'ai dit: Vous êtes ma soeur...

— Et la mienne donc!... affirmait Madeleine.

Mais si la fièvre était tombée, si la température était revenue à son état normal, les forces du malade étaient toujours absentes. Sa surexcitation nerveuse au lieu de diminuer augmentait!

On n'avait pas encore osé lui annoncer la mort de madame de Juversac.

Et comme Philippe l'avait plusieurs fois demandé, Arlette lui avait raconté que la marquise tombée malade d'inquiétude à la suite de la blessure de son fils, avait dû partir pour la Roche-Verte dès qu'elle avait eu la force de se lever.

— Sans me voir? demanda Philippe incrédule.

— Le crois-tu? fit Arlette. Elle est venue, mais tu ne l'as pas reconnue.

— J'ai donc été bien mal.

— Oh! oui, soupira l'orpheline.

Il la regarda. Elle était blanche comme un lys, avec ses beaux yeux meurtris qui, maintenant, semblaient lui manger tout son pâle visage.

Il pressa sa main et murmura:

— Toujours notre dévouée, notre fée bienfaisante et divine, ma Lette!...

Il soupira. Le ciel était dans le cœur d'Arlette.

Vers cinq heures, l'après-midi de ce même jour, Rosita dit à sa maîtresse:

— Le délai que je vous avais demandé pour prendre une résolution est passé, madame la comtesse.

Elle n'appelait jamais Pauline autrement, affectant de la traiter comme si elle était déjà authentiquement la comtesse de Treize-Arbres.

— Bien, Mercédès. Et vous avez décidé quelque chose?

— J'ai un plan, oui... Je le crois bon.

— Peut-on le connaître?

Un sourire charmant entr'ouvrit les lèvres rouges de l'Espagnole.

Elle allongea un peu le cou, dans le geste qui lui était familier, sourit, fit briller ses yeux, et de sa voix la plus câline dit:

— Non, je ne veux rien dire. Aujourd'hui, j'affirme que je réussirai dans ce que vous désirez. Mais ne me demandez rien de plus.

— Oh! pardon. Il faut vous expliquer. Qu'est-ce que vous croyez donc que je désire?

— Je lis en vous. Du reste, toutes les femmes de l'Andalousie, mon pays, sont un peu sorcières; surtout celles qui, comme moi, ont dans leurs veines du sang des princes maures, ces grands seigneurs du désert, les rois de l'occultisme!

«Rapportez-vous-en à moi, madame, et ne me faites pas parler. Vous rompriez mon charme et mon pouvoir.

Pauline était superstitieuse comme une gitane.

La manière dont l'intelligente fille s'exprimait l'hypnotisait.

— Me direz-vous au moins, Mercédès, comment je puis vous aider?

— Oh! cela, oui!... Débarrassez-moi d'abord de votre cousin de Beaulieu, si vous le pouvez, et vous me faciliteriez singulièrement ma tâche.

— C'est facile.

— Bien. Ce soir, j'ai une course à faire. Je sortirai à l'entrée de la nuit. Qu'à mon retour il ait quitté l'hôtel.

— Ce sera réalisé.

En effet, deux heures après, Rosita, qui avait eu le temps de prévenir Hervé, l'attendait dans leur appartement commun, c'est-à-dire rue Dombasle, dans le fameux atelier où il travaillait toujours.

Quand le rapin la vit, quoique prévenu, il faillit en avoir une syncope de joie.

Le charme que l'Espagnole exerçait sur lui ne s'émoussait pas, ne se ralentissait pas. Ses yeux, sa démarche, sa personne tout entière, le rendaient fou.

— Comme il y a longtemps que je ne t'ai vue, lui dit-il tout bas, suffoquant et délirant. Je t'aime... je t'aime!... Loin de toi, je meurs!...

Mais Rosita, on le sait, ne perdait jamais la tête.

— Du calme, fit-elle. Tu comprends bien que si j'arrive ainsi en courant, c'est que j'ai des choses sérieuses à t'annoncer. Les bêtises et les naïsseries après. Pour le quart d'heure, parlons raison!...

— Toujours la même, fit le rapin avec découragement.

— Toujours? Tu te trompes... Tu devrais dire plus que jamais, caramba!... Il y en a des millions chez les gens où je suis!... Et tu ne veux pas que la pensée de la confisquer à notre profit prime tout en moi?... Mais je ne pense pas à autre chose!... J'en délire!... Tout, à côté, devient une fichaise pour moi...

— Même mon amour?

— Serin, va!... Nous aurons le temps plus tard!... Pour l'instant, il

faut mettre la main sur la caisse. Donc, écoute-moi. La fortune est plus sérieuse encore que tu ne peux le croire. Le million de rentes y est assurément, peut-être au delà... Mais le propriétaire de cette fortune vit toujours. Pour qu'il disparaisse, il faut que je m'en mêle.

— Il n'est donc pas perdu?

— On n'en sait rien. Les premiers jours, on disait tous les quarts d'heure qu'il allait passer. Non seulement il n'a pas rendu l'âme, mais sa fièvre est partie.

«Néanmoins, il est dans un état nerveux extraordinaire. C'est cette complication que j'entends exploiter.

— Comment?

— Tu es trop curieux. Qu'il te suffise de savoir pour l'instant qu'il faut que ton mariage ait lieu au plus tôt. La Polo est folle de toi, c'est certain. Mais la fille est inconstante et fantasque d'après des renseignements sûrs. Tu n'es pas le premier qui lui ait mis martel en tête. Il paraît même qu'il y a en Gascogne un certain comte de Bérot dont elle a été toquée dans les grands prix.

«Le père du comte, le marquis de Bérot, a fait alors partir son fils en voyage. Le jeune homme est revenu ces jours-ci... Si Polo est, lors de son retour, maîtresse des millions des Baudreuil, les scrupules du vieux, évidemment, disparaîtront, et comme tu sais la chanson: «On en revient toujours à ses premières amours», tu serais sage de faire de ton amoureux une comtesse de Treize-Arbres, avant que ce jeune hobereau, qui est, dit-on, bien plus joli que toi, ne t'ait soufflé le magot.

— Ah!... ce dernier pas... qu'il est donc dur à sauter!...

— Un serin, je te dis, caramba!... Si tu voyais cet hôtel... et tout ce qu'il renferme. Le Colorado, quoi!... Allons, ouste!

«Un rendez-vous pour cette nuit... Les grands moyens en avant, et de-

LA VIE COURANTE... par George Clark



— Est-ce que je pourrais faire venir des amies, maman, je m'ennuie terriblement à ne rien faire dans cette maison...

main, les papiers, les bans à la mairie et à l'église, tutti quanti... Dans quinze jours, il faut que tu viennes dans cet hôtel de Baudreuil et que tu y sois le seigneur et maître!

— Et si l'autre guérit...
— Alors! C'est là la confiance que tu as en moi... Merci du peu!
— Depuis que tu es dans la place, tu n'as encore rien fait.

— Les médecins... Jean de Beaulieu... Madeleine, la future belle-sœur, mademoiselle Arlette, — saluez, beau sire, — il paraît que c'est la grande autorité de céans, — tout ce monde m'encombraient et ne me laissait pas libre d'agir.

« Mais aujourd'hui, quoi que tu en dises, je n'ai pas perdu mon temps. J'ai des intelligences dans la place. M. de Beaulieu va être expédié ce soir même. Et pendant que sa blonde fiancée le pleure, comme les médecins ne viennent plus que deux fois par jour, que mademoiselle Arlette n'est pas de fer, que sa fatigue dans ce moment-ci la terrasse, alors... j'agirai... Elle eut un regard dur qui fit passer des frissons dans le dos de Treize-Arbres. Ses dents claquèrent.

— Surtout, bredouilla-t-il, vert d'épouvante, pas de bêtise, n'est-ce pas? Ne me compromettez pas... Bien, merci!... C'est le marquis de Treize-Arbres, le chef de notre famille, qui ne serait pas content.

— Tu sais déjà, mon petit, que je me bats l'œil de tous tes bonshommes ensemble.

« Treize-Arbres ou Durand, tout cela pour moi c'est kif-kif... Ce qui ne l'est pas, par exemple, c'est ma sécurité à moi, et le but que je poursuis. Nous partagerons les monacos, n'est-ce pas.

— Je te donnerai tout, si tu veux m'aimer, fit-il en cherchant ses lèvres. Rosita se déroba.

— Imbécile, va! Jamais sérieux!... Je ne veux pas tout. Ça serait idiot. Je veux ma part.

— Tu l'auras, foi de Treize-Arbres.
— Ce serment est beau, mais il ne me suffit pas. J'aime mieux autre chose.

— Quoi?... Qu'est-ce que je peux te refuser?

— Je te crois... D'autant plus que si tu ne t'exécutes pas, bonsoir... Je laisse mademoiselle Arlette sauver son marquis, l'épouser, puis faire souche de petits Juversac... Et qui se brosera le ventre alors?

Ces mots communs horripilaient les nerfs sensibles du rapin.

— Dis vite ce qu'il te faut, et ne me parle pas de toutes ces saletés, fit-il exaspéré.

Rosita connaissait les lieux.

Elle alla chercher un porte-plume, du papier et de l'encre, et approchant une petite table du rapin:

— Ecris sous ma dictée, dit-elle.

Il se mit en devoir de le faire.

Assise vis-à-vis de lui, son menton dans la paume de sa petite main sèche et brune, Rosita réfléchissait.

— Tu y es?... demanda-t-elle enfin.

— Oui, je t'attends.

— Eh bien! va:

« Je, soussigné, Hervé de Treize-Arbres, m'engage à donner à mademoiselle Rosita Soubirade la moitié de tout ce que je trouverai chez ma fiancée Marie-Louise-Pauline de la Roche-Juversac, après mon mariage, en valeurs, argent, meubles, immeubles, bijoux, etc. Ceci est un engagement d'honneur librement consenti par moi, et la juste rémunération des peines et soins de mademoiselle Rosita Soubirade, grâce à laquelle je peux me marier avec mademoiselle de Juversac et entrer en possession de ces richesses.

« Fait à Paris, le... 18...

« Comte Hervé de Treize-Arbres. »

— Tu sais, ma belle, c'est pas mal compromettant pour moi, ce que tu me fais écrire là.

— Oui et non, dit-elle avec son éternel sourire.

— Je ne comprends pas.

— Ça ne m'étonne point. Ecoute: si tu voulais échapper à ton engagement, d'abord tu te perdrais, sans compter le potin que je te ferais dans le monde et ailleurs. Ensuite, comme la Polo n'aime pas être mise dedans, il est probable qu'elle ne te pardonnerait jamais notre petite association, et la comédie qui s'en est suivie.

— N'en dis pas davantage. Voilà ton papier. La pensée seule de te perdre me suffit.

Elle se laissa embrasser cette fois-ci, mais ne perdit point la tête.

— Assez, lui dit-elle tout à coup. Tu as donc oublié que tu dois écrire à ta fiancée pour lui donner un rendez-vous. Cette lettre, il faut la lui envoyer par un commissionnaire car il serait trop tard maintenant, même pour qu'un petit bleu lui arrive. Ensuite, tu as besoin de te rendre rue Ampère, et tout y préparer toi-même...

— Assez... assez... mille millions de tonnerres!... N'entre pas dans des détails... Autrement le cœur me manquera et je jetterais tout en l'air.

Elle leva les épaules et murmura, méprisante:

— Tu es bien trop cupide pour ça! Allons, pas de grimaces... Un dernier effort et l'affaire est dans le sac.

Elle lui fit écrire sous ses yeux la lettre qu'il devait envoyer par le premier commissionnaire venu et ils sortirent ensemble.

Rosita ne s'en rapportait pas à Treize-Arbres.

Elle fit avec lui quelques pas dans la rue Ampère et se dirigea vers une boutique de marchand de vins.

— Père Lantirac, dit-elle en ouvrant la porte, avez-vous un bon commissionnaire sous la main?

C'était une connaissance, on le vit tout de suite à la façon dont le marchand de vin lui répondit:

— Mais oui, mam'selle Rosita. Il y a Beaufort de l'autre côté, vous savez bien, Baptiste, de Saint-Flour...

— Oui, oui, je sais. Tenez, voilà une lettre à porter rue Saint-Dominique et cent sous pour la course. Si elle est très lestement faite, il est probable que là-bas il y aura encore quelque chose.

— Fouchtra!... il fait bon vous servir, savez-vous?

Elle lui sourit, et lui envoyant une oeilade de côté comme elle le faisait pour tous, elle disparut.

— Cristi! la jolie fille!... murmura l'Auvergnat. Si j'avais cent mille francs de rentes de plus, et quelques années de moins, que je me ferais donc plumer par elle avec plaisir.

Pauline avait tenu la promesse faite à Rosita.

Dès qu'elle fut assise à table, ayant Madeleine à ses côtés, et Jean de Beaulieu vis-à-vis d'elle, Pauline dit:

— Il paraît que le docteur Gillot n'a plus de craintes pour Philippe.

— Ce n'est malheureusement pas très exact, répondit l'ingénieur. L'état général du marquis, si sa blessure est cicatrisée, donne encore bien des inquiétudes.

— Mais non. Tu exagères tout. Philippe est guéri. Ecoute, Jean, on ne me met pas dedans, moi. Je sais bien pourquoi tu trouves mon frère toujours malade!...

Le vicomte blêmit.

Il entrevoyait quelque insulte, et il n'avait pas un caractère à la supporter.

— Je ne comprends pas ta pensée, dit-il.

— Que si!... Mais toujours, d'après ton système, il te plaît de ne pas paraître saisir ce que je prétends avancer.

— Je te somme de t'expliquer clairement. Que veux-tu dire?

— Mais que la maison est bonne ici,

La Toux

due au rhume
ou au tabac



Est Soulagée!

Vite! Délivrez-vous de la toux, du mal de gorge dus au rhume, avec des Pastilles Vicks. Leur rapidité d'action vient de ce qu'elles sont réellement médicamenteuses avec des ingrédients, adoucissant la gorge, du Vicks VapoRub. Essayez-en pour vous soulager rapidement.

JOUEZ de la GUITARE

APPRENEZ A JOUER

la Guitare Hawaïenne par correspondance. Cours complet, méthode très facile. Examens, diplôme, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATIS avec la première leçon. Termes de paiements faciles. 13 années d'expérience. Des milliers d'élèves diplômés recommandent notre cours.



LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAÏENNE ENR.
122-S, Blvd. Charest, Québec.

ANEMIE SANG APPAUVRI

Ce tonique riche en vitamines ramène infailliblement le sang à son état normal.

HOMMES, FEMMES, ENFANTS
Chez votre pharmacien

Elixir Tonique DU DR Montier



Distributeurs: D. WATSON & CO.,
286 S.-Paul Ouest, Montréal

Mal de tête

Rien n'est plus pénible que les maux de tête... Pourquoi souffrir?... La poudre Lambly soulage instantanément le mal d'oreilles, le mal de dents, la névralgie, les douleurs du dos, de l'estomac, des intestins. **POUDRES**



LAMBLY

CONTRE LE MAL DE TÊTE

HERNIE SOULAGÉE

Notre méthode améliorée a soulagée des milliers. Pas de courroie sur la jambe, pas d'élastique, pas d'emplâtres. Pas de pression sur les hanches ou l'épine dorsale. Rien qu'un coussinet Flexo. Diffère totalement des autres. Recommandé par médecins, mécaniciens, commis de partout. Très léger. **PEU COUTEUX. GARANTI.** Demandez renseignements et offre d'essai.

SMITH MANUFACTURING COMPANY
Fondé en 1893 Dept. 215, Preston, Ont.

LA VIE COURANTE ... par George Clark



— Socrate tant que tu voudras: je ne te vois pas très bien faisant la cuisine trois fois par jour, la lessive une fois la semaine et le grand ménage une fois par mois. Essaie ce régime et tu me reparleras de ton philosophe, après!

et la pension dans les prix doux... Alors tu en profites... Voilà...

Jean se leva et jeta violemment sa serviette par terre.

— Gredine, va! fit-il en montrant le poing à Pauline.

Celle-ci hochait la tête et ricanait, insolente et méchante.

Madeleine était pâle comme une morte.

— Pauline, dit-elle avec une très grande dignité, je ne sais pas à quels mobiles tu obéis, mais tes paroles sont odieuses. Jean est ici, non pas chez toi, mais chez le marquis de Juversac qu'il a soigné avec un dévouement de frère et qu'il a arraché à la mort. Tu n'as rien à voir à sa présence chez Philippe. Cela ne te regarde pas.

Et comme l'ingénieur faisait mine de sortir :

— Jean, cria Madeleine, mon fiancé, mon mari, reste auprès de moi, je t'en supplie.

Beaulieu était indécis.

Il pressentait que s'il partait, quelque danger menacerait Madeleine et Philippe. Mais Pauline vit son indécision.

— Ton mari?... dit-elle plus violemment, il ne l'est pas encore.

— Philippe, le maître, veut ce mariage.

— Philippe n'est pas en état d'avoir une volonté. D'ailleurs, il n'a jamais désiré cette union, tu mens... Il m'en eût parlé... Il ne m'en a jamais soufflé mot!

— C'est en écrit, riposta Madeleine.

Les yeux de Pauline se dilatèrent, une grande épouvante la prit.

Il y avait donc des dispositions de Philippe qu'elle ne connaissait pas.

— Vous êtes deux misérables, fit-elle, étouffant de colère. Toi, tu es une dévergondée, et toi, Jean, un être cupide et sans dignité tirant des plans pour mettre la main sur les millions de Baudreuil; tu as persuadé je ne sais quoi à cet imbécile de Philippe, toujours dans les nuages... Mais patience, tu n'en arriveras pas à tes fins.

L'ingénieur pâlisait de plus en plus. Il voulait se contenir, mais sa dignité était plus forte que tout, même que son amour, même que la protection qu'instinctivement il sentait devoir à Philippe et à Madeleine.

— Tu juges les autres d'après toi, dit-il.

Elle haussa les épaules.

— Ah! fit-elle, plus insultante que jamais, je comprends maintenant pourquoi tu ne quittais pas Philippe tous ces jours-ci... Tu avais peur qu'il se ravise, et que le magot te soit enlevé par sa volonté libre. Compliments. Elle est belle ta noblesse. Tu es bien le fils de ta mère, que la mienne a dû chasser de la Roche-Verte.

Jean s'était rassisi. Mais à ces mots, il bondit comme si une décharge électrique l'eût touché.

Une deuxième fois il se leva.

— Bénis Dieu d'être une femme, dit-il. Sans cela, je t'étranglerais de mes mains, malgré le nom que tu portes. Adieu! Tu ne me reverras jamais.

Madeleine essaya de le retenir.

— Jean, mon Jean, cria-t-elle, je n'ai que toi... Que vais-je devenir, seule ici, avec elle?

Cette raison, qui venait d'être si puissante sur lui une première fois, il ne l'entendit même pas.

Il ne pouvait plus rien entendre, rien comprendre, à côté des paroles mortellement insultantes qui sifflaient encore à ses oreilles. Lui, soigner Philippe... aimer Madeleine pour leur fortune?...

Rien ne put le retenir.

Sans revoir le blessé, il quitta l'hôtel comme un fou.

Madeleine jeta à la hâte sur ses cheveux une mantille de dentelle noire trouvée dans le vestibule, et elle sortit derrière Beaulieu de l'hôtel.

Mais le pas de l'ingénieur était rapide.

— Jean, mon Jean! cria-t-elle.

Cette plainte douloureuse arriva à ses oreilles.

Il se retourna, vint vers elle et la releva dans ses bras, car sur le pavé glissant de la rue elle était tombée.

— Ne m'abandonne pas!... sanglotait-elle, éperdue. Ne m'abandonne pas!...

— Alors, tu voudras pour mari un être sans cœur et sans dignité qui pourrait accepter ce que tu as entendu, et, chose plus grave, paraître le mériter?

« Non, non, je t'aime pour toi... rien que pour toi... Je reviens à ma première résolution. Ces jours-ci encore, les lettres d'Amérique étaient plus pressantes, j'avais refusé; mais je me ravise, je vais partir tout de suite... ce soir, si je le puis, car je ne veux pas être tenté par toi de rester... Il faut, maintenant, l'impossible entre nous... Aussitôt que j'aurai réussi, et ce sera très vite, je reviendrai te chercher.

— Et Philippe?

— Il est guéri.

— Et moi?... S'il m'arrive quelque chose?

— Arlette d'abord, Philippe plus tard te défendront.

Il l'embrassa, la pressant comme un fou sur sa poitrine.

— Si tu es digne d'être aimée comme je t'aime, dit-il, tu me laisseras partir,

et tu m'attendras, fidèle. Sinon, tu n'es pas celle que je crois.

Elle sanglotait.

— Ne plus te voir... Jean, mon Jean... mon Dieu!...

Il l'embrassa encore, et la repoussant il s'arracha de ses bras, disant :

— Ne me tente pas. Je me mépriserais et j'en mourrais!... Adieu! je t'aimerai toujours.

Elle répondit :

— Moi aussi... jusqu'à mon dernier souffle.

Il poussa un grand soupir :

Joie de l'aveu, ou détresse de la séparation?...

Avec ce caractère d'acier tout d'une pièce, qui eût pu le dire?

Il disparut sur l'Esplanade, cherchant une voiture.

Madeleine rentra brisée à l'hôtel.

Pauline, à table, avait continué son repas et son robuste appétit n'avait pas diminué.

Madeleine monta dans sa chambre.

— Que va-t-il nous arriver, mon Dieu! pensait-elle, anéantie, sans forces.

Mais aussitôt, elle songea à Arlette. En une vision rapide, elle entrevit les grands yeux noirs qu'animait toujours une si énergique, une si calme volonté, et elle se dit :

— Philippe et moi, nous n'avons plus qu'elle; mon Dieu! protégez-nous!

En même temps, un irrésistible besoin de voir Arlette, de se réfugier

auprès d'elle, la prit. Elle descendit auprès de son frère.

Arlette était à son poste.

— Vous avez fini de dîner? demanda l'orpheline. Et Jean, où est-il?

— Jean est parti... Il ne reviendra plus.

Arlette sursauta.

— Explique-toi, dit-elle. Que s'est-il passé?

— Pauline l'a insulté... Elle a suspecté la noblesse de son caractère, lui disant que dans sa tendresse pour Philippe et pour moi son intérêt surtout était en jeu...

— Et alors?

— Alors, il s'est levé comme un fou de sa chaise et il est parti, ne voulant rien entendre.

— Grand Dieu! c'était un piège!

— J'en ai eu l'intuition. Mais Jean n'a voulu rien admettre. Avec quelques jours d'instances et de réflexions, il fût revenu à la vérité.

« Mais il sera trop tard demain, cette nuit, peut-être, il partira pour l'Amérique.

Arlette eut l'envie de se lever, de mettre un chapeau, de courir chercher Jean, de lui faire comprendre que son devoir était de tout endurer plutôt que de laisser Philippe seul, livré à sa mortelle ennemie.

Mais Arlette était — avait toujours été — très scrupuleuse de sa réputation.

Aller chez l'ingénieur à cette heure tardive... Quel parti n'en tirerait pas Pauline, si elle le savait?

Elle hésita néanmoins quelques secondes.

Mais ses lèvres ne s'ouvrirent pas, et elle ne parla pas à Madeleine de l'idée qui l'avait tentée.

Aussitôt, elle tomba dans ses réflexions, dans ses angoisses.

— A quoi penses-tu? demanda la fiancée de Jean.

— A des choses graves. Philippe n'est pas encore assez fort pour se défendre seul. Et nous?... En serons-nous capables?

Madeleine eut un beau geste d'assurance et de volonté. Au seul contact d'Arlette, son courage revenait, malgré le désespoir qui remplissait son cœur.

— Pourquoi pas? dit-elle.

— Parce que nous sommes deux femmes épuisées par l'extraordinaire fatigue prise depuis que Philippe a été blessé.

« Tant que Jean était là, dormant dans une pièce voisine, tout prêt à me remplacer, si le sommeil me terrassait, j'étais tranquille. Jean a un tempérament de fer, capable de résister aux plus dures épreuves... A présent, nous voilà réduites à nos propres forces, que va-t-il arriver?

— Avec de la raison et de la prudence, rien, il faut l'espérer.

— Que Dieu t'entende!... répondit Arlette.

— Mais pourquoi ne te ferais-tu pas aider ici par les femmes de la maison?

— Je ne connais parfaitement que Louisa, la femme de chambre de notre mère. Je n'ai pas confiance en elle. Elle est cupide et fautive.

— Et Rosalie?

— Oui, elle vaut mieux, je pense. Mais elle est si vieille!

— Et la nouvelle dame de compagnie de Pauline, madame Mercédès? Elle me fait tant de compliments, elle paraît si dévouée. Ah! elle ne demande qu'une chose celle-là, qu'on la mette à l'épreuve.

Pendant ces quelques mots de Madeleine, les purs sourcils d'Arlette s'élevaient violemment rapprochés l'un de l'autre.

— Je t'en supplie, ma chérie, dit-elle, prends garde à cette étrangère...

« La connais-tu? D'où vient cette Mercédès? Qui est-elle? Le sais-tu? Non, n'est-ce pas. Alors, je te conjure de te défier d'elle, elle me déplaît souverainement. Ses yeux fuient constamment...

QUI EST-IL, QUI EST-ELLE?

Il faudrait toute une page, ici, pour donner la biographie de ce jeune Montréalais qui est devenu un personnage très populaire sur nos ondes. Disons qu'il est né en 1908, le 12 octobre, qu'il fit ses études primaires et secondaires en français, puis Senior Matriculation en anglais. Il étudia la musique pendant sept ans, dont la trompette, pendant quatre ans. Cet annonceur a été, durant une dizaine d'années, le speaker de "Grande Soeur", maître de cérémonies pendant six ans à la "Course au Trésor", six ans à "Moi, J'ai dit ça?" et sept ans au "Ralliement du Rire". Voilà. Déjà toute une carrière. Malgré ses occupations, ce scripteur, annonceur, commentateur et maître de cérémonies, trouve le temps de faire du sport; c'est un fervent du tennis et du golf. L'hiver, c'est le ski qui l'intéresse. Toutes les saisons, il ne cesse de se livrer à son passe-temps favori: la cinématographie amateur. Il décrocha le grand prix en 1936. Ses fonctions les plus importantes sont celles de scripteur et non pas d'annonceur, bien qu'on l'entende très souvent à la radio. Il rédige plusieurs programmes, surtout des continuités et des "commerciaux". Depuis 1939, il dirige son propre "Laboratoire de Rédaction". Ses activités furent suspendues durant un an, à cause du service de l'Armée Active Canadienne. Quand on parle de lui et de son frère, on dit: "Les frères X..." et pourtant, ils sont trois, comme dans les *Trois Mousquetaires* qui étaient quatre... Soulignons qu'il étudia à l'Académie Querbes d'Outremont et au Sir George Williams College et chez O'Sullivan avant d'entrer au service de Lewis Bros. En 1927, il faisait du journalisme à Paris où il passa deux ans. De retour au pays, il est comptable puis secrétaire-trésorier de la Theo Mayer Shoe, à Montréal. Il y demeura dix ans. En 1937, il passe à CKAC où il est censeur puis scripteur en chef en 1938. Cette même année il ouvre son propre bureau d'affaires "Le Laboratoire de Rédaction", l'une des agences de radio les plus affairées dans la métropole. Il est scripteur, traducteur, réalisateur, metteur-en-ondes. Membre de la Chambre de Commerce des Jeunes, du Guild de la Radio, de l'Union des Artistes Lyriques et Dramatiques de la Radio, de la Légion Canadienne (Jean Brillant), du Régiment de Châteauguay, et fait aussi partie du Marlborough Golf & Country Club. Il est actuellement à tourner un film sur toutes ses activités depuis son entrée à la radio. C'est aussi, comme Lucien Thériault, un collectionneur de peintures. N'oublions pas de mentionner qu'il est enfin un expert escrimeur.

Avez-vous deviné? Non, ce n'est pas Marcel Gagnon, ni Marcel Sylvain, ni Marcelle Barthe, ni... mais c'est Marcel... tournez à la page 29 et vous découvrirez son nom de famille si ce n'est déjà fait.



tamment, et le sourire éternel de ses lèvres, même quand on la reçoit comme je l'ai fait, me paraît si faux, si hypocrite!...

« Je ne sais pourquoi, un instinct sûr me dit que là est notre plus mortelle ennemie, bien plus redoutable encore que Pauline, parce qu'elle est autrement souple, sournoise et maîtresse d'elle-même.

— Tu es fatiguée, ma Lette, et ton extrême fatigue te fait voir tout sous de bien vilaines couleurs.

— Alors, tu ne me crois pas ?

— Si... si!... Mais si dangereuse ? Est-ce possible ?

— Ecoute, Madeleine, souvent avec notre pauvre chère mère des choses semblables se sont passées, j'ai eu vis-à-vis de certaines personnes des intuitions que je lui communiquais... Dans les commencements, elle traitait cela de rêve et résistait à mes pressentiments. Plus tard, elle m'écoutait toujours.

— Alors, tu es devineresse ?

— Je le suis, si tu entends que je prête attention à tout, qu'un regard, un tressaillement des lèvres, un froncement des sourcils, le plus léger jeu de physionomie me frappent et attirent mon attention.

« Eh bien ! quand cette Mercédès est entrée ici, malgré elle, le regard qu'elle a jeté à Philippe était plein de convoitise, de haine... Et quand elle s'est retournée vers moi, qu'elle a été obligée de disparaître sur mon ordre, comme l'éclair de sa prunelle a été cruel, plein de menaces... impitoyable... comme elle a semblé me dire : « — Entre nous, c'est la lutte. Aujourd'hui, tu triomphes... Demain, ce sera mon tour!... »

L'accent si convaincu d'Arlette impressionna jusqu'aux moelles Madeleine, capable de comprendre ces choses.

— Tu as peut-être raison, dit-elle. Du reste, j'ai trop l'habitude d'avoir en toi une confiance illimitée pour te résister. Je suis venue auprès de toi pour que tu me consoles et me diriges. Parle, dicte-moi ma conduite, tout ce que tu voudras que je fasse, je le ferai.

— Eh bien ! il faudra nous relayer ici pendant la nuit. Mais il n'y a plus à succomber au sommeil ou à la fatigue. Au contraire, il faudra être sûres de nous. Pour cela, nous devons dormir le jour, pleinement, absolument, toutes les deux. Or, le jour, avec Antoine ou Mathieu, il n'y a pas grand-chose à redouter. Je leur donnerai des ordres.

« La nuit, c'est une autre chanson. C'est alors que le danger serait à redouter. Me comprends-tu ?

— Oui.

— Eh bien ! il est huit heures, va te coucher. La nuit dernière, Jean veillait, alors j'ai dormi presque toute la nuit. Je puis rester jusqu'au matin. Demain, je me coucherai. Ce soir, obéis-moi.

Philippe reposait paisiblement.

Quelques soubresauts nerveux l'agitaient, mais ils étaient de moins en moins fréquents, et le docteur Gillot espérait que bientôt, ses forces revenant, il pourrait aller dans les Alpes faire quelque cure d'air et de hauteur qui achèverait de remettre à leur place ses nerfs ébranlés...

« Madeleine légèrement appuya ses lèvres sur le front de son frère.

Il ne sentit pas son baiser.

Elle embrassa aussi Arlette et disparut.

Il n'y avait pas un quart d'heure que la jeune fille était remontée dans sa chambre, non pour dormir, mais pour écrire à Jean une lettre de tendresses, les larmes et de protestations quand Antoine arriva, tenant un plateau d'argent dans lequel était une lettre.

Dans le coin, un large timbre rouge avec une femme debout disait que la lettre venait d'un pays étranger.

Elle était en effet couvert d'indica-

tions et de marques rondes disant les lieux qu'elle avait traversés.

La jeune fille la saisit, et ayant reconnu l'écriture de l'adresse, elle tressaillit.

Il y avait, en effet :

« Monsieur le marquis

Philippe de Juversac,

« Pour remettre à

mademoiselle Arlette,

« Château de la Roche-Verte.

« (Personnelle.)

« En cas d'absence, faire suivre. »

C'était son vieil ami, le docteur Baudrutt, qui lui écrivait.

Arlette, de temps en temps, mais rarement néanmoins, s'était rappelée à son souvenir.

Dernièrement encore, elle lui avait appris la mort de sa bienfaitrice.

Le docteur et sa femme pensaient toujours à Arlette. Ils n'avaient cessé ni l'un ni l'autre de lui proposer de venir chez eux, passer quelques semaines, d'habiter même avec eux, si elle ne se trouvait point heureuse ailleurs.

Mais Arlette ne voulait pas quitter ceux qu'elle aimait.

De Schmidt, de madame Schmidt, ils n'avaient jamais donné de nouvelles.

Tremblante, elle ouvrit l'enveloppe. Elle lut les lignes suivantes :

« Mon Arlette chérie,

« Il y a bien longtemps que, à part la triste et courte lettre de l'autre jour, vous ne nous aviez donné signe de vie et cependant vous avez en madame Baudrutt et en moi, chère petite, des amis à toute épreuve. Des amis bien isolés sur terre et qui ont toujours l'espoir de vous retrouver un jour, de vous voir revenir dans leurs montagnes où vous fermeriez plus tard leurs paupières.

« Nous pensons à cela, petite Arlette, avec la persévérance que vous connaissez aux Suisses en général, et à vos deux vieux, en particulier.

« Il ne se passe rien autour de nous, le plus petit incident ne se produit pas, que nous ne nous disions aussitôt : C'est peut-être le moment ? Ne va-t-elle pas nous revenir ? Ces jours-ci, quand nous avons reçu la triste lettre de deuil nous apprenant la mort de celle que vous appeliez votre bienfaitrice, nous avons pensé que le jour tant désiré par nous approchait.

« En effet, le devoir que vous vous étiez imposé de soigner celle qui avait été bonne pour vous est terminé, ma chérie, Dieu vous en a délié...

« Les enfants de votre bienfaitrice, de leur côté, ont pris leur vol ou vont le prendre ?... Que feriez-vous au milieu de ces étrangers qui ont des intérêts intimes, des affections, ou des foyers en dehors de vous ?...

« Tandis qu'ici, vous y seriez reine et maîtresse, et si aimée !... Notre petite fortune vous est destinée, et elle suffira à vous assurer pour toute votre vie une large aisance.

« En effet, la station hivernale de Saint-Moritz prend de grandes proportions. Le pays est en pleine prospérité, et, par conséquent, les terrains et les maisons augmentent considérablement de valeur.

« Croiriez-vous qu'une société américaine a voulu acquérir le grand-hôtel de Nulm pour la somme extraordinaire de trente-trois millions. Vous n'avez pas mal lu, non, c'est bien trente-trois millions...

« Alors, tous les terrains que nous avions achetés autrefois presque pour rien constituent aujourd'hui une richesse.

« Nous cautions de ces choses ces jours-ci, madame Baudrutt et moi, et nous étions bien décidés à vous dire une fois de plus : Venez avec vos vieux amis, petite Arlette, vous serez leur fille, et eux, ils vous aimeront comme le fils unique qu'ils ont perdu jadis.

Nous allions même vous envoyer la lettre, quand est survenu un événement qui, je crois, influencera votre décision, et vous la fera prendre dans le sens que nous désirons.

« M. et madame Schmidt sont morts en Amérique à très peu de temps de distance. Schmidt a attrapé une influenza que l'on a cru bénigne et qui l'a emporté en huit jours. Sa femme, dont vous connaissez le dévouement et la douceur, l'a admirablement soigné, si bien même qu'elle a contracté la terrible maladie et n'a guère survécu qu'un mois à son mari.

« Avant de mourir, elle a eu le temps de mettre ses affaires en ordre. Elle vous a donné tout ce qu'elle possédait. Ses papiers en règle viennent de m'être remis. Vous avez donc à vous la villa de Saint-Moritz, et une assez jolie somme que Schmidt et elle avaient gagnée en Amérique.

« Schmidt avait le génie de la spéculation, vous le savez. Ses premières affaires dans un pays qu'il ne connaissait pas ont été désastreuses. Il s'est relevé par la suite ; en ces derniers temps, il avait réalisé soixante mille dollars, soit environ trois cent mille francs de bénéfices. Sa femme a hérité de cette somme, et elle me l'a envoyée pour vous, en ajoutant que vous pouviez sans scrupules la prendre, parce qu'elle avait été gagnée avec des capitaux vous appartenant. Dans les papiers qui m'ont été remis de sa part, il y a, paraît-il, les explications de tout cela. Il y a aussi un paquet cacheté que j'ai ordre de vous remettre le jour où vous aurez vingt-cinq ans, soit dans cinq ans à peu près. Vous le voyez, chère petite, vous ne pouvez vous empêcher de revenir à Saint-Moritz, ne serait-ce qu'en passant.

« D'autant plus que la location par bail de la villa de madame Schmidt est arrivée à son terme. Les propriétaires du Kulm voudraient avoir une entrevue avec vous, soit pour renouveler le bail, soit pour vous acheter l'immeuble. Depuis le départ de Schmidt, elle a toujours été occupée par des gens huppés et de la très haute société, paraît-il.

« Venez donc, Arlette chérie, et lorsque nous vous tiendrons près de nous, madame Baudrutt et moi, nous vous aimerons tant, nous vous prouverons si sûrement combien vous êtes indispensable à vos vieux amis, pour égayer et consoler la fin de leur vie, que certainement nous avons bon espoir de vous garder.

« Madame Baudrutt et moi nous vous embrassons comme nous vous aimons, chère petite Arlette.

« Votre ami bien dévoué,

« Docteur Frantz Baudrutt. »

« P.S.—La clientèle va toujours, et votre vieil ami est dans les honneurs. Ils m'ont nommé maire de Saint-Moritz. »

Arlette demeura les yeux perdus, en proie à des réflexions profondes.

Depuis quelques jours, elle sentait qu'il se passait quelque chose autour d'elle.

La confiance de Madeleine lui apprenant le départ subit de Jean avait augmenté ses alarmes.

Tout le temps que la jeune fille avait parlé, Arlette en l'écoutant s'était dit :

— Que de pièges, cette misérable Pauline ne va-t-elle pas nous tendre, pour faire arriver malheur à Philippe et mettre la main sur la fortune qu'elle convoite ? Jusqu'ici, la présence presque continuelle des deux médecins et surtout celle de Jean l'avaient empêchée d'accomplir ses projets abominables. Maintenant, les médecins ne viennent plus qu'une fois par jour, et Jean est parti, éloigné par elle... Ah ! s'il m'était possible d'enlever Philippe et de le conduire loin, bien loin, dans un pays inconnu ! Ne serait-ce pas le salut ?

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont : Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave de Chateaubriand
Case Postale, 2353, Place d'Armes,
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom

Adresse

Ville

Province

OU EN EST RENDUE LA MEDECINE ?

RECHERCHES SUR LE CANCER

Par L. E. SESSEL

UNE ANALYSE des ravages causés par le cancer en Angleterre et dans le Pays de Galles est rendue possible par une étude que vient de publier le Bureau du Registre Général (septembre 1947) et qui a été faite par le Dr Percy Stocks. Celui-ci est statisticien en chef (section médicale) du Bureau qui note les différences régionales et locales des taux de la mortalité due au cancer. Le Registraire général qui dirige le Bureau fait observer, dans un avant-propos à l'étude, que le cancer tue plus de 70,000 personnes chaque année en Angleterre et dans le Pays de Galles. Il ajoute que les savants s'attaquent par tous les moyens à cette maladie, en cherchant les causes, en s'efforçant de découvrir de nouvelles méthodes de traitement et de diagnostic, et en tenant compte, dans la plus large mesure possible, de celles qui sont déjà connues.

Le Bureau classe et analyse les détails et les circonstances des décès résultant du cancer, ainsi que d'autres causes. Il aide également à l'analyse des résultats des traitements employés. Les principaux faits constatés et les déductions qui peuvent en être tirées, sont publiées dans une revue annuelle afin que les médecins puissent acquérir de nouvelles connaissances et faire l'épreuve des théories et de la pratique proposées à leur attention.

VARIATIONS LOCALES

Dans son étude, le Dr Stocks rapporte la conclusion générale à laquelle est arrivé le Dr F. L. Hoffman en conséquence des recherches qu'il fit en 1915 et qui se résume à ceci que "les variations locales dans la fréquence du cancer dans le monde entier sont conditionnées en tout premier lieu par des causes locales et non par des erreurs de diagnostic ou par des méthodes défectueuses d'enregistrement des décès."

Le Dr Hoffman disait, par exemple, que les taux de mortalité cancéreuse, par suite d'une affection des organes génitaux et du sein chez les femmes, durant la période de 1906 à 1910, furent près de deux fois plus élevés en Grande-Bretagne, en Suisse et aux Etats-Unis qu'en Hollande et qu'en Norvège, alors que dans le cas du cancer de l'estomac, du foie et de l'oesophage, ils étaient moins élevés de moitié. D'autre part, en ce qui concerne le cancer du sein, les taux en Angleterre et en Amérique étaient dix fois plus élevés qu'au Japon, bien que pour les organes génitaux des femmes, il y avait peu de différence.

Le Dr Stocks est allé statistiquement plus loin au cours de ces dernières années et, en se référant à d'autres autorités, il prend note des incidences de la mortalité cancéreuse dans plusieurs pays d'Europe et d'ailleurs. De même, il l'examine dans un certain nombre de grandes villes anglaises et dans divers quartiers de Londres.

SOURCES D'EAU

Il porte son attention sur un certain nombre de points, notamment sur les sources d'eau dans ces quartiers, mais il souligne que la "curieuse correspondance" qui existe à quelques égards entre le taux de la mortalité résultant du cancer et les sources d'eau ne prouve pas qu'il y ait là un lien de cause à effet. "Il se peut, dit-il, qu'il y ait une autre explication quelconque, telle par exemple, que celle de la diète et des habitudes de cuisine dans les différentes parties de Londres." Les groupements variables des classes sociales dans diverses parties de la métropole sont également à considérer.

"Le cancer, conclut-il, est un grave problème et aucun effort ne doit être épargné pour en étudier tous les indices possibles qui peuvent sembler sans importance sur le moment, mais qui sont susceptibles de fournir des renseignements utiles pour la lutte."

En Grande-Bretagne, il existe deux organismes qui s'attachent particulièrement à cette lutte, celui de la Campagne de l'Empire Britannique contre le Cancer, et le Fonds Impérial de Recherche sur le Cancer. Le premier fut fondé il y a 25 ans et il fonctionne sous une direction médicale, scientifique et gouvernementale. Il fait appel à l'aide pécuniaire du public et il distribue ses disponibilités aux hôpitaux et aux centres spécialisés dans la recherche contre le cancer. Ses subventions financières s'élevèrent, en 1947, à 90,000 livres sterling. Ces dons pour la recherche sont en supplément des fortes sommes provenant des donations et legs que les hôpitaux et autres institutions reçoivent d'autres sources dans ce but particulier. La Campagne s'occupe en outre de l'établissement de centres dans les pays de la Commonwealth et de la publicité en Grande-Bretagne dans le même but bienfaisant.

Au nombre des contributions à l'oeuvre contre le cancer, durant l'année 1946, qui furent signalées à sa dernière réunion annuelle, il y avait le contrôle du cancer de la prostate et de divers sièges possibles par le traitement médical par le stilboestrol et ses dérivés, du professeur E. C. Dodds.

REPRESENTANTS BRITANNIQUES DE LA MEDECINE

Le Fonds Impérial de Recherche sur le Cancer travaille sur des données différentes de celles de la Campagne, bien que plusieurs des membres des deux groupes se trouvent dans leurs divers comités. Il fut fondé en 1902 sous la direction du Collège Royal des Médecins et du Collège Royal des Chirurgiens d'Angleterre. Ses directeurs sont des représentants britanniques éminents de la médecine, du gouvernement, des savants, des professionnels et d'autres personnalités. Il poursuit son travail de recherche dans ses vastes laboratoires de Mill Hill, dans la banlieue de Londres.

L'effort britannique a déjà apporté des contributions importantes à la lutte mondiale contre l'insidieuse maladie et le contrôle du cancer — les experts préfèrent ce terme à celui de "guérison" — fait des progrès discrets mais continus. Ces progrès peuvent être lents mais ils sont réels et ils s'accroissent d'année en année.

« Là, je pourrais le guérir et le soigner... »

Tout le temps que Madeleine était restée auprès d'elle, cette idée avait hanté Arlette.

Depuis le départ de la blonde fille des Juversac, elle la hantait encore plus. Seulement un obstacle presque insurmontable se présentait à l'orpheline : en quel endroit solitaire et ignoré pouvait-elle aller ?... A quel endroit surtout où son arrivée et celle de Philippe ne provoqueraient pas de commentaires ?

Et maintenant, voilà que la réponse à ses angoisses et à ses hésitations tout naturellement lui arrivait.

Frantz Baudrutt lui envoyait.

Frantz Baudrutt qui la voulait pour fille et qui, de plus, était un médecin excellent ayant mené à bien des cures encore plus difficiles que le cas particulier de Philippe.

D'abord en aurait-il la force ?

Ensuite, consentirait-il à fuir devant le danger que présentait Pauline ?

Admettrait-il ce danger ?

Croirait-il, lui, le noble, le généreux Philippe, sa soeur assez vite, assez misérablement pour ourdir une trame quelconque contre sa vie et sa fortune ?

Madame de Juversac, elle, était fixée sur le compte de sa fille aînée...

Mais Philippe n'avait jamais parlé de son opinion sur elle.

Toute la nuit fut pour Arlette une angoisse infinie.

Oh ! elle ne dormait pas, et elle n'avait même pas la moindre envie de sommeiller !...

Que faire ?... Que décider ?...

A qui se confier en une occurrence si grave ?

A Madeleine ?

Non, elle était bien trop naïve, trop loyale, trop enfant !...

Est-ce que cette créature féline et perfide que paraissait être l'Espagnole, la Mercédès, ne l'avait pas déjà circonvenue, sinon séduite ?

Jean n'était plus là... Du reste, Jean était trop violent, trop droit, trop ouvert...

Il ne savait ni dissimuler, ni taire ses indignations.

Il aurait fallu à Arlette pour confier et pour conseil un homme de sens, d'expérience et d'énergie.

Où le trouver ?

M. de Flarambel ?

Il était bien vieux actuellement, et toutes les catastrophes arrivées à la Roche-Verte ou à Saint-Martin-des-Anges avaient eu raison de ses dernières énergies.

Aujourd'hui, il pleurait ses amis disparus et ne s'occupait plus de grand-chose de ses champs et de ses signes.

Le docteur Gillot ?

Une intelligence de premier ordre, oh ! oui... et de plus il avait deviné Pauline et la connaissait.

Que de fois n'avait-il pas dit à Arlette dans le creux de l'oreille :

— Méfiez-vous de la brune !... Vous savez !... Si elle pouvait tordre le cou à son frère, ce serait vite fait.

Oui, mais lui aussi il était brusque, emporté, de premier mouvement, ne pouvant jamais taire ses dégoûts et ses indignations.

Elle était là, hésitante et incertaine, quand tout à coup un nom vint à ses lèvres : Maître Partenay, le notaire...

Eh oui ! il avait été l'ami de la comtesse de Baudreuil, qui avait jadis en lui une illimitée confiance... Philippe disait qu'il n'y avait pas sur terre d'homme aussi honnête, aussi intelligent, aussi droit, aussi accessible en même temps à tous les bons sentiments.

Si Arlette se confiait à lui ?

Elle hésita plus que jamais.

Comme elle était plongée dans ses réflexions les plus profondes, et qu'elle avait ses paupières mi-closées, ne regardant qu'au fond d'elle-même, il lui sembla entendre un bruit plus léger

que celui que ferait une souris en trotinant.

Elle ne broncha pas, mais à travers la frange de ses longs cils, elle examina Philippe. Il reposait, immobile, dans la blancheur des oreillers de bachelier.

Ses mains amaigries étaient étendues sur le drap.

Cependant, il ouvrait les yeux, convulsivement, et avait de forts soubresauts nerveux.

Tout à coup, il se redressa dans son lit, regarda vers la porte, et parut éprouver une épouvante nerveuse et extraordinaire.

— Là ! fit-il tout à coup en désignant un coin sombre de la pièce, celui que la veillesse enfermée dans son globe de dentelle n'éclairait pas.

— Là... répéta-t-il. Ah ! mon Dieu ! Ses yeux subitement s'étaient arrondis...

Il tremblait de tous ses membres... On entendait ses dents claquer, s'entrechoquant les unes contre les autres.

Arlette s'était levée, comme mue par une décharge électrique.

Elle était déjà debout contre le lit de Philippe, essuyant son front mouillé de sueur froide, le calmant de sa voix ferme et douce, car elle le croyait la proie de quelque vauchemar.

— Dors, Philippe... disait-elle. Ce n'est rien... tu n'es pas seul... je suis auprès de toi.

Et le malade toujours tremblant et épouvanté, répétait désignant l'autre bout de la pièce :

— Là... là...

Très bas, il ajouta :

— J'ai peur !...

Arlette se retourna, car les yeux de Philippe de plus en plus s'arrondissaient, tandis qu'une sueur glacée baignait tout son pâle visage.

Dans le coin obscur que désignait le malade, il était impossible de rien distinguer.

Arlette fit quelques pas.

Il lui sembla voir remuer les grands rideaux en vieille tapisserie qui masquaient une porte toute proche donnant sur un corridor de dégagement.

Elle se précipita et entendit un bruit de battant se refermant... Oh ! si doucement... Mais le bruit, à peine perceptible, frappa néanmoins les oreilles de l'orpheline.

Elle se jeta dans le corridor.

Au bout de quelques pas, une draperie en toile russe, semblable à une riche et vieille étoffe dont étaient tendus tous les escaliers et vestibules intérieurs de l'hôtel, formait une portière abaissée.

Au bas de cette portière, il sembla à Arlette voir le bout d'une robe noire flottant encore par terre et aussitôt disparue.

Elle franchit la courte distance qui la séparait du léger obstacle, et derrière les rideaux, elle trouva un jeune valet de chambre, depuis un an environ au service de l'hôtel.

On ne l'avait pas amené de Gascogne. Il était Parisien.

Il parut à Arlette qu'il était encore sous le coup d'un bouleversement quelconque.

— Il vient de passer quelqu'un dans ce couloir, dit l'infirmière de Philippe.

Le jeune domestique devint rouge comme une pivoine, et répondit :

— Non, mademoiselle se trompe. Je n'ai vu personne.

— Vous ne dites pas la vérité... J'ai entrevu un bout de robe. Je suis sûre qu'une femme était là... Qui était-elle ?

Obstiné, Albert répondit :

— C'est qu'alors mademoiselle a de meilleurs yeux que moi ; je n'ai rien vu...

Arlette sentit qu'elle n'en tirerait rien.

Elle revint dans la chambre de Philippe. Le marquis, les yeux grands ouverts, tremblait toujours.

— Je suis allée voir dans les couloirs, dit-elle. Il y a les valets de chambre de garde, comme à l'ordinaire. Mais ils n'ont rien aperçu.

D'une voix très faible, le malade répondit :

— J'ai cependant bien distingué une ombre noire là-bas, dans le coin, elle me faisait des signes, et agitaït une écharpe blanche !

« Elle semblait me menacer. Est-ce que c'est une illusion ? »

Il toucha son pouls et ajouta :

— Je n'ai cependant plus de fièvre... et je n'ai pas rêvé !...

— Tu dorsais peut-être, sans en avoir conscience, mon Philippe, répondit Arlette. Maintenant, je suis là à tes côtés. Rien ne t'arrivera... Tu peux être tranquille... Veux-tu ma main ?

— Oui, dit le malade, je suis si faible !... j'ai eu peur... moi, Philippe de Juversac... comprends-tu comme c'est ridicule !

— Rien n'est ridicule quand on est malade. Il est évident que tes pauvres nerfs ne sont pas encore à leur place... mais je te le répète, Philippe, tu es mon petit enfant, tant que tu es aussi faible... Avec ton Arlette, ta soeur, ton amie, tu n'as pas à craindre quoi ce soit !... Je veille sur toi... mon Philippe... dors tranquille...

— Comme tu es bonne, balbutia le malade. Quelle incomparable soeur tu es !...

Et doucement, en tenant sa main, il se calmait... ses soubresauts se faisaient plus rares, moins secs, plus doux...

Peu à peu, les yeux du malade se fermèrent, et enfin, à sa respiration régulière, Arlette vit qu'il dormait.

Mais l'angoisse la plus affreuse était en elle malgré le calme qu'elle avait affecté.

Que venait-il de se passer ?

C'était la première nuit que Jean de Beaulieu ne demeurait pas à l'hôtel !

Pauline, ou plutôt son âme damnée, cette Mercédès qui inspirait une si grande antipathie à Arlette, était-elle venue essayer de faire du mal à Philippe ?

Evidemment, on croyait Arlette endormie et on voulait profiter de son sommeil.

L'orpheline sentait une goutte de sueur perler à la racine de chacun de ses cheveux.

— Philippe court un danger de mort, se disait-elle le coeur serré comme dans un étouffement.

Mais en elle, le courage et la décision dominaient tout.

— S'il est en péril, qui donc le sauvera, sinon moi ? pensa-t-elle. Il faut agir, non se lamenter.

Il y avait deux êtres dans l'hôtel sur lesquels Arlette savait pouvoir compter comme sur elle-même... étaient Mathieu et Antoine.

Mathieu comprenait mieux les ordres donnés, mais Antoine savait mieux résister à Pauline.

Dès qu'elle entendit remuer dans l'hôtel, elle appela Antoine.

— Aussitôt après la visite des médecins, dit-elle, je sortirai.

— Mademoiselle veut-elle que j'attende et que je la conduise ?

— Non, je prendrai un fiacre quelconque. J'attends mieux de toi.

— Je suis au service de mademoiselle.

— De ton maître surtout, n'est-ce pas ?

— Oh ! pour lui, c'est autre chose, fit Antoine avec un geste décidé qui en disait long.

— Eh bien ! moi, absente, je te le confie. Mais sans que tu le quittes des yeux, tu entends, surtout sans que tu consentes à ce que personne reste dans ta chambre et t'en fasse sortir.

— Mademoiselle veut parler de la

Pauline. Oh ! à moi, mademoiselle peut tout dire.

— Mademoiselle Pauline ?... Oui, tu as deviné. Mais il y a aussi la nouvelle venue.

— L'Espagnole ?...

Rien ne saurait dire le ton de souverain mépris avec lequel ces deux mots furent prononcés.

Arlette inclina silencieusement la tête.

Antoine reprit en levant ses mains en l'air :

— En voilà une pièce qui ne vaut pas cher. Mademoiselle ne sait pas d'où elle sort ?

— Non, pas du tout.

— C'est quelque créature de dernière catégorie. Elle est déjà au mieux, l'effrontée, avec tous les jeunes gens de l'hôtel, palefreniers, marmiteux, valets de chambre. Oh ! surtout ceux-là ! Il faut voir son accent quand elle leur parle, et les yeux qu'elle leur fait !... pas plus tard qu'hier, je l'ai trouvée assise sur les genoux du grand Albert, le Parisien.

Arlette comprit alors pourquoi Albert avait si bien nié avoir vu qui que ce fût dans le couloir.

L'orpheline apaisa Antoine, lui disant :

— Ne nous occupons pour le moment que de Philippe. Quand il sera guéri, n'aies pas peur. Il prendra lui-même les décisions pour le bon ordre de la maison.

— Et ça ne trainera pas !

— Non, mais en attendant, il nous faut veiller sur lui.

— Mademoiselle peut dormir en paix, je suis là.

Non, Arlette sentait que désormais elle ne dormirait plus en paix.

Le pauvre vieux, malgré son dévouement et sa volonté, n'était pas évidemment de nature à protéger longtemps et sûrement le maître qu'il adorait.

Il n'y avait qu'elle...

Et ses forces ne la trahiraient-elles pas ?

Enfin, on verrait !

Arlette n'avait pas un caractère à se décourager ou à abandonner la lutte. Energique et décidée, elle murmura :

— Dieu me protégera !...

Les médecins trouvèrent Philippe dans un état d'énerverment plus grand que les jours précédents.

— S'est-il passé quelque chose ? demanda le docteur Gillot.

— Il a eu un cauchemar, répondit Arlette.

Le marquis fit un signe de la main. Labarthe s'approcha.

— Je n'ai pas rêvé, dit-il, j'ai vu !... Le docteur Gillot tressaillit.

— Qu'avez-vous vu ? demanda-t-il.

Philippe désigna le coin du salon qui allait vers les couloirs.

— Une ombre, là... dit-il. Et une ombre qui, avec de grands gestes, me menaçait.

Le célèbre médecin, baissant la tête, parut réfléchir profondément.

— Ce n'est rien, dit-il au blessé d'une voix encourageante. Il est sûr qu'après la perte de sang fabuleuse qu'a causée votre blessure, après les jours de fièvre et de danger que vous venez de traverser, vos nerfs sont extrêmement ébranlés. Mais tout cela s'en ira, surtout si vous mettez un peu de volonté à ne pas vous énerver davantage. Et puis, marquis, vous savez, vous avez une garde-malade comme il n'y a pas la pareille dans les cinq parties du monde. Avec elle, vous pouvez dormir en paix.

— Je sais !... murmura Philippe en envoyant à son amie un inexprimable regard de tendresse et de reconnaissance.

C'était la première fois qu'il la regardait ainsi.

Le ciel descendit dans le coeur de la pauvre fille.

En une minute, elle se sentit payée de toutes ses peines, de toutes ses fatigues.

Le docteur Gillot lui fit un signe comme il sortait.

Elle le comprit et le suivit dans le vestibule.

Là, Philippe ne pouvait pas les entendre.

— Où est Beaulieu ? lui demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Arlette comprit qu'il était inquiet, et elle pâlit.

— Il est parti, dit-elle.

L'autre eut un tressaillement.

— Parti ? répéta-t-il. Pour où et pourquoi ?... je suis sûr que c'est un nouveau tour de cette sale bête !

Arlette n'eut pas besoin de demander à qui s'adressait cette gracieuse épithète.

Elle répondit simplement :

— Vous avez deviné, docteur. Hier soir, à table, Pauline a provoqué une scène. Elle a insulté Jean, l'accusant de rester ici par convoitise, Jean a été pris d'une de ces colères que vous connaissez. Il est parti sur-le-champ, ne voulant rien entendre, ni les supplications de Madeleine, ni ses paroles de désespoir, et il lui a déclaré que devant les instances qui, depuis quelque temps, lui arrivaient d'Amérique, il allait rejoindre immédiatement le Havre, où il s'embarquerait peut-être aujourd'hui.

— Que les gens violents sont donc ennuyeux, fit le grand praticien.

Philosophiquement, il ajouta :

— Je le dis bien souvent... à chacune de mes bêtises !... Mais que faire !... Ah ! que ceux qui sont calmes et maîtres d'eux comme vous, petite Arlette, sont donc plus forts que nous.

Au bout de quelques secondes. Il ajouta :

— Et c'est lorsque Jean a eu quitté la maison qu'est arrivée la scène de cette nuit ?

Arlette inclina la tête.

— Mais, au fait, que s'est-il exactement passé ?

— Je ne le sais pas précisément, mais je vais vous dire ce que j'ai vu.

— Je vous écoute.

— Je ne dorsais pas. Je réfléchissais à la façon dont Jean de Beaulieu avait été forcé à partir d'ici, quand tout à coup, j'ai cru entendre un bruit très léger. J'ai écouté : le bruit ne s'est pas renouvelé. J'ai regardé autour de moi. Tout paraissait calme. Seul, Philippe ouvrait de temps en temps les yeux et considérait avec épouvante un coin obscur de la chambre. Ses soubresauts l'avaient repris, il paraissait terrorisé.

« Comme je lui demandais ce qu'il avait, il me désigna un angle de la pièce en disant, les yeux arrondis :

« Là ! là !... »

« Je me suis précipitée, j'ai vu frémir la portière, et j'ai entendu la porte se refermer très doucement.

« Je suis entrée dans le couloir. Là, sous la portière, j'ai vu le bout d'une robe qui disparaissait.

— Ah !... et vous êtes allée plus loin ?

— Non, il y avait un valet de chambre qui veillait dans ce couloir. Je l'ai interrogé, il m'a affirmé que personne n'était passé.

— Il dormait probablement, dit le médecin.

— Probablement, répéta Arlette comme un écho.

— Vous n'avez pas su autre chose ?

— Non, rien.

Le célèbre médecin réfléchissait.

— Vous ne savez pas ce qu'il faut faire, Arlette ? dit-il.

— Docteur, je suis prête à vous obéir.

— Je n'en doute pas. A présent que

Vicks Inhaler

DÉGAGE
LE NEZ BOUCHÉ
PAR UN RHUME
EN UN CLIN D'OEIL !



Employez-le
dès que nécessaire.

1/2 ÉVEILLÉ la nuit 1/2 ENDORMI le jour

Quand vous avez des nuits agitées, et que vous vous sentez trop fatigué dans la journée — vos reins en sont peut-être la cause. Des reins sains devraient faire les 2/3 de leur travail pendant la journée. S'ils se détendent, ils sont surchargés et doivent faire leur supplément de travail la nuit. C'est le moment de prendre des Pilules Dodd's pour les Reins. Les Pilules Dodd's aident à soulager la cause des nuits agitées et du sommeil brisé, vous aident à bien vous reposer.



Pilules Dodd's POUR LES REINS



Ne cherchez pas plus longtemps cette publication spécialisée en vue de vous renseigner sur ces sujets qui vous passionnent : radio, théâtre et cinéma. LE FILM est là, tout indiqué, avec ses nombreux articles sur le cinéma français, américain et anglais. Une importante section, dans chacun de ses numéros, est consacrée aux activités radiophoniques locales, le tout abondamment illustré, et artistement présenté. En outre, LE FILM vous offre chaque mois un roman d'amour complet, et celui de juin est intitulé :

Notre roman pour janvier :

JE CHERCHE UN COEUR

par FELIX DE KERSAINT

COUPON D'ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis

1 an..... \$1.00 2 ans..... \$1.50

☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975-985, rue de Bullion Montréal 18, P.Q.

le vicomte a disparu, il ne faut pas rester seule ici.

— Il y a Madeleine.

— Une enfant légère et indécise qui ne vous sera d'aucun secours. Quant à Antoine... trop vieux... Mathieu... un trembleur...

« Je vais vous choisir un interne... ou plutôt deux internes... triés sur le volet par moi-même. A jour passé, ils se remplaceront dans votre chambre jusqu'à ce que Philippe soit en état de partir.

« Alors vous irez avec lui dans un endroit quelconque du littoral où sa convalescence s'achèvera.

« A son retour, il fera bonne justice de tout ce qui se sera passé ici.

Arlette se contenta de répondre :

— Je suis à vos ordres.

Les deux médecins sortirent.

L'orpheline n'était pas satisfaite.

Elle avait la plus grande confiance dans celui qui soignait Philippe et dont la science tenait du prodige. Oui, mais il ne savait pas se taire, et certainement il divulguerait tous ses projets d'un côté ou de l'autre.

Or, avec une adversaire prête à tout comme Pauline, avec l'épouvante que lui inspirait l'Espagnole qu'elle ne connaissait pas à fond mais qu'elle présentait capable des pires choses, Arlette avait l'intuition que ce que l'on déciderait, il fallait l'accomplir sans que personne s'en doutât.

Ce n'était pas dans deux ou trois semaines qu'il fallait faire partir Philippe, c'était tout de suite.

Et plus que jamais sa volonté s'en alla vers Me Partenay, dont elle voyait, par la pensée, à cette minute même, les yeux clairs, décidés et indéchiffrables la regarder et lui donner confiance.

Elle revint à son idée première et reprit :

— Lui seul me conseillera.

« Et ce qu'il me dira de faire, je le ferai.

Elle installa donc Antoine auprès de Philippe, avec des recommandations expresses, et elle se dirigea vers la maison du notaire.

A cette heure il était toujours dans son étude, Arlette le savait.

En effet, dès qu'il sut que la jeune fille l'attendait, il renvoya les clients avec lesquels il était en conférence et il la fit entrer.

Sans ambages, elle lui raconta tout ce qui s'était passé, tout ce qui se passait encore à l'hôtel de Baudreuil.

Me Partenay avant qu'elle lui demandât son aide, dit de lui-même :

— Depuis ce duel malheureux, et la catastrophe de la marquise, j'étais terriblement tourmenté. J'ai reçu diverses recommandations du marquis me montrant ses propres inquiétudes, et je vous assure que moi-même, je n'étais pas tranquille.

« Devant moi, ma chère enfant, vous pouvez parler en toute sécurité.

« Je sais qui vous êtes... comment vous avez soigné la pauvre comtesse de Baudreuil.

« Tout ce que je pourrai faire pour vous aider, je le ferai.

Le cœur malheureux d'Arlette se dilata.

Ses pressentiments ne l'avaient pas trompée.

Elle était en présence d'un honnête homme, et elle pouvait se confier à lui.

Alors, sans réticences, elle lui dit tout ce qu'elle redoutait.

Les convoitises de Pauline, que cette dernière n'était même pas capable de dissimuler.

L'arrivée de cette fille, de cette Mercédès de si mauvais aspect et qui inspirait une si grande méfiance à l'orpheline.

Elle termina en lui montrant la lettre du docteur Baudrutt, disant :

— Croyez-vous, monsieur, que dans

une solitude aussi profonde que ce coin retiré de l'Engadine, où les Français vont si peu ; que là, je ne pourrai pas guérir complètement le marquis de Juversac ?...

« Et quand il reviendrait en France, ne serait-il pas alors capable de se garder des pièges qui lui seraient tendus ?

— Je le crois, déclara maître Partenay, après avoir pris connaissance de la lettre du docteur.

« Oui, ce serait là, qu'inconnue de tous, vous pourriez le conduire...

« On le cherchera, c'est évident.

« Mais, si personne ne se doute de votre séjour là-bas, qui donc aura l'idée de vous y demander ?

— On ne s'en doutera pas, affirma Arlette. Vous seul serez au courant.

« J'ai bien parlé autrefois de Saint-Moritz devant Madeleine, mais il y a longtemps, et on peut espérer qu'elle aura oublié ces détails. Dans tous les cas... je lui dirai, au moment de mon départ, que je quitte la France. Je lui raconterai que j'ai des amis en Amérique... que je vais chez eux, et, comme je lui écrirai des lettres que je ferai mettre à la poste à New-York, elle me croira. De cette façon, si elle commet des indiscrétions, au lieu de nous nuire, ces indiscrétions éloigneront encore plus de Philippe et de moi ceux qui doivent perdre ma trace.

— Je vous le répète, je vous aiderai de tout mon pouvoir. Mais le marquis va-t-il vouloir vous suivre de bonne volonté ?

— Je l'espère, sans en être sûre.

Elle leva ses beaux yeux au ciel et ajouta :

— A la grâce de Dieu !... S'il n'y avait pas quelques difficultés, ce serait trop beau.

— Comment serai-je renseigné ?

— Je reviendrai. N'avez-vous pas une certaine somme à moi et ne vais-je pas avoir besoin de cet argent pour m'installer là-bas et y faire vivre Philippe ?

— Mais le marquis de Juversac est fabuleusement riche. D'abord il doit avoir de l'argent chez lui, beaucoup d'argent même ; avant son duel il avait fait rentrer des fonds importants, voulant régler la situation de sa soeur Madeleine.

« Et puis, si cela ne lui suffisait pas, il n'a qu'à m'écrire, je lui ferai remettre tout ce qu'il voudra.

Arlette devint très rouge.

— Philippe est encore dans un état, dit-elle, où toutes ces questions d'argent ne comptent pas pour lui. Pas une seule préoccupation de ce genre ne l'a hanté depuis qu'il a repris conscience de lui-même. J'aime mieux ne pas lui en parler.

Cette délicatesse toucha le notaire qui répondit :

— Je suis à votre disposition, je ferai ce que vous désirez. Quant à vos cent mille francs, le jour où vous les voudrez, je vous les avancerai à la minute.

Arlette se leva.

— Merci, dit-elle. Si je sauve le marquis de Juversac de l'épouvantable danger qu'il court en ce moment-ci, c'est à vous que je le devrai...

Elle s'en alla.

Maître Partenay n'avait pas été étonné de ces étranges paroles.

Il avait été le confident de la comtesse de Baudreuil.

Par elle, il savait de quoi elle croyait sa nièce capable.

Mais à cette époque, Philippe était marié, il y avait un espoir de lui voir des enfants. Les convoitises de Pauline se trouvaient annihilées par les obstacles qui étaient alors entre les millions de Baudreuil et elle.

Aujourd'hui, que surtout elle ignorait les dispositions de la comtesse, c'était une autre chanson.

Le notaire devint horriblement agacé.

Un crime évidemment pouvait se commettre vis-à-vis du marquis.

Mais comment l'empêcher ?

Qui donc avait de l'empire sur cette misérable créature ?

Personne !

Alors, que devait faire maître Partenay ?...

Avertir la police ?

On le traiterait de fou, car il n'y avait encore rien de précis, pas même un fait sur lequel on pût s'appuyer.

Ne risquait-il pas qu'on lui répondit :

— Vous divaguez... il ne s'est rien produit jusqu'ici... s'il y a jamais quelque chose, revenez.

Que ce quelque chose soit alors irréparable, ça c'était possible !

Mais on ne peut demander à des étrangers, fussent-ils chargés de la sécurité publique, de prévoir les événements d'aussi loin, surtout de les empêcher.

Cependant, les yeux si splendidement beaux, énergiques et intelligents d'Arlette le rassuraient un peu.

— Celle-là, pensait-il, il faut l'aider. Elle le sauvera...

VIII — LA FOLIE DE PHILIPPE

HUIT JOURS se passèrent. La scène de la nuit qui avait tant terrifié Philippe ne se renouvela pas. Un matin, Antoine, en levant plus que jamais les bras en l'air dit à Arlette : — Mademoiselle sait l'abomination qui se passe ici ?

Arlette ouvrit de grands yeux étonnés.

— Non, dit-elle. Je ne sais rien.

— Mademoiselle Pauline se marie.

— Non !...

— Pardon, que mademoiselle fasse excuse. Les bans sont affichés derrière la grille de la mairie. Mathieu l'a su, je suis sûr de voir... j'ai vu.

— Et elle n'en a pas parlé à son frère ?

— Y a à penser qu'elle n'a pas besoin des avis de monsieur le marquis. Elle est majeure depuis longtemps.

— Et avec qui se marie-t-elle ?

— Le nom est beau. Le comte de Treize-Arbres. Reste à savoir ce que vaut l'individu... On dit que c'est pas grand-chose... il le faut...

— N'en parle pas à M. le marquis, recommanda Arlette. On sera bien à temps de le lui dire.

D'autant plus que ses forces reviennent. On croit qu'il pourra sortir d'ici peu. Mais il a toujours ses nerfs dans un bien triste état.

— Mademoiselle peut être tranquille. On se taira.

Quelques minutes après, Madeleine arrivait auprès de son amie.

Arlette déjeunait dans une pièce voisine de la chambre de son malade.

Surtout depuis la fameuse nuit, elle ne le quittait jamais.

Le docteur Gillot, en effet, avait envoyé deux internes de garde se succédant chaque soir ; mais Arlette, malgré leurs instances, dormait en s'étendant tout habillée sur le divan qui était resté dans la chambre du malade, derrière un paravent.

Et cependant elle eût pu avoir confiance dans les deux jeunes gens qui étaient là.

Ils connaissaient leur devoir, l'un comme l'autre, et aucun ne fermait les yeux, de dix heures du soir où ils s'installaient auprès du blessé, à six heures le matin, où ils quittaient l'hôtel.

Madeleine, après avoir embrassé Arlette, lui dit :

— Tu sais la nouvelle ?

Son visage rayonnait.

— Fais comme si je ne le savais pas, répondit l'infirmière. Dis.

— Nous allons avoir un homme dans la maison. Un homme pour nous protéger et nous aider à guérir Philippe.

— Je ne comprends pas. Est-ce que Jean revient ?

LA VIE COURANTE . . . par George Clark



— Je vais tenter ma chance à la pharmacie, je suis sûr que le téléphone sera moins longtemps occupé qu'ici !

Madeline rougit. Ses yeux se remplirent de larmes.

— Jean aime mieux sa dignité que moi, dit-elle avec tristesse.

Arlette sentit un coup profond au coeur.

On avait déjà travaillé Madeline! Qui?... Pauline n'en était pas capable.

Pauline faisait des scènes... elle parlait de son autorité, elle blessait tout le monde et allait toujours à l'encontre du but qu'elle voulait atteindre.

Mais fine ou diplomate, Pauline ne l'était pas.

Arlette, en frémissant, reconnut la main redoutée de l'Espagnole.

Elle seule avait su présenter à Madeline les choses sous un certain jour.

— Si tu veux que je te comprenne, dit-elle, explique-toi.

Pauline se marie...

— Ah!

— Elle a l'âge, tu comprends... Et comme notre mère est morte et notre frère trop malade pour qu'on lui parle encore de ces choses, Pauline n'a annoncé la nouvelle à personne en dehors de moi.

— Qui est son futur mari?

— Oh! tout ce qu'il y a de mieux...

Un conte authentique et si bien de sa personne... peut-être plus jeune qu'elle... mais si joli garçon...

— Tu en parles comme si tu l'avais de par.

Madeline rougit une deuxième fois.

— Je l'ai vu, dit-elle.

— Ah! et tu ne m'en as pas parlé?

— On m'avait recommandé de me marier.

— Tu es donc sortie?

— Non, Hervé est venu ici.

— Ici?... Et tu l'appelles déjà Hervé?

— Bast?... demain, il sera mon frère?

— Demain?

— Oui, et demain soir, il s'installera ici.

— Madeline, tu es folle!... Et Philippe!

Il faut au moins son consentement. La maison est à lui seul, je pense.

— Mais Pauline va venir lui annoncer la nouvelle; et elle lui demandera de laisser son mari demeurer à l'hôtel pendant quelque temps.

Les yeux d'Arlette s'arrondissaient.

Que cachait tout cela?

Une peur atroce serrait son coeur.

Jamais, lui semblait-il, Philippe n'aurait couru semblable danger?

Comment y parer?

Elle n'avait aucun droit.

Pauline les avait tous.

Et devant ce qui menaçait le mari, l'orpheline se sentait impuissante enchaînée.

Pauline, en effet, était majeure.

Et Philippe n'avait pas assez repris conscience de soi-même pour s'opposer l'entrée chez lui du comte de Treize-Arbres, un inconnu pour tous, peut-être l'orpheline.

En effet, le blessé revenait inconsciemment à la vie, mais son intelligence ne renaissait que lentement.

On l'eût dite assoupie.

Il saisisait difficilement ce qu'on lui disait et il n'était capable d'aucun effort intellectuel; tout l'ennuyait, l'obligeait, le fatiguait.

Que faire? C'était peut-être le moment de fuir?

Arlette n'osa prendre aucune décision toute seule.

Quant à quitter Philippe pour aller trouver maître Partenay, elle ne l'osait davantage.

Pendant elle envoya Antoine chez avec un mot.

Il me semble, lui disait-elle, que les nements vont se précipiter. Vous z dû entendre parler du mariage mademoiselle de Juversac avec un

certain comte de Treize-Arbres. Sans rien savoir de ce monsieur, j'ai de lui une crainte abominable. Dans tous les cas, veuillez remettre à Antoine une partie de la somme que vous avez à moi. Vingt mille francs, en toute occurrence, me suffiront. Je veux être prête à fuir immédiatement, s'il le faut. Je vous écrirai où je serai.

Il n'y avait pas une demi-heure que le vieux serviteur était parti, lorsque Pauline arriva chez son frère.

En ces derniers temps, on la voyait peu.

Ce jour-là Arlette fut stupéfaite. La personne qui se présentait devant elle n'était plus l'ordinaire et violente Pauline qu'elle avait toujours connue.

Celle-ci était vêtue de noir, à cause de son deuil récent, mais d'un noir magnifique.

A ses doigts brillait déjà l'anneau d'or.

Elle était tout sucre et tout miel.

A son entrée dans la chambre, elle s'approcha d'Arlette; à son geste, on eût juré qu'elle voulait l'embrasser.

Un mouvement de l'orpheline la sauva de cette corvée.

Alors elle vint à Philippe assis dans un vaste fauteuil.

Il n'était plus que l'ombre de lui-même.

Sa maigreur faisait pitié.

Dans ses yeux encore éteints brillaient par moments de vives flammes inquiétantes.

Mais, le plus souvent, le malade était comme replié sur lui-même, n'écoutant pas ce qui se disait autour de lui, n'y répondant jamais, étranger, muet, préoccupé.

Pauline s'avança vers lui et voulut également l'embrasser.

Il la repoussa avec un geste obsédé.

— Laisse... dit-il.

Elle prit un air maternel.

— Mon bon Philippe, dit-elle, enfin tu vas mieux. Si tu savais comme j'en suis heureuse. Aujourd'hui ta santé m'a enfin permis de réaliser le dernier souhait de notre pauvre chère mère.

— Quel souhait? interrogea le marquis plutôt machinalement.

— Mais tu le sais bien. Maman elle-même t'en a assez parlé.

— Non.

— Je t'affirme que si.

— Alors, je l'ai oublié.

— Tu as été si malade!

— Allons, parle, que voulait maman?

— Mais mon mariage, donc...

— Ton mariage?... à toi!... Je n'en ai jamais entendu souffler le premier mot.

— Pauvre Philippe!...

— Assez de plaintes. Va au but. Avec qui veux-tu te marier?

— Mais c'est fait.

Le malade eut un soubresaut épouvantable.

— Tu es mariée, toi, Pauline? fit-il.

— Depuis ce matin, oui, à la mairie, et demain matin de très bonne heure, à cause de notre deuil, notre mariage religieux aura lieu dans la chapelle des Catéchismes.

— Je rêve... Avec qui?

— Mais tu le sais... Encore ces jours-ci, je t'en ai parlé. Mon mari est le comte de Treize-Arbres. Une famille des plus considérables, certainement l'égale de la nôtre.

Philippe se retourna du côté de sa garde-malade.

— Arlette, dit-il avec un accent triste à fendre l'âme, est-ce que je deviens fou?

— Non, non, affirma vivement la jeune fille. Mais comme le dit Pauline, tu as été si malade.

Il ne répondit pas.

Il ne se souvenait même pas de ce que lui avait raconté Jean de Beau-lieu, à propos du Treize-Arbres, quelques heures avant son duel.

Pauline continua :

DIX PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES 10 GAGNANTS DU PROBLEME No 839
10 JEUX DE CARTES

Solution du Problème No 840

Mlle Hélène Dufault, 2, rue Prévost, appt. 6, Québec, P.Q.; M. Jean Péloquin, 3872 est, rue Ste-Catherine, Montréal, P.Q.; Mlle Henriette Tessier, 109, rue Marquette, Québec, P.Q.; Mme C. Gignac, 556, rue Desery, Montréal, P.Q.; M. Pierre Bus-sières, 8188, rue Casgrain, Montréal, P.Q.; Mlle Simone Pépin, Case Postale 100, St-Pie, Co. Bagot, P.Q.; Mme Cyrille Trem-blay, 13, Ave Dréan, Chicoutimi, P.Q.; Mlle Etienne Lachance, Château Richer Stn., Co. Montmorency, P.Q.; Mme R. Grondin, 605 — 16ème rue, Almaville en Haut, P.Q.; Mme C. Lafond, Case Postale 239, Ste-Marie, Beauce, P.Q.

C	R	U	R	E	M	P	A	R	T	P	O	E
O	I	S	E	B	I	E	R	E	V	E	N	T
L	E	E	M	A	R	N	E	F	O	R	C	E
I	N	B	E	T	E	S	D	O	U	T	E	
N	S	A	S	S	U	I	S	E	T	E	G	
G	U	A	M	R	O	U	F	E	R	E		
E	L	A	V	E	S	N	I	E	L	D	E	O
B	A	V	O	L	E	T	F	L	O	R	E	A
A	N	E	E	C	O	T	E	R	A	F	L	E
T	E	F	S	U	R	E	S	O	I	E		
S	G	A	P	A	R	A	P	E	U	S	C	
B	O	R	A	X	B	A	N	A	L	C	O	
G	R	U	A	U	B	A	T	T	U	G	U	
L	A	R	D	F	A	N	E	R	E	R	I	N
U	N	E	B	A	I	S	S	E	R	E	R	G

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 841

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1															
2															
3															
4															
5															
6															
7															
8															
9															
10															
11															
12															
13															
14															
15															

Nom

Adresse

Ville ou Village Province

Adressez : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975-985, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

HORIZONTALEMENT

- Fils d'Aaron. — Partie d'une saline où l'on fait le sel — Catalogue.
- Argile. — Petit port de l'Hindoustan. — Auteur des *Nymphéas*.
- Préposition qui indique l'espèce. — Roi de Bulgarie en 1918. — Encre composée.
- Assistance. — Puissance.
- Pavillon de grosse toile. — Chemin. — Nom du Bouddha en Chine.
- Femme bavarde. — Réduit dans la cale d'un navire. — Condiment.
- Aviateur célèbre. — Trois fois. — Interstice de la peau.
- Roue à gorge. — Espèce de poche. — Qui sont à toi. — Pièce pour soutenir les tonneaux.
- Pièce de l'ourdissoir. — Progression dans l'air. — Conjonction.
- Agent politique de Louis XV. — Mélangé. — Patriarche.
- Année. — Panneau de verre. — Mûri par la chaleur d'août.
- Coup de fleuret. — Gaz incolore, inodore et sans saveur.
- Personne très cruelle. — Vente aux enchères. — Marque le dégoût.
- Chef des Hébreux après Moïse. — Grande pièce d'un appartement. — Métal gris.
- Prince troyen. — Usée jusqu'à la corde. — Petit amas d'eau.

VERTICALEMENT

- Dieux de la mythologie scandinave. — Cyprinidé des eaux douces. — Pronom.
- Brûle-bout. — Suivant l'opinion de. — Inflexion de la voix.
- Lui. — Pied de vigne. — Mot arabe signifiant source. — Vent du nord.
- Bénéfices. — Faveur publique.
- Incertitude. — Coiffure des anciens Perses.
- Lingot de forme allongée. — Lamelle de métal qui couvre un chéneau.
- Partisans. — Petit bâtiment à un mât. — A lui.
- Plate-forme flottante. — Gaz stomacal. — Vile populace. — Tête.
- Lac du Soudan. — Ce qui stimule. — Filet sous l'ove d'un chapiteau.
- Grosses pièces de bois. — Qui forme un axe.
- Qui manque d'ardeur. — Asphyxiée par l'immersion.
- Fil de fer barbelé. — Logement malpropre.
- Seizième partie d'une livre. — Embarrassé. — Saison. — Dans la gamme.
- Général américain. — Jour de fête. — Lieu de confusion.
- Conjonction copulative. — En Italie, bouillie de farine. — Irlande libre.

MES RECETTES

de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager, du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

CROQUETTES D'AGNEAU

- 2 tasses d'agneau cuit et haché
2 c. à tb. de graisse
3/4 de tasse de bouillon
1 c. à thé de sauce anglaise (Worcestershire)
chapelure et friture
3 c. à tb. de farine
1 oeuf battu

Faire une sauce très épaisse avec la graisse, la farine et le bouillon. Ajouter la sauce anglaise comme assaisonnement puis ajouter l'agneau cuit et haché. Bien mélanger le tout qui doit avoir l'apparence d'une pâte. Etendre dans une lèchefrite à l'épaisseur d'un demi-pouce et laisser refroidir. Couper en carrés, passer dans la chapelure fine puis dans un oeuf battu avec 1 c. à tb. de lait puis encore dans la chapelure. Faire frire dans la grande friture ou dans un poêlon et servir très chaud avec une sauce aux petits pois.

SAUCE AUX PETITS POIS

- 2 c. à tb. de graisse de friture
1 1/2 tasse de lait
4 c. à tb. de farine
1 boîte de petits pois
sel et poivre

Mettre dans une casserole la graisse, la farine et le lait. Délayer et faire cuire en brassant jusqu'à épaississement. Ajouter les petits pois et servir avec les croquettes.

GATEAU AU CHOCOLAT

- 1/2 tasse de shortening
2 tasses de farine
1/4 de c. à thé de sel
2 oeufs
2 c. à thé de crème de tartre
1 tasse de lait
1 tasse de sucre
1 c. à thé de soda
1/4 de tasse de cacao

Défaire la graisse en crème, ajouter graduellement le sucre puis les oeufs l'un après l'autre. Bien battre. Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec le soda, la crème de tartre, le sel et le cacao. Incorporer au premier mélange alternant avec le lait. Verser la pâte dans un moule à gâteau beurré et faire cuire au four de 350° F. 50 à 60 minutes. Au sortir du four, verser immédiatement sur le gâteau la glace suivante :

GLACE FUDGE

- 4 c. à tb. de cacao
1/2 tasse de lait
1 c. à thé de vanille
1 1/2 tasse de sucre
1/4 de c. à thé de crème de tartre
3 c. à tb. de beurre

Mettre le cacao, le sucre, la crème de tartre et le lait dans une casserole et placer sur feu doux jusqu'à ce que le sucre soit fondu. Laisser cuire jusqu'à 230° ou jusqu'à ce que la glace soit épaisse. Verser sur le gâteau et à l'aide d'une spatule, étendre en faisant des spirales. Ce gâteau reste dans le moule et se taille en carrés.

TARTE AU CHOCOLAT

- 2 tasses de lait
1 c. à thé de vanille
1/4 de tasse de sucre
3 oeufs
2 carrés de chocolat non sucré
2 c. à tb. de lait chaud
2 c. à tb. de sucre
1 pincée de sel

Couvrir de belle pâte une assiette à tarte de 8 pouces. D'autre part, faire chauffer le lait avec le sucre et y ajouter les oeufs légèrement battus. Aromatiser et verser dans la pâte. Faire cuire au four de 450° F. 10 minutes. Réduire la chaleur à 325° et prolonger la cuisson jusqu'à ce que la crème aux oeufs soit bien prise. Retirer du feu et verser immédiatement sur cette crème la préparation suivante : Faire fondre le chocolat avec le sucre et le lait. Battre jusqu'à consistance de sirop. Verser sur la tarte, laisser prendre et servir très froid.

RIZOTTO AU POULET

- 2 c. à tb. de graisse
1/2 tasse de riz bien lavé
1 tasse de pois verts
1 gros oignon
2 tasses de tomates
1 tasse de bouillon de poulet
1 tasse de poulet cuit
1 gousse d'ail

Faire chauffer la graisse et y faire revenir l'ail et l'oignon hachés finement. Ajouter le riz et laisser cuire 10 minutes puis les tomates et le bouillon de poulet. Laisser cuire 1/2 heure. Assaisonner de sel et poivre et y joindre le poulet haché finement. Le bouillon de poulet peut être obtenu en faisant bouillir une carcasse de poulet en ayant soin de retirer toute la viande qui y adhère. C'est une excellente manière d'utiliser la carcasse d'un poulet rôti au four.

RAREBIT AU MACARONI

- 2 c. à tb. de beurre
1 tasse de fromage râpé ou coupé en tranches minces
1/4 de tasse de lait
1/4 de c. à thé de moutarde en poudre
1 tasse de macaroni cuit et coupé en petits bouts
1 jaune d'oeuf battu
quelques grains de cayenne

Mettre dans un bain-marie le beurre et le fromage et brasser jusqu'à ce que le fromage soit fondu. Battre le jaune d'oeuf avec le lait et ajouter graduellement au fromage fondu. Assaisonner avec la moutarde, le sel et le poivre de cayenne ; quelques grains seulement car le poivre de cayenne est du poivre rouge, il faut en user modérément. Ajouter le macaroni et servir bouillant sur des tranches de pain grillé. Délicieux avec des tranches de tomates frites.

— La délicatesse du comte est telle que, te sachant malade, il n'a pas voulu se présenter à toi dans l'état de faiblesse où tu te trouves, sans être tout à fait mon mari devant Dieu et devant les hommes.

« Alors, demain après la messe si tu m'y autorises, je l'amènerai ici. Philippe commençait à s'ennerver.

Vaguement, il sentait quelque infamie dans ce que lui racontait sa soeur. Mais son cerveau fatigué ne pouvait pas coordonner ses idées et les approfondir.

— Fais ce que tu voudras, dit-il, et laisse-moi tranquille.

— Merci... Alors j'amènerai Hervé demain à l'hôtel et nous y resterons, si tu n'y vois pas d'inconvénients, jusqu'à ce que ta santé nous permette de partir en voyage.

Philippe s'impatientait de plus en plus.

La voix de Pauline lui portait horriblement sur les nerfs.

— Oui, oui, laisse-moi, dit-il, laisse-moi.

Un éclair de triomphe brilla dans les mauvais yeux de Pauline.

Au milieu du vestibule, elle rencontra l'Espagnole.

Celle-ci, avec le pli profond de sa bouche, accentué plus que jamais, paraissait la proie d'une vive anxiété.

— Eh bien ! dit-elle très bas.

— J'ai réussi, murmura Pauline. Demain Hervé sera le maître ici.

— Pas si vite, dit l'autre. Un peu plus de prudence. Autrement vous bâtirez sur le sable.

— Tais-toi, vilaine chouette. Tu me ferais peur en vérité, fit Pauline qui, dans ses moments de grande joie, maintenant tutoyait Rosita.

Madeleine était enthousiasmée de son futur beau-frère.

— Demain, dit-elle à Arlette, j'accompagnerai Pauline à l'église. Je me mettrai tout en blanc, en laine, c'est très discret. Il faut bien qu'elle ait quelqu'un de sa famille à ses côtés. Ne veux-tu pas y venir pour remplacer notre mère, dis, Lette chérie ?

Arlette considéra Madeleine avec stupeur.

— Alors, dit-elle, Jean chassé d'ici et accusé des calculs les plus odieux... les larmes de rage et d'humiliation que tu lui as vu verser, tu as oublié tout cela... Madeleine ?

La blonde fille de Juversac, ahurie, regarda Arlette. C'était vrai ce que lui disait son amie.

Jean, son adoration et son amour, n'était plus là... Et cela par le fait seul de Pauline.

Et naïve... stupide, folle, elle s'était laissée persuader par Mercédès, cette Espagnole intrigante et maudite qu'il n'y avait entre Pauline et le reste de sa famille que des malentendus.

— Vous ferez cesser tout cela, mademoiselle, avait dit Rosita. Ce sera un beau rôle.

Et Madeleine, charmée de se rendre utile, s'était déjà vue entre Arlette, Philippe et Pauline comme une petite médiatrice qui ferait beaucoup de bien.

— Je suis une sotte, dit-elle en se jetant dans les bras d'Arlette. Que dois-je faire ? Parle. Aveuglément, je t'obéirai.

« Veux-tu que je leur dise leur fait à Pauline et à l'autre ?

— Ce serait le pire. Tu exciterais la colère de ta soeur, et tu sais si elle en a de terribles !... Dans l'intérêt de Philippe, en attendant que la conscience et la volonté lui reviennent tout à fait, dans le mien aussi, maintenant que tu as promis, il faut aller jusqu'au bout.

— Et si elle me demande ce que, toi, tu m'as répondu ?

— C'est bien simple, tu lui diras que je ne peux, ni ne veux quitter Philippe.

— Mais moi, Lette, moi, tu veux que j'aille seule à ce mariage ?

— Voilà ce que c'est que de s'engager sans réfléchir ?

« Oui, il faut y aller.

— En blanc ?

— Evidemment, puisque, probablement, ils l'ont décidé ainsi.

La journée se passa sans incident. Pauline, dans le haut de la maison, fit préparer pour Hervé et pour elle une splendide chambre, à côté de celle où était morte madame de Juversac.

Antoine vint l'annoncer à l'orpheline. Des larmes montèrent à ses yeux.

Mais elle avait l'habitude de garder ses impressions pour elle. Surtout de les surmonter.

Il était probable qu'elle verrait bien d'autres profanations, si cet intrus venait s'installer à l'hôtel.

Ses craintes redoublèrent lorsque Antoine, qui lui annonçait cette nouvelle, lui remit en même temps la réponse de Me Partenay.

Dans une enveloppe où il y avait les vingt mille francs en billets de banque, se trouvaient également ces mots :

« Vous faites bien de tout prévoir. Agissez vite. L'individu est capable de tout. Toujours votre absolument dévoué, Partenay. »

Les transes mortelles d'Arlette augmentèrent.

Elle réfléchit cependant que Pauline devait être trop occupée de ses affaires matrimoniales pour tenter quoi que ce fût ce jour-là.

Le soir, l'interne vint s'installer à sa place habituelle et la nuit se passa sans aucun incident.

Le lendemain matin, à onze heures, un landau de cérémonie entra dans la cour.

L'orpheline qui regardait à travers le rideau relevé en vit descendre d'abord un jeune homme qu'elle supposa être Hervé de Treize-Arbres, car elle ne le connaissait pas, puis Pauline, resplendissante de joie et d'orgueil, habillée de velours gris pâle brodé d'argent.

Le rapin était vêtu de noir avec un crêpe au chapeau.

Ce détail serra encore plus que tout le reste, le coeur d'Arlette.

Cet individu, sur le compte duquel maître Partenay émettait une si triste opinion, portait le deuil de la marquise, la bienfaitrice d'Arlette.

Il lui sembla que c'était une profanation.

Après la voiture de Pauline, deux autres entrèrent à la suite.

C'étaient les témoins du marié et de la mariée, qui venaient à l'hôtel de Baudreuil y faire le déjeuner d'usage.

Arlette, accaparée par Philippe, ne s'occupait plus de la maison.

Les ordres avaient donc été donnés à son insu.

Toute la livrée était sur pied, en grande cérémonie.

Les richesses de l'hôtel, la vaisselle plate, les cristaux, les magnificences auxquelles tenait la vieille comtesse jadis, allaient voir le jour pour faire honneur aux rapins et aux rastaquouères qui escortaient les nouveaux mariés.

Madeleine arriva presque aussitôt dans la chambre du malade.

Elle était écoeurée, avec une impression plus intime, plus pénible, qu'Arlette ne remarqua pas tout d'abord.

— C'est abominable, dit la blonde fille des Juversac, Pauline a invité tous ces étrangers à déjeuner. Une fois quand Philippe est toujours si mal !

Les yeux de l'étrangère eurent une courte flamme.

Mais elle se contint.

Que dire, en effet, que faire lorsque que Philippe n'était capable de prendre aucune décision, de ne faire en rien acte de maître ?

— Tu ne déjeunes pas avec eux ? demanda l'infirmière du marquis.

— Oh ! non. Tout cela me fait horreur ! Ils m'ont bernée, ces gens-là.

« Depuis hier je ne pense qu'à Jean. Il me semble le voir sans cesse devant moi. Je l'entends me dire :

« — Imprudente ! qu'as-tu fait ?... Pourquoi n'as-tu pas consulté, écouté Arlette ?... »

— Ne te trouble pas, répondit l'orpheline. Mais désormais, prends garde.

« Que cela te serve de leçon !

Vers le soir seulement, Pauline fit demander à son frère la permission de lui conduire son mari.

— Non, non, qu'on me laisse en paix... déclara catégoriquement Philippe. Je suis fatigué, je veux dormir.

Il fallut se contenter de cette réponse.

— Je ne te quitte pas, dit Madeleine. Je mangerais de l'autre côté avec toi, sur ta petite table.

« Je ne veux pas voir ce comte de Treize-Arbres. Il me fait horreur !

— Tu as donc changé ? demanda l'infirmière. Tu le trouvais si bien, hier ?

— Hier ?... oui, peut-être, mais plus aujourd'hui !

— Ah !... Que s'est-il donc passé ?

— Il me regarde avec des yeux effrontés, reprit Madeleine tout embarrassée.

— Ah !... il est maintenant le mari de ta soeur, chérie... Cependant, prends garde ; la réserve, la prudence ne sont jamais de trop.

Madeleine parut encore plus ennuyée.

Elle finit par murmurer :

— Si tu savais ce qu'il m'a dit :

— Voyons.

— Ce n'est peut-être pas grand-chose, mais ça m'a tant froissée !

— Va, je t'écoute.

— A la sacristie, pendant que l'on signait l'acte de mariage, il m'a pris des doigts l'éventail dont je m'étais munie pour avoir une contenance, car il ne faisait pas chaud. C'est ce petit bouquet de muguet des bois, tout blanc, que tu m'as dessiné sur du crêpe blanc, tu sais bien ?

— Oui, oui, va toujours...

— Sans même me demander une autorisation quelconque, il l'a serré dans la poche de son pardessus et m'a regardée avec des yeux... oh !... des yeux !... Puis il m'a dit :

— Je le conserve en souvenir du jour où j'ai le droit de vous aimer...

« Vous êtes si belle !... Ah ! pourquoi, pourquoi n'êtes-vous pas à la place de votre soeur ?

— Tiens... tiens... il est très inconvenant le monsieur.

— Oh ! oui, et comme je lui réclamais mon éventail, il m'a répondu :

— Je ne m'en séparerai de ma vie. Ty tiens comme à l'objet le plus précieux que j'aie jamais possédé.

— C'est un homme mal élevé, répondit simplement Arlette.

Le soir, comme la nouvelle comtesse le Treize-Arbres était enfermée avec son mari, que l'on n'avait, du reste, pas encore aperçu dans la maison, en dehors du déjeuner, on vint annoncer à Arlette que l'interne de garde cette nuit-là avait fait prévenir que, sérieusement indisposé, il ne pouvait remplir son service auprès du marquis de Juversac.

— Mademoiselle veut-elle que j'aille demander un autre à M. le docteur Millot ? proposa Mathieu, qui avait apporté le mot de l'étudiant en médecine.

— Ce n'est pas la peine, répondit l'orpheline. Il y a plusieurs nuits que je dors ou à peu près, ce soir je peux aller.

— Non, dit Madeleine, tu es toute pâle, tu t'étendras sur le divan, c'est moi qui resterai auprès de mon cher Philippe.

Arlette n'y voulait pas consentir, mais Madeleine ayant dit :

— Si tu me refuses, c'est que tu m'en veux toujours. Tu ne m'as pas pardonnée...

Arlette céda.

Elles causèrent longtemps ensemble, loin du lit, afin de ne pas fatiguer le malade ; et comme onze heures étaient arrivées, Arlette se coucha sur le canapé, et Madeleine s'assit dans le grand fauteuil, d'où elle voyait le pâle visage de Philippe.

Longtemps elle pensa à Jean. Il ne lui avait pas encore écrit et cependant, parti le soir même pour le Havre, il devait être arrivé à New-York.

Mais Jean, alors, était blessé, plein de rancunes et de colères.

Il fallait plus longtemps que cela à l'ingénieur pour se calmer et oublier ses griefs.

Arlette, sur son divan, avait fini par s'endormir profondément.

Plusieurs fois, Madeleine, qui était une excellente garde, elle aussi, s'était levée et était allée sur la pointe des pieds regarder Philippe.

Le repos du malade était complet.

Subitement, il lui parut que l'atmosphère était plus froide.

Dans la grande cheminée monumentale, les braises rougissaient toujours dans l'âtre.

Mais le calorifère sans doute s'était éteint.

Madeleine ne voulut pas avertir les valets de chambre de garde, afin de ne

pas troubler le sommeil de Philippe, et elle s'enveloppa dans un épais châle, un plaid écossais moelleux et doux.

Bientôt la chaleur la pénétra tout entière.

Sous cette sensation agréable, peu à peu, les yeux de Madeleine se fermèrent, et un profond sommeil, le sommeil de son âge, ferma ses paupières.

Arlette continuait à reposer sur son divan sans mouvement.

Malgré sa volonté, la fatigue surhumaine qui était la sienne l'avait vaincue.

Cependant, tout à coup, au milieu de son sommeil, il lui sembla que quelque chose d'anormal se passait dans la pièce.

Elle voulut ouvrir les yeux.

Elle n'en fut pas capable.

Une invincible mollesse la brisait.

Mais elle perçut comme un cri.

Peut-être était-ce un cauchemar !

N'importe ! Avec l'énergie qui était en elle, l'orpheline secoua l'engourdissement terrible qui annihilait ses forces, et d'un bond elle fut par terre.

Un spectacle terrifiant frappa aussitôt ses regards.

Madeleine, blanche comme une morte, était étendue au fond de son fauteuil sans un mouvement.

Philippe en longue robe de flanelle blanche, semblable à un spectre, riait convulsivement, penché sur quelqu'un ou sur quelque chose qui gisait par terre.

Et aussitôt son pâle visage, dans le-

quel ses yeux étincelaient comme deux torches, s'illumina.

— Sybille ! murmura-t-il en extase à la vue d'Arlette.

Le cœur de l'orpheline se serra abominablement.

Non pas à cause de sa douleur renouvelée à ce nom, mais par ce qu'elle entrevoyait.

Elle fit un pas.

Par terre, sous son pied, aplatie, Philippe tenait l'Espagnole.

L'avait-il tuée ?

Que s'était-il donc passé ?

Arlette parla.

Philippe, dit-elle, la voix tendre... mon Philippe !

Il répéta :

— O Sybille...

— Il se rapprocha d'elle.

Aussitôt Rosita, dégagée, se releva.

Philippe maintenant tremblait de tous ses membres.

Madeleine revenait à elle ouvrait les yeux.

— Soigne Philippe !... murmura Arlette en le lui désignant...

Et s'adressant à l'Espagnole :

— Que faites-vous ici ? lui demanda-t-elle impérieusement.

« Vous savez bien que l'on vous a défendu d'y entrer.

Rosita répondit aussitôt de sa voix mielleuse :

— Vous pouvez vous vanter d'avoir de la chance... Si je ne vous avais pas désobéi... Madeleine serait morte... Il m'avait semblé entendre appeler... N'écoutez que mon dévouement, j'ai couru... C'était votre soeur que le marquis étranglait... Elle avait perdu connaissance. Ma présence a heureusement fait diversion... Quand il m'a vue, il l'a lâchée pour sauter sur moi !...

Arlette ne répondit pas.

Elle n'en avait plus, du reste, ni le temps ni la volonté.

Les éclats de rire de Philippe augmentaient et devenaient déchirants.

— Vite, appelle Antoine, ordonna l'infirmière à mademoiselle de Juversac.

Et s'approchant du malade, elle essaya de le calmer, lui parlant, tenant ses mains, lui prodiguant toutes sortes de paroles de tendresse et de douceur.

— Philippe, tais-toi... je t'en conjure... Tais-toi... recouche-toi... veux-tu ?

Et lui, irrité, furieux, avec une colère et une exaltation qui montaient, criait :

— Sybille ! tu ne m'aimes pas... Tu ne m'aimes plus !... on veut nous séparer encore !... je le sais... je l'ai vu... et elle, là... Madeleine... on l'étranglait tout à l'heure... j'ai vu... ah ! ah ! ah !...

Et la crise prenait d'intraçables proportions... ses yeux si doux toujours de Philippe s'injectaient de sang, devenaient durs, cruels, terribles...

Antoine arriva.

— Ah ! mon Dieu !... fit-il dès le seuil.

Rosita prudemment s'était éclipse.

Antoine s'approcha.

— Monsieur le marquis, voulut-il dire. Il faut vous coucher !

Le malade ne parut pas l'entendre et le regardant d'un air menaçant.

— Où est ton fusil, dit-il... Tuer ! tuer !... il faut tuer !... Autrement Sybille, on t'emporterait encore.

Il était assis maintenant à la place de Madeleine.

De ses yeux extraordinaires, il regardait autour de lui.

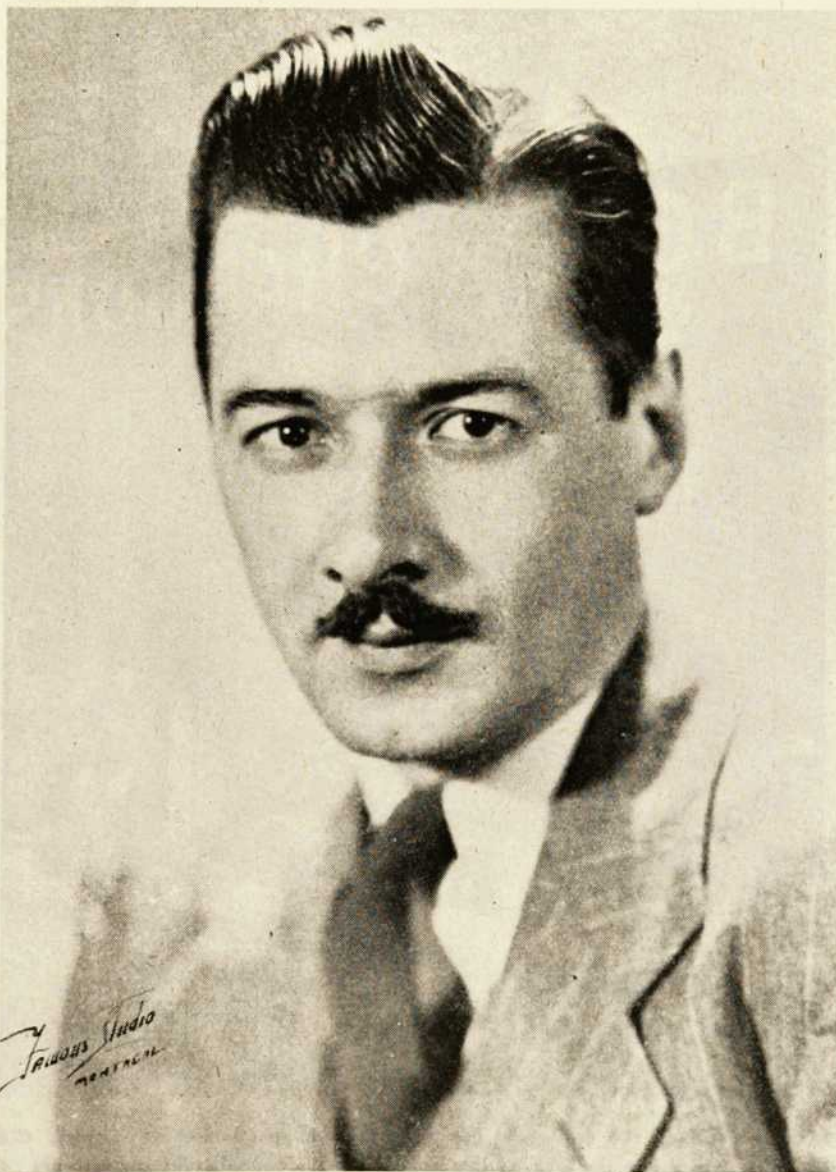
On eût dit qu'en effet, il cherchait une arme.

Ses cheveux se dressaient sur son front.

Arlette s'agenouilla devant lui.

[Lire la suite au prochain numéro]

QUI EST-IL, QUI EST-ELLE ?



MARCEL BAULU, scripteur, réalisateur, annonceur, maître de cérémonies et metteur en ondes que l'on entend très souvent à la radio. Son bureau, le "Laboratoire de Rédaction" est l'un des bureaux radiophoniques les plus achalandés de la ville.

Photo Famous Studio.

LA PROMENADE EST UN ART

[Suite de la page 6]

mais le reste est d'excellente qualité et demande à être mangé au bord de la rivière où l'on aura des pierres pour briser les coques."

Ainsi guidé, le touriste retrouverait le goût de la promenade dont l'auto et l'avion le détournent au profit des plaisirs de la vitesse, qui, il faut bien en convenir, ont, eux aussi, leurs enivrantes délices. On se promènerait pour l'agrément de deviser entre amis dans un décor sans cesse renouvelé. On irait à pas de flânerie à travers les bois où l'on caresserait la mousse qui vêt la base des chênes, à travers les prés où l'on ouvrirait les narines au frais parfum de la menthe foulée. On poserait les lèvres sur la lisse écorce des hêtres comme on voit faire aux dévots de la Grèce antique quand ils abordent les colonnes des Propylées d'Athènes.

L'homme, à force d'être guidé dans ses déplacements par des poteaux indicateurs, des plaques de carrefours et des bornes routières, perd le sens de la découverte; il perd également l'acuité du plus subtil de ses instincts, celui de la quête et de la chasse, celui qui le menait sur la piste d'une proie animale, celui qui le guidait vers les gisements de métaux utiles ou précieux, celui qui le conduisit à explorer le globe, à découvrir les régions inconnues, à atteindre les pôles, à s'aventurer dans la stratosphère, celui enfin qui le poussait vers tout ce qui lui était mystérieux et secret dans le monde où la vie l'avait jeté.

On aimerait que le retour à la pratique de la promenade fit connaître à l'homme les intimes beautés de la nature qui fait le décor de son existence. Qu'y a-t-il de plus enrichissant pour l'esprit qu'une de ces flâneries en forêt telles que les pratiquait Jean-Jacques Rousseau dans les bois d'Ermenonville? En quel lieu de la terre trouve-t-on pareil apaisement pour le recueillement et la méditation? Quand les cités retentissent du bruit de la dispute des hommes et de l'activité de l'industrie et du négoce, c'est un délice incomparable d'aller se réfugier dans l'amitié de la bruyère et la confiance des champignons. Là, point de désaccord entre l'homme et le monde extérieur, point de querelles d'opinion avec les fourmis qui se plaisent à vivre en fourmilières, avec les écureuils qui mènent l'existence de leur gré sans s'occuper des autres; là, chacun se donne à sa besogne, honnêtement, selon les lois de l'espèce, hors de tout désir de forcer le destin, hors de toute intention de faire sauter la terre par le moyen de la fission du noyau atomique. On devrait obliger les hommes qui sont au pouvoir et ceux qui dirigent les affaires du monde à passer deux jours de la semaine dans la profondeur des forêts, non pas dans une solitude absolue, mais dans la compagnie des animaux et des végétaux qui maintiennent ce que l'on peut appeler le point de vue de la nature. Les seuls entretiens qui leur seraient permis, c'est avec de vieux chênes et de jeunes fougères qu'ils les auraient; c'est aussi avec de rusés renards, avec de patientes taupes, avec de légères fauvettes. Ils y trouveraient les meilleures leçons d'économie politique et de morale sociale. Et ils rendraient l'humanité heureuse en la replaçant dans les voies de son évolution naturelle, en la ramenant à l'honnêteté première.

On aimerait aussi qu'au lieu de courir directement, porté par sa voiture, vers les sites fameux et les belles demeures champêtres, le voyageur s'attardât sur les chemins qui y conduisent, qu'il appliquât à son chemine-

ment la formule latine *ad augusta per angusta*. Il faut mériter les dons gratuits de la beauté: c'est tout un art de découvrir la cathédrale de Chartres en allant par les blés et les luzernes de la Beauce comme c'en est un d'atteindre le temple de Cérès à Ségeste en traversant les champs de trèfle incarnat du printemps sicilien. Que de sentiers étroits, courant entre deux talus fleuris d'asphodèles aboutissent à une ancienne demeure des dieux! Que de voies à peine frayées à travers des jungles d'églantiers, de clématites et de chèvrefeuilles débouchent soudain au seuil d'un château de rêve où sommeille la Belle au bois dormant.

On ne se laisserait pas de recommander au voyageur qui parcourt la France de ne point se presser, de goûter les instants de sa course comme on goûte un de ces plats cuisinés où le mets principal tire le meilleur de sa saveur de modestes accessoires tels que le thym, le laurier, l'estragon, la cannelle et la noix de muscade. Un château du val

de Loire se goûte dans son bâtiment comme il se goûte dans le site qui lui fait cadre. Avant d'y atteindre, il est bon de s'attarder à ses environs immédiats.

Que ceux qui parcourent la Touraine d'automne, pour ne citer que cette province de France, ne se hâtent pas, qu'ils aillent à pas de rêverie. Les tours et les donjons développent leurs élégances de pierre par-delà de dormantes rivières où flottent les feuilles d'or des peupliers touchés par la saison; les balustres des terrasses dessinent leurs classiques broderies aux pentes des cotéaux où les vignes dépouillées de leurs grappes achèvent leur carrière dans les derniers éclats de leurs pampres jaunes, rouges, mauves... Que ceux qui voyagent en ces lieux de beauté ne négligent point de flâner au long de la dormante rivière ou parmi les échals de la vigne qui s'endort.

C'est s'enchanter deux fois que d'aller à l'enchantement par les chemins d'un patient désir.

MAURICE BEDEL



Nous sommes ici, rue du Pot de Fer, à Paris, dans le quartier des Ecoles. C'est un coin pittoresque de la Ville Lumière où l'on y coudoie des professeurs, des étudiants, des artisans et des boutiquiers. Notre écrivain Marcel Dugas qui mourait, l'an dernier, s'y plaisait beaucoup, lui qui l'habita pendant de si nombreuses années alors qu'il était attaché aux Archives Nationales du Canada à Paris.

Photos S.I.F., Ottawa.

Le Canada aux Nations Unies

[Suite de la page 5]

Devant les nombreuses controverses qui assaillent les Nations Unies, le gouvernement désire assumer l'entière responsabilité des mesures politiques appuyées ou soumises par la délégation. Au nombre des conseillers parlementaires figurent des représentants des partis politiques officiels à la Chambre des communes, et un sénateur conservateur-progressif.

Les quarante employés de bureau travaillent du matin au soir dans des chambres d'hôtel transformées en "bureaux" pour la circonstance. Éclairés par des lampes de chambre à coucher, ils copient des liasses de documents et de rapports, font les comptes, dépouillent le courrier et préparent les comptes rendus destinés à la presse. Ils s'intéressent peu aux célèbres cabarets du Broadway, peut-être parce qu'ils manquent de temps ou d'argent pour se payer un tel luxe. Dans leurs heures de loisir, ils font ordinairement le tour de la ville ou assistent aux séances de l'Assemblée générale à Flushing Meadow. Tous se lèvent à 7 h. 30, le matin, pour avoir le temps de déjeuner. Chaque jour, les délégués tiennent une séance stratégique et une conférence de presse avant de se rendre aux séances plénières de l'Assemblée générale à Flushing Meadow ou à celles des divers comités et commissions à Lake Success.

En tout temps, les Canadiens s'en tiennent au thème du discours d'inauguration que prononça l'an dernier M. Saint-Laurent, au cours duquel ce dernier conjura les états membres de trouver un terrain commun d'entente et de convertir leurs discours en des actes. Ils ont accepté la présidence du Comité chargé des questions de procédure et de l'organisation de l'Assemblée générale, et pour montrer qu'ils sont prêts à passer aux actes, un siège au Conseil de sécurité — poste plein de responsabilités dans le domaine des affaires internationales.

Au milieu de discours nombreux et interminables, les chefs de la délégation, qui jouèrent un premier rôle dans la participation de guerre du Canada, travaillent néanmoins avec vigueur et détermination à la conquête de l'entente internationale et de la paix universelle.

Dans le Monde Sportif

[Suite de la page 10]

Il existe une multitude de mouvements. Nous supposons que vous vous levez au dernier moment et n'avez que cinq minutes à consacrer à votre entraînement quotidien, à votre cure de santé de chaque jour. Il vous faut trois ou quatre exercices qui feront travailler en même temps tous vos muscles. Voici: Etendu sur le dos, les bras dans le prolongement du corps, les pieds contre le bassin, les genoux joints, amenez les bras en avant jusqu'à deux ou trois pouces du sol, en élevant les épaules ce qui constituera un travail très énergique, localisant l'effort au droit de l'abdomen.

Pour assouplir la colonne vertébrale, partez de la position assise, bras étendus en avant, la tête droite et touchez la pointe des pieds avec vos doigts. Enfin, revenant à la position couchée, terminez le travail des abdominaux en vous mettant en équilibre sur le bassin et en soulevant en même temps les jambes bien tendues et le tronc, les bras étant dans le prolongement du corps, les mains à plat à deux ou trois pouces du sol.

DOIT-ON RANIMER L'INDUSTRIE ...

[Suite de la page 4]

que l'esprit nazi n'est pas mort. Le général Clay témoigne très certainement d'un sens aigu des réalités pratiques en demandant que les usines allemandes fonctionnent dans la seule mesure où elles pourraient collaborer au relèvement économique de l'Europe, mais les représentants de la France voient le problème d'un autre oeil en ne cachant pas qu'ils s'inquiètent vivement à cette pensée que, d'ici quelques années, ces mêmes usines pourraient fort bien fabriquer des armements.

Par ailleurs, il est à noter que les Russes ont procédé, dès le début de l'occupation, au démantèlement des usines allemandes situées dans leur zone. Il est vrai que cette attitude avait été prévue dans les ententes antérieures, mais on ne pense pas moins en

France que, ce faisant, les Russes écartent un danger futur en tout point identique à celui que craint l'opinion française.

Le problème, très certainement, est des plus épineux. Et le général Clay, comme bien on pense, se trouve dans une position des plus délicates. Sa théorie est juste, mais à condition que l'avenir soit tel qu'il le prévoit en ce moment. D'autre part, s'il est vrai que l'histoire n'est qu'un éternel recommencement — et il y a d'assez grandes chances que ce soit vrai — les Français sont justifiables de critiquer amèrement cette théorie du représentant américain en Allemagne. Quoi qu'il en soit, l'avenir seul peut parler, et quand cela se fait, il faut prendre sa décision telle qu'elle vient.

L'INDUSTRIE DE L'AUTO EN SUÈDE

[Suite de la page 7]

mélée d'huile lubrifiante. La vitesse maximum prévue dépasse un peu 65 milles à l'heure et, ce qui est important, l'accélération est très bonne, grâce au poids relativement faible de la voiture.

Deux spécimens d'essai ont été construits jusqu'ici et les préparatifs sont en cours pour une production sur une grande échelle que l'on compte entreprendre au début de l'année 1949. Des machines spéciales ont été livrées par les Etats-Unis. La fabrication de la nouvelle auto aura lieu principalement dans les usines de SAAB, à Trelleborg, près de Gothembourg, dans la Suède de l'Ouest, qui peuvent être aisément adaptées à cette nouvelle sorte de pro-

duction, la fabrication des automobiles ayant beaucoup de traits communs avec celle des avions. Le prix de la voiture n'a pas encore été publié, mais les experts supposent qu'il sera d'environ 4,800 à 5,000 couronnes (\$1,330-\$1,380).

La Société SAAB qui, durant la guerre, a consacré son entière capacité de production à pourvoir d'avions l'armée de l'air suédoise, produit, depuis, deux types d'avions civils, le triplace de sport "Saab-Safir" et l'avion de transport de grandeur moyenne "Saab-Scandia", qui tous deux ont rencontré plein succès. Tout semble indiquer que la nouvelle auto ne réussira pas moins bien.

LE TISSAGE AU CANADA

Bien avant la Confédération, Québec a été le berceau de la filature du coton, du tissage et de l'impression des cotonnades au Canada. De même l'Ontario donna naissance à l'industrie canadienne des lainages et tricots. Et, de nos jours, les textiles "primaires" comptent 630 usines dans 193 localités du pays. Ces fabriques emploient 83,000 hommes et femmes. Beaucoup sont situées dans l'Ouest et les provinces maritimes. On peut dire aujourd'hui que l'industrie textile procure du travail et des salaires partout dans le pays.

Les villes de moins de 5,000 habitants enferment le tiers des fabriques de textiles primaires, et celles de moins de 1,000, plus de la moitié. Dans bien des cas, le "moulin" textile est l'industrie la plus importante et constitue la principale source d'emploi stable.

MISSIONNAIRES A NANKIN

En juin 1946, une équipe d'Auxiliaires Laïques des Missions est arrivée à Nankin, venant se mettre au service de l'Exc. Mgr Yu-Pin. Cette jeune société missionnaire fondée en Belgique en 1937 sur l'initiative du Père Lebbe, comme mission d'aider à l'épanouissement de l'Eglise par le service de l'épiscopat autochtone. Les Auxiliaires des missions veulent, par l'établissement de contacts religieux, intellectuels, sociaux, médicaux, etc., travailler à la création ou au maintien d'une élite féminine catholique en pays mission. Leur formule: laïcisme missionnaire répondant aux nécessités de la Chine moderne. Leur vie: communauté des efforts sous les ordres d'un chef d'équipe, dans la charité et la joie. Leur but: témoignage chrétien intégral et le don de soi à Dieu et aux autres,

exprimé dans une adaptation la plus complète possible au pays dans lequel elles vont vivre. Toutes les Auxiliaires laïques: femmes médecins, universitaires, assistantes sociales doivent être diplômées.

FAITES IMMUNISER VOS ENFANTS

En 20 ans, le taux de mortalité de la diphtérie a passé de 900 à seulement 270 par année au Canada, et, selon le rapport des statisticiens sanitaires, la baisse continue.

On attribue ces gains en santé et d'autres aux campagnes d'immunisation des enfants contre la maladie. La science protège contre la diphtérie, la coqueluche et la fièvre scarlatine. Les parents, déclarent les autorités, ont le devoir de faire immuniser leurs enfants dès la plus tendre enfance.

PRENEZ SOIN DE VOS CHAUSSURES

Les chaussures sont précieuses, même dans notre pays, tandis que dans certaines contrées de l'Europe elles sont introuvables ou d'un prix inabordable. On aurait tort de penser que les chaussures s'abîment uniquement quand on les porte. Elles peuvent être endommagées sans sortir de votre garde-robe. La poussière ne leur fait pas de bien, surtout si elles sont en suède. Il arrive qu'une jeune personne, toujours pressée et toujours en retard, lance ses souliers dans n'importe quelle direction, au lieu de les ranger par paire. Les sacs à chaussures, les embaucheurs, les tablettes avec casiers où on le serre sont autant de moyens de conserver les chaussures en bon état. Notons, en passant, que les embaucheurs ne sont nécessaires que pour les souliers à talons hauts et que les souliers genre sport peuvent fort bien s'en passer.

POUR LIRE EN TRAM

Nouvelles de chez nous et d'ailleurs

QU'EST-CE QUE LE DIABÈTE ?

Le diabète est une maladie dans laquelle l'organisme n'est pas en mesure d'employer ou d'emmagasiner tout le sucre que contiennent les aliments absorbés. Les substances alimentaires qui, après leur absorption, fournissent le plus de sucre, sont les hydrates de carbone. Parmi les aliments riches en hydrates de carbone, il faut citer les féculents, tels que le pain, les céréales, le macaroni, les nouilles, les pommes de terre et le riz, ainsi que les aliments sucrés, tels que le sucre, la mélasse, le miel et les bonbons. L'organisme brûle le sucre pour produire de la chaleur et de l'énergie. Si la quantité de sucre est plus grande qu'il n'est nécessaire pour les besoins immédiats de l'organisme, l'excédent est emmagasiné dans certains tissus, pour être employé ultérieurement. Tout sucre qui n'est pas utilisé immédiatement, ou qui n'est pas emmagasiné, se transforme en graisse.

Dès que les tissus ne sont plus en mesure d'utiliser ou d'emmagasiner le sucre, les signes et symptômes du diabète font leur apparition. Le sucre s'accumule dans le sang, et ceci engendre la soif. L'absorption de grandes quantités d'eau pour éteindre cette soif provoque une surabondance d'urine. Cette urine est chargée d'un excédent de sucre, car c'est de cette façon que l'organisme se débarrasse du sucre dont il ne peut pas se servir. Cette incapacité d'utiliser le sucre est un signe que l'organisme se trouve privé de cette source d'énergie. Il en résulte une sensation de faim constante, et une perte de forces et de poids.

L'incontinence d'urine chez les enfants, est parfois un signe de diabète. Chez les adultes, les signes prémonitoires de la maladie peuvent se traduire par l'apparition de clous et de furoncles. Chez les vieillards, le diabète se complique fréquemment de gangrène, ce qui permet parfois de dépister la maladie.

Dans les cas bénins, d'origine récente, les symptômes caractéristiques peuvent faire défaut: mais on peut presque toujours déterminer la présence du diabète au moyen de l'analyse d'urine. S'il se confirme que l'urine contient du sucre, le docteur examinera un échantillon du sang, afin de se rendre compte si la teneur en sucre a augmenté. Cet examen permet de déterminer si la présence du sucre dans l'urine est bien due au diabète. En faisant une analyse d'urine à l'occasion de chaque examen médical périodique, on pourra dépister le diabète dès sa phase de début, c'est-à-dire au moment où il est le plus facile de s'en rendre maître.

COUP D'OEIL SUR EDMIBOURG

C'est ordinairement Castle - Rock, berceau de l'histoire mouvementée d'Edimbourg, qui attire tout d'abord le touriste. Soit dit en passant, il faut encore, pour entrer dans l'enceinte de ce château séculaire, franchir le fossé sur un pont-levis.

On peut voir, sur Castle-Rock, l'un des monuments les plus célèbres du monde entier; il s'agit du Monument écossais du Souvenir, qui a attiré vers la Grande-Bretagne, au cours des ans, des milliers d'Écossais de toutes les parties du Commonwealth britannique. Dédié aux morts de la première Grande Guerre, de monument est l'un des plus beaux exemples de l'habileté et du talent écossais. Imaginez une symphonie de chasses régimentaires en bronze, de bas-reliefs, de pierre sculptée et de vitraux qui lancent des reflets bleu et or.

Du château, le visiteur contemple le golfe du Forth. Le pont, suspendu au-dessus des eaux grisâtres, est l'un des plus beaux chefs-d'oeuvre du génie moderne. Juste au pied du rocher, on voit toute une série d'artères reliant le château au vieux palais d'Holyrood. Ces rues portent le beau nom romantique de "Mille royal", — un mille pétri de l'histoire de la vieille Ecosse. C'est en effet dans ce voisinage qu'a vécu John Knox, le célèbre réformateur. Ici, parmi les grands édifices où festoyait jadis la haute noblesse écossaise, s'élève encore Huntley House, l'une des plus anciennes de toutes ces pittoresques maisons d'Edimbourg. Transformée en musée historique, elle renferme maintenant les vestiges d'un passé riche et intéressant.

C'est là que s'élève aussi la cathédrale St-Giles, qui fut jadis un véritable foyer d'agitation. Un jour, il y a environ 500 ans, une vendeuse des halles — qu'on appelait "kail-wives" (femmes aux choux) — du nom de Jenny Geddes, provoqua une rixe en lançant son tabouret au Doyen.

Mais de tous ces monuments, le plus romantique est incontestablement le palais gris et sombre d'Holyrood. Peu de gens savent que, chaque année, le monarque régnant de Grande-Bretagne y élit domicile durant quelques jours. Son histoire est liée à celle de l'infortunée Marie, reine d'Ecosse, dont on voit encore la chambre à coucher avec son vieux lit recouvert d'un drap cramoisi agrémenté de houppes en soie verte. Il y a aussi cette petite pièce où Rizzio, son secrétaire, fut assassiné à ses pieds. Une plaque de bronze fixée au mur donne tous ces détails.

Mais rue Princes, le touriste découvre un tout autre monde — c'est l'Edimbourg moderne avec ses beaux magasins, ses hôtels magnifiques et ses restaurants renommés. Et quiconque aime la littérature n'a qu'à gravir l'escalier Waverley pour aller contempler le monument Scott, élevé à la mémoire du célèbre romancier écossais. Mais tenez bien votre chapeau durant cette ascension, car on prétend que, dans toute la Grande-Bretagne, nul autre coin n'est plus battu du vent.

E. R.

UNE EXPEDITION CINEMATOGRAPHIQUE

Le Prince Wilhelm de Suède, second fils du roi et écrivain réputé et producteur de films, entreprendra prochainement une expédition en Argentine où il tournera un film documentaire sur la vie journalière de la petite colonie d'immigrants suédois qui vit à Misiones, dans la partie Nord-Est du pays. Cette colonie comprend actuellement un millier de personnes et elle a été fondée par une centaine d'agriculteurs suédois qui, dans les dernières années du XIXe siècle, ont immigré au Sud du Brésil et de là se sont rendus dans le district de Misiones, en Argentine. Beaucoup de ces immigrants sont encore en vie et ont conservé remarquablement bien la langue et les coutumes suédoises.

Le fils du Prince Wilhelm, Lennart Bernadotte, qui lui aussi est un cinéaste bien connu, se rendra de même en Amérique du Sud afin d'y tourner un film en couleurs intitulé "Frères d'Ailes". Ce film décrira par la parole et l'image les lignes aériennes créées entre la Scandinavie et l'Amérique du Nord et du Sud par le "Scandinavian Airlines System", le consortium formé par les trois sociétés danoise DDL, norvégienne DNL et suédoise SILA pour l'exploitation en commun de services aériens transatlantiques.

RIEN DE SÉRIEUX

— Vous direz au propriétaire ce qu'a dit Miribeau...
— Connais pas...
— Que je ne quitterai mon appartement que par la force des baïonnettes.

— Le médecin m'ordonne un changement de climat!
— Ça tombe bien... j'ai regardé le baromètre, il va au beau fixe et le thermomètre monte!
— Mais c'est toujours le même prix! Où donc est-elle votre baisse?
— Sur les talons. Ils sont moitié moins hauts.

— Mettez donc les pieds où vous devez.
— Non, Monsieur, où je dois, je ne mets jamais les pieds.

— Le bureau des objets trouvés?
— Dans la salle des pas-perdus.

— Vous rentrez bredouille?...
— Pas du tout... mon cher!... j'ai trouvé un superbe lièvre pour presque rien chez le marchand du coin!...

— Tu as un petit mari bien gentil.
— Oui, mais tu aurais dû voir celui que j'ai manqué.
— Plus gentil encore?
— Non, mais infiniment plus riche.

— Tu trouves qu'il n'a pas de mérite?
— Qu'est-ce qu'il a fait de si extraordinaire?
— Dame! il a payé ses impôts!

La bonne dame. — Et il y a longtemps que vous exercez ce métier?

Le mendiant. — Depuis toujours! Pour bien savoir un métier, ma bonne dame, toute une existence n'est pas de trop!

— C'était un banquier qui a remué des millions depuis trois ou quatre ans.
— Qu'est-ce qu'il a gagné personnellement?
— La frontière.

— Il était pourtant un ardent féministe.
— Oui, avant d'être marié... avant d'avoir une belle-mère.

— Mon pauvre monsieur... y a plus de gibier par ici depuis l'an dernier!...
— Ça m'étonne... je ne suis pourtant pas venu chasser ici l'an passé!...

Bébé n'aime pas le boeuf, mais maman veut qu'il en mange comme tout le monde; hier, au dîner, Bébé fait la moue devant le boeuf, et cependant il en redemande.

— Très gentil, Bébé, lui dit-on, de manger deux fois du boeuf!
— C'est pour qu'il n'en reste pas pour demain!...

— J'ai bien du mal à vivre avec mes petites rentes d'avant-guerre!...
— Ne vous plaignez pas... Que diriez-vous si vous étiez obligé de vivre sans elles, comme moi!

— C'est cette dent-là, vous dites, qui vous fait mal?... C'est curieux, je ne sens rien!
— Bien, vous avez rudement de la veine!

Le jeune poète (au mari d'une élégante). — Oh monsieur, à voir votre femme ce soir, on dirait un rêve... un rêve qui...

Le mari (interrompant). — Un rêve, vous l'avez dit, mon ami; pour la comprendre il n'y a qu'à procéder par les contraires.

LA VIE COURANTE . . . par George Clark



— Ecoute, ma chérie, un père peut paraître ridicule, dans les circonstances actuelles, mais au-dessus du ridicule, il y a le devoir, et ce devoir, je l'accomplis en censurant les lectures de notre fils...

— Le pays n'est pas très accidenté, par chez vous?

— Pas encore... mais attendez quelques années et vous verrez ça!... Ils parlent de faire passer un chemin de fer!

— Vous dites que vous avez écrasé une douzaine d'écrevisses?

— Au moins! Vos routes sont si mal tenues que mon auto est tombé dans le ruisseau!

— Dis donc, mon petit gars, cette vieille ruine du douzième siècle, nous voudrions bien y monter, mais est-ce bien solide?

— Oh! j'y crois qu'est solide! On l'a fait construire y a deux ans!

— Oui, mon neveu, je suis un traitement qui, paraît-il, va me faire vivre au moins quarante ans de plus...

— Y pensez-vous, mon oncle! Mais c'est très dangereux!
— Pour toi!

— Pourquoi comptez-vous une omelette de deux oeufs, 25 cts, et deux oeufs brouillés, 30 cts?

— Parce que, pour les oeufs brouillés, il en faut d'absolument frais?

— C'est curieux... Est-ce l'émotion? Je rate toujours mon premier lièvre...

— Commencez par le second!...

— C'est que, le second... je ne le vois jamais!

— Ça fait la quatorzième fois que je vous condamne pour ivresse... J'espère bien ne plus vous voir ici?

— Vous comptez donc déjà prendre votre retraite, m'sieur le juge?

Le garçon. — Avez-vous eu un soda à la vanille ou à l'ananas?

Le client. — Je ne sais pas ce que j'ai eu; ça goûtait la colle.

Le garçon. — Alors c'est l'ananas, parce que la vanille goûte l'oignon.

— Bien vrai?... Vous n'avez pas de nouvelles dettes?... Vous avez donc fait d'utiles réflexions?...

— Moi? Non!... ce sont mes créanciers...

— Y a-t-il beaucoup de gibier dans le pays?

— Oh! j'y crois... Y a l'épicier qui vient de recevoir deux cents lapins de garenne frigorifiés!

— Tu n'as pas l'air bien, ce matin, es-tu malade?

— Je n'ai pas dormi la nuit dernière.

— Comment cela?

— Lorsque je suis arrivé chez moi j'ai en vain cherché ma clef. J'ai dû m'asseoir sur le seuil de ma porte, et je n'ai trouvé ma clef que ce matin.

— Où était-elle?

— Je l'avais à la main.

Le médecin d'un air content. — Vous toussiez beaucoup mieux ce matin.

Le malade d'un air enragé. — Ce n'est pas surprenant, j'ai pratiqué toute la nuit.

— Savez-vous pourquoi la température actuelle peut faire un comestible exquis?

— ? ?

— Parce que, sans en avoir l'air, on aurait un beau foie de canard!

Horrible!

— Et dire que, quand tu m'as épousée, c'était pour faire mon bonheur...

— Non... le mien... et ce que je me suis trompé!...

Dans un groupe de transport militaire par voiture automobile, l'officier inspecteur, poussant une colle à un nouvel arrivé:

— Quelle est la partie la plus importante de cette voiture?

Le conducteur, joignant les talons:

— C'est... c'est... moi, mon lieutenant.

LA VIE COURANTE . . . par George Clark



— Il dit qu'il peut nous passer un faisan... Si on essayait ça?

— Ouais... pour moi, ça doit goûter la viande de "faiseux". Prends donc un bon poulet...

Le Ravisseur du PÈRE ANTOINE

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — TRENTE-SIXIÈME EPISODE



1 — "Les mains en l'air! Je vous tiens!" A ces mots, qui résonnèrent sèchement derrière eux, Soumis et sa bande se retournèrent et virent le jeune Tom Benoît qui se tenait dans l'encadrement de la porte arrière.



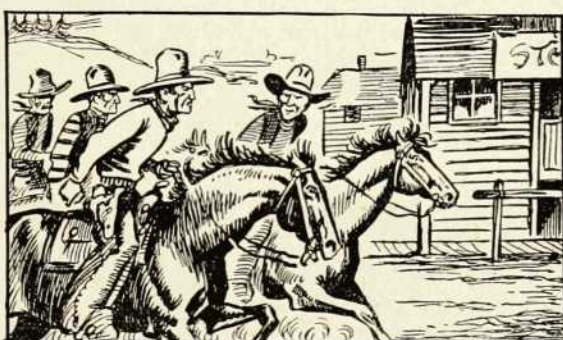
2 — Sous la menace du revolver tenu par la main ferme du jeune homme, les ravisseurs furent poussés dehors et aperçus par Pauline et Jean Villiers. "C'est Tommy!" s'écria Pauline, en pointant du doigt. "Il les a!" ajouta-t-elle.



3 — Les cowboys du ranch Double "V", ayant à leur tête Jean et Pauline, traversèrent la plaine jusqu'à la cabine et les voleurs furent bientôt liés. Le jeune visage de Tom rougit de fierté, sous les compliments de Jean.



4 — Les chenapans furent promptement coffrés. Maintenant que l'inquiétude des semaines passées était disparue, Pauline, son père et Tom pouvaient respirer plus à l'aise. Ils célébrèrent l'occasion à l'Hôtel Carson.



5 — Mais les Benoît et Jean n'auraient pas eu le cœur si léger s'ils avaient pu voir le visage dur des voleurs coffrés, et qui s'était esquivé lors de leur arrestation.



6 — Le shérif, surpris, regarda trois hommes entrer dans son bureau. Ils avaient le visage dur et l'allure étrange. Le premier déposa une plainte de vol de bestiaux contre Antoine Benoît.



7 — Appuyée par force évidence, il n'y avait pas à reculer. Le shérif dut s'exécuter et c'est le cœur lourd qu'il entra dans le salon de l'hôtel où se trouvaient nos amis. Il annonça à Antoine Benoît qu'il avait un mandat contre lui.



8 — Les yeux du vieux fermier brillèrent de fureur, pendant qu'il se levait. "C'est un piège!" clama-t-il. Mais le shérif le calma. "Ce sera facile de prouver cela en cour, Antoine!" dit-il gravement. "J'ai confiance," ajouta-t-il.



9 — Quelques minutes plus tard, le vieux fermier fut amené par le shérif et deux de ses hommes. Pauline se tourna vers Jean, le visage pâle. "C'est absurde!" s'écria-t-il. "Je le sais," dit Jean. "C'est une sale affaire!"



10 — Le visage sombre et une grande détermination sur sa figure fière, Jean monta à cheval, quelques minutes plus tard. "Ne crains rien, mon amie," dit-il à Pauline. "Je prouverai l'innocence de ton père."



11 — Toutefois, Jean ignorait quel moyen il prendrait et par où il commencerait, pendant qu'il quittait le village et s'engageait dans la montagne. Peut-être une visite près de la demeure de Soumis donnerait des résultats.



12 — Il était tellement absorbé par la tournure des derniers événements que le jeune homme ne vit pas le canon d'un fusil appuyé sur un rocher et pointé dans sa direction. Soudain, un ordre vibra: "Haut les mains, cowboy!"

[Suite au prochain numéro]

Les trois DURS-À-CUIRE

EPISODE NUMERO DOUZE



1 — Blackie avait aperçu son ami Barry, enlevé par deux bras noirs qui l'avaient soulevé par-dessus le rocher. C'était, on s'en souvient, de la même manière que le jeune Bill était disparu. Au risque de se briser les chevilles, le colosse noir, en apercevant cette scène, fit demi-tour et sauta en bas du rocher, pour suivre son copain.



2 — Il ne lui fallut que quelques secondes pour atteindre l'endroit où était disparu Barry. Sautant par-dessus le même rocher, il aperçut bientôt des traces de pas encore fraîches, celles de Barry. Ces traces le conduisirent dans un étroit défilé. Le jeune homme avançait avec beaucoup de précaution.



3 — Il arriva bientôt au bout du défilé et déboucha dans une vallée entourée de bois, au milieu desquels se trouvait un village d'indigènes. A quelque distance en avant de lui, il voyait Barry entraîné par deux Indiens de haute stature. Il était, cependant, trop loin pour tenter de sauver son ami. Il s'arrêta et se mit à réfléchir.



4 — Il se demandait ce qu'il devait faire. Le moindre bruit aurait attiré l'attention de la tribu entière et il aurait été capturé lui-même. "Je crois qu'il est mieux de demeurer ici et observer ce qui va se passer, avant de tenter quoi que ce soit!" se dit-il. "Il ne faut pas que je sois pris, moi aussi!" Il demeura donc au bord du bois.



5 — Etant tout près du village indigène, Blackie vit Barry à qui on lia les bras et les pieds et que l'on plaça dans une hutte. Les Indiens s'assemblèrent autour de cette hutte et, par leurs manières d'agir, il devina que Bill était là également. A genoux dans les broussailles, Blackie voyait sans être vu et son esprit travaillait.



6 — Soudain, une détente se fit sur son visage noir et luisant. Il avait dans son sac un revolver. Il le sortit, le vida de son contenu et, pendant que les Indiens lui tournaient encore le dos, il lança les cartouches sur le feu qui brûlait au centre du village. "Je crois que ceci va faire effet!" se dit-il.



7 — Bang, bang, bang! firent les balles, en explosant et en lançant des pièces de bois dans toutes les directions. Les indigènes, effrayés, couraient ici et là. Ils pensaient, sans doute, que des mauvais esprits étaient descendus sur le village et ils se hâtaient de se mettre à l'abri. Blackie n'en demandait pas plus.



8 — Pendant que les Indiens fuyaient ainsi en désordre, Blackie s'élança vers la hutte où ses deux compagnons avaient été déposés et, en quelques secondes, il les libéra de leurs liens. "Ce bon vieux Blackie!" murmura Barry, "il ne nous abandonne jamais!" Et maintenant, il fallait filer car les indigènes reviendraient bientôt.



9 — "Saperlotte, il a même amené nos mules jusqu'à la porte!" s'écria Bill. C'étaient deux Indiens qui étaient allés chercher les bêtes sur le bord de la rivière, au grand bénéfice des jeunes gens. Et voilà Barry, Bill et Blackie qui s'élançent vers les mules pour tenter leur évasion. Réussiront-ils à s'échapper?

[Suite au prochain numéro]

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

En payant 37,750 livres sterling un livre de psaumes, le collectionneur américain, A. W. S. Rosenbach, vient de faire revenir aux Etats-Unis un trésor qui leur appartenait à l'origine. C'est, en effet, dans ce qui était alors la Nouvelle-Angleterre que Stephen Daye, serrurier et imprimeur, édite en 1640 le premier ouvrage sorti des presses américaines. Daye vendit l'exemplaire en question à un colon qui le payait 1 shilling 8 pence, et, rentrant peu après dans la mère-patrie, l'emporta avec lui.

La place de la Nation, à Paris, s'appelait jadis la place du Trône. C'est là que Louis XIV, tenant par la main la princesse Marie-Thérèse qu'il venait épouser, fut solennellement reçu par les Parisiens en 1660. Au-dessous d'un superbe arc de triomphe, dessiné par Perrault, un trône avait été dressé à l'attention des jeunes et royaux époux. Ils s'y reposèrent quelques instants pour recevoir les hommages des magistrats, et le monument, malgré qu'il ait été construit à la hâte, dura jusqu'au jour où la Révolution triompha. La place et la barrière furent alors renommées: Barrière et Place renversées. Un peu plus tard, la guillotine y fut installée à l'emplacement occupé par le trône, et c'est à cet endroit que tomba la tête d'André Chénier. De nos jours, les baraques de foire prennent, de temps à autre, la place occupée jadis par le trône doré et la sinistre machine à guillotiner, et l'on y dépose des cochons et des coeurs en pain d'épices.

On vient de vendre à Londres la maison huit pièces, ouant sur Wandsworth Common, où Thomas Hardy écrivit Tess d'Urberville, qu'il quitta parce qu'un joueur d'orgue Barbarie, qui avait l'habitude de s'installer au coin de la rue, dérangeait dans son travail.

Comme les accidents au foyer ont plus fréquemment dans certaines parties de la maison, une enquête a été reprise à ce sujet et a donné les statistiques suivantes: sur 1,000 hommes et 1,000 femmes qui meurent d'accidents survenus à la maison, 250 hommes et 240 femmes subissent leurs blessures dans la chambre à coucher; 223 hommes et 193 femmes dans l'escalier; 159 hommes et 77 femmes dans la cuisine; enfin 20 hommes et 41 femmes dans la salle de bains. Les autres accidents ont lieu dans la cave, le grenier ou le garage.

Depuis sa fondation en 1846, le Smithsonian Institute de Washington a distribué 1,500,000 de ses spécimens aux scientifiques et pris part à 1,800 expéditions scientifiques dans toutes les parties du monde.

Le gouvernement suédois a fait don d'un grand nombre de maisons de bois abriquées à l'intention des régions de la Normandie dévastées par la guerre. Y compris les baraquements la France a reçus en 1945 d'un certain nombre d'industries suédoises et

qui sont maintenant montés dans le voisinage de Caen, ce don comprendra 600 maisons. La Suède a aussi donné 10,000 paires de souliers d'enfants à la population de la France du Nord.

Une des rares collections comprenant des mèches de cheveux de personnages historiques appartient à la bibliothèque Lamar de l'Université du Texas. Elle fut commencée par Leigh Hunt, le poète anglais, au début du dix-neuvième siècle et contient des cheveux ayant appartenu à Napoléon, John Milton, Samuel Johnson, Elizabeth Browning, Edgar Allen Poe et George Washington.

Des demandes de renseignements ont été reçues dernièrement au Pérou en ce qui concerne toutes sortes de marchandises canadiennes. Les importateurs péruviens ont manifesté de l'intérêt surtout pour les matières plastiques et les machines servant à leur production; les bestiaux tant pour l'élevage que pour l'abattage; les machines pour les fabriques de conserves; les articles de sport et les bicyclettes; la pâte de bois et un groupe d'autres marchandises.

Pour qu'une érablière soit idéale, il faut qu'elle remplisse les sept conditions suivantes: — La région doit être

complètement remplie d'érables à sucre à cimes entièrement développées. La voûte des cimes feuillues doit laisser passer le moins de soleil possible sur le sol, afin d'empêcher les mauvaises herbes. La région doit être couverte par des érables de tout âge. Il faut remplacer les vieux arbres murs qui sont coupés par de jeunes arbres. L'établissement de chemins à travers l'érablière aide à ramasser la sève et réduit les difficultés causées par les broussailles. Il faut

empêcher les bestiaux de pénétrer dans l'érablière. La plantation doit être éclaircie de façon à ne laisser que les arbres nécessaires pour le remplacement. Une bordure, non éclaircie ayant au moins 25 pieds de large, sur tous les côtés, doit être laissée comme brise-vent, pour protéger l'érablière contre les tempêtes.

Le roi de l'étain, Simon Patino, vient de s'éteindre à l'âge de 86 ans, à Buenos Ayres, loin des plateaux boliviens qui firent de lui un des hommes les plus riches du monde. Son histoire est connue. De condition très modeste, après des débuts difficiles il acquit un terrain qui lui fut donné en remboursement d'un prêt qu'il avait fait à un prospecteur. La richesse des gisements d'étain de cette concession le rendit plusieurs fois milliardaire. Il fut président de quatre très importantes sociétés anglo-saxonnes, dont le capital de chacune se chiffrait par plusieurs dizaines de millions de dollars, et pourtant il ne parla jamais que sa langue maternelle: l'espagnol.

De tous les serpents du monde, le python est le plus long. L'anaconda vient ensuite; le boa n'arrive qu'en troisième position.

Le Thé de Qualité "SALADA" ORANGE PEKOE

LE CARNET D'UN LINGUISTE

LU et ENTENDU

Par ÉTIENNE LABBÉ

QU'EST-CE QU'UN INGENIEUR ?

On abuse de l'emploi de l'expression "ingénieur" pour désigner toutes sortes de carrières et de métiers qui n'ont absolument rien de commun avec la carrière des gradués de notre Ecole polytechnique et des établissements similaires de l'enseignement supérieur, signale le registraire de la Corporation des ingénieurs professionnels de Québec. Et il donne en exemple le nom de "obsequial engineer" que s'est donné un entrepreneur de pompes funèbres. La Corporation a l'obligation, en plus de contrôler l'exercice de la profession elle-même dans l'intérêt du public, de veiller à ce que le titre d'ingénieur ne soit utilisé que par ceux qui possèdent les qualifications techniques et professionnelles exigées par la loi. Pour enrayer les abus qui ont eu lieu à cet égard, pour protéger ses membres ainsi que la population qui a recours à leurs services, elle croit qu'il serait utile d'entreprendre une campagne d'éducation ayant pour but de faire mieux connaître et apprécier la carrière d'ingénieur professionnel, l'une de celles qui se sont le plus développées et ont pris plus d'importance dans le pays depuis quelques années. (La Presse).

LE BON PARLER ET LE MILIEU SCOLAIRE

On rejette volontiers le tort sur la famille, dont l'influence néfaste détruirait trop souvent celle de l'école. La vérité est que, pour le petit déshérité qui arrive démuné des notions les plus simples de vocabulaire et d'articulation, les quelques heures passées sous la férule du maître ne suffisent guère à contrebalancer les leçons de la rue et du foyer. Mais le milieu scolaire, à son tour, est nuisible à une autre catégorie d'élèves. Dans les familles où l'on s'efforce de bien parler, les premières difficultés surgissent lorsque les enfants commencent à fréquenter la classe. Ils y coudoient des camarades formés à une autre discipline et leur langage a tout à y perdre.

Ne jetons pas la pierre aux professeurs, dont la tâche est extrêmement ardue. Mais de toute nécessité, la réforme doit partir de l'école. Le premier rôle reviendra toujours aux éducateurs, dont la vigilance et l'exemple persévérants finiront par porter des fruits. (Donatien Frémont).

L'ANIMAL DANS LE LANGAGE COMPARATIF

On ne se doute pas de l'envahissement du règne animal dans notre langage comparatif et figuré. L'ânesse de Balaam, l'âne de Buridan, la bourrique de Robespierre, le cheval de Troie, le veau d'or, la jument de Roland, les oies du Capitole, les pourceaux d'Epicure, la baleine de Jonas, les moutons de Panurge, le chien de saint Roch, le chien de Jean Nivelle, le pourceau de saint Antoine sont déjà célèbres. Parlons aussi des chevaux-vapeurs, des chevaux de frise, des coqs en pâte, des canards de journaux, des poules mouillées, du corbeau de la fable, du dindon de la farce, des pies au nid, des chats en poche, des rats d'hôtel, des rats de cale, des rats de bibliothèque et des rats d'église, des merles blancs, des boucs émissaires, des poissons d'avril, des araignées au plafond, des fines mouches, des ours mal léchés, des chiens de faïence, du chat botté, des chiens couchants, etc.

Il y a encore la chèvre qu'on ménage avec le chou, les couleuvres qu'on veut faire avaler aux autres, la tarentule qui nous pique, le pied de grue, les larmes de crocodile, les langues de vipère, les têtes de linotte, les cervelles de moineau, les courages de lion, les coeurs de tigre.

ALLO ! ALLO !

Allô ! On écrit et prononce ce mot à la française Allô ! et non à l'anglaise Hello !

Allô, appel téléphonique, est un mot déformé ayant pour origine allons.

C'était en 1880. On venait d'apporter d'Amérique en France, le téléphone Bell, et on procédait aux premiers essais dans plusieurs postes établis sur une ligne privée. Comme signal d'appel on se servit du mot allons ! Mais la nasale finale résonnait mal dans les appareils. On changea allons ! en allo ! qui ne signifiait plus rien, mais sonnait nettement et se transmettait clairement. Le mot resta et eut la fortune que l'on sait.

ANNONCIER

Il ne faut pas confondre annonceur et annonceur. L'annonceur, c'est celui qui annonce; l'annonceur est chargé des annonces dans le journal. On donne aussi ce nom à un rédacteur d'annonces et à l'ouvrier compositeur qui est chargé de composer et de mettre en page les annonces d'un journal.

23F48-2-3446
VILLÉ
4062 BORDAUX
JEAN LAGARDE



Dans ces
publications
les plus beaux
romans d'amour

UN BON MARCHÉ QUI NE COÛTE PAS CHER

On entend souvent dire que le bon marché, à la longue, finit par coûter cher. La constatation, hélas, est souvent vraie. Mais il y a des exceptions, et parmi ces dernières, on peut, à coup sûr, citer un abonnement à nos trois publications : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM. Faisons donc un simple calcul pour démontrer la véracité de cette assertion, les chiffres étant plus éloquents que les paroles. Un abonnement au SAMEDI, à LA REVUE POPULAIRE et au FILM coûte cinq dollars et demi (\$5.50) par année. En retour, vous recevez soixante-seize (76) exemplaires, sans qu'il ne soit nécessaire de vous déranger. Or, si l'on fait le compte des romans, nouvelles et récits que cela représente, on a tôt fait d'établir une estimation de ce que pourrait coûter la même valeur en librairie. Et ce n'est pas tout : cette abondante matière est ornée et enrichie de multiples articles illustrés traitant de mille et un sujets : articles de fond comme la littérature, les sciences, les voyages, les événements sociaux, artistiques, radiophoniques, cinématographiques, etc. Il en va de même pour les innombrables chroniques où il est question d'art culinaire, de mode, d'encyclopédie, d'humour, de linguistique, etc., etc. Vraiment, tout bien considéré, un abonnement à nos trois magazines,

LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM

est et demeure un bon marché qui ne coûte pas cher. Pour y souscrire, rien n'est plus simple : on n'a qu'à remplir le coupon d'abonnement ci-contre, nous faisons le reste.

Coupon d'abonnement

TROIS MAGAZINES \$5.50 POUR 1 AN

Ci-joint \$5.50 (Canada seulement) pour un abonnement d'un an aux TROIS grands magazines. Important : Indiquez d'une croix ☐ s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975-985, rue de Bullion

Montréal 18, Qué.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITÉE